John Adams Library,

IN THE CUSTODY OF THE
BOSTON PUBLIC LIBRARY.

SHELF No.
ADAMS
1846
Bd. L.

LE THEATRE

DE

Mr BARON,

TOME PREMIER.

NOMS DES ASSOCIE'S.

Veuve GANDOUIN, Quai des Auguſtins.
NYON, Quai des Auguſtins.
Veuve BORDELET, rue Saint Jacques.
GANEAU, rue Saint Severin.
PRAULT, Quai de Conti.
BARROIS, Quai des Auguſtins.
Veuve DAMONNEVILLE, Quai des Auguſtins.
DURAND, rue du Foin.
AUMONT, Place des Quatre-Nations.
DUCHESNE, rue Saint Jacques.

LE THEATRE

DE

Mr BARON,

AUGMENTÉ DE DEUX PIECES qui n'avoient point encore été imprimées, & de diverſes Poéſies du même Auteur.

TOME PREMIER.

A PARIS,

AUX DÉPENS DES ASSOCIÉS.

M. DCC. LIX.

Avec Approbation & Privilége du Roi.

ADAMS 1847
v. 1

LE RENDEZ-VOUS DES TUILERIES, OU *LE COQUET TROMPÉ*; COMEDIE.

ACTEURS DU PROLOGUE.

M. DE LA THUILLERIE.
Mlle. BEAUVAL.
M. LE BARON.
M. RAISIN l'aîné.
M. DE LA TORILLIERE.
M. BEAUVAL.
CRISPIN.
Un MARQUIS.
PHILISTE.
AMINTE.
CLORIS.
CLEANTE.
CHAMPAGNE.
PICARD.

PROLOGUE.

SCENE PREMIERE.

Mlle. BEAUVAL, M. DE LA THUILLERIE.

Mlle. BEAUVAL.

MONSIEUR de la Thuillerie, que veut donc dire ceci ? Je ne devinerois point que l'on joue aujourd'hui une Piéce nouvelle ; il eſt près de cinq heures, & je ne vois encore perſonne d'habillé. A quoi vous amuſez-vous ?

M. DE LA THUILLERIE.

Moi ?

Mlle. BEAUVAL.

Ah ! il eſt vrai que vous n'y jouez point. Champagne, Champagne, Janot, Champagne, Lacronier, Champagne ?

SCENE II.

Mlle. BEAUVAL, M. DE LA THUILLERIE, CHAMPAGNE.

CHAMPAGNE.

Mademoiſelle.

Mlle. BEAUVAL.

A quoi ſonges-tu ? Que fais-tu ? D'où viens-tu ? Pourquoi n'allumes-tu pas ? Il faut faire maiſon neuve ; il y a deux heures que je ſuis habillée, moi ; & ces coquins-là. . .

CHAMPAGNE.

Mademoiſelle, ſi vous voulez, tout ſera prêt dans un moment ; mais Monſieur le Baron vient de m'envoyer dire de ne pas allumer ſi-tôt.

M. DE LA THUILLERIE.

Juſques à préſent il n'y a pas encore grand mal ; mais pour peu qu'il tardât. . .

Mlle. BEAUVAL.

Il prend bien ſon tems, pour ſe faire attendre, le jour d'une Piéce nouvelle. Je vais parier qu'il joue à trois dez, de l'heure qu'il eſt.

M. DE LA THUILLERIE.

La peſte, qu'il n'a garde !

Mlle. BEAUVAL.

Hé pourquoi ?

M. DE LA THUILLERIE.

La Piéce que nous allons jouer eſt de lui.

Mlle. BEAUVAL.

Qui vous l'a dit ?

M. DE LA THUILLERIE.

Lui-même, hier il l'annonça.

SCENE III.

Mrs. LE BARON & DE LA THUILLERIE, Mlle. BEAUVAL, PICARD.

M. LE BARON.

HAI, Picard, Picard, Picard ?

PICARD.

Monſieur.

M. LE BARON.

Tiens, prends mon manteau, & reporte mes habits chez moi, je ne jouerai point d'aujourd'hui.

Mlle. BEAUVAL.

Courage ; voici quelque choſe de nouveau.

M. LE BARON.

Picard, dis au Portier en même-tems qu'il n'a qu'à rendre l'argent.

M. DE LA THUILLERIE.

Y ſongez-vous?

M. LE BARON.

J'y ai ſongé

Mlle. BEAUVAL.

Etes-vous fou?

M. LE BARON.

Non, Mademoiſelle, je ne ſuis point fou.

M. DE LA THUILLERIE.

Je vais au plus vîte empêcher que l'on ne faſſe ce que vous dites.

SCENE IV.

Mrs. LE BARON & RAISIN, Mlle. BEAUVAL.

M. LE BARON *à M. de la Thuillerie qui s'en va.*

CELA ſera inutile.

M. RAISIN.

Et qu'eſt-ce, Monſieur Baron, n'allez-vous pas vous habiller?

Mlle. BEAUVAL.

C'eſt un fou.

M. LE BARON.

Fort bien.

Mlle. BEAUVAL.

Quel impertinent !

M. RAISIN.

Qu'eſt-ce donc ?

M. LE BARON.

Elle raille.

Mlle. BEAUVAL.

Non, ma foi, je ne raille point.

M. LE BARON.

Oh que ſi.

Mlle. BEAUVAL.

Je ſuis laſſe de vos ſotiſes, au moins.

M. LE BARON.

Que n'êtes-vous toujours comme cela ?

M. RAISIN.

Je ne comprends rien.

Mlle. BEAUVAL.

Quel extravagant !

M. LE BARON.

Que la voilà de bonne humeur !

Mlle. BEAUVAL.

Quel ridicule !

M. LE BARON.

Courage.

Mlle. BEAUVAL.

Monſieur le Baron ?

M. LE BARON.

Mademoiſelle.

Mlle. BEAUVAL.

Je vous dirai quelque chose qui ne vous plaira pas.

M. LE BARON.

Tout me plaira de vous.

Mlle. BEAUVAL.

Oh finissons.

M. LE BARON.

Quand vous voudrez.

Mlle. BEAUVAL.

Je n'aime point vos plaisanteries.

M. LE BARON.

Je ne vous en fais point.

Mlle. BEAUVAL.

A qui pensez-vous avoir affaire ?

M. LE BARON.

A vous-même.

Mlle. BEAUVAL.

Je suis lasse d'en souffrir.

M. LE BARON.

Je n'en suis pas cause.

Mlle. BEAUVAL.

Laissez-moi en repos.

M. LE BARON.

Vous êtes trop charmante comme cela.

Mlle. BEAUVAL.

Allez vous promener.

M. LE BARON.

Comme elle se divertit !

Mlle. BEAUVAL.

La peste vous étouffe.

M. LE BARON *en riant.*

Ah! ah! ah!

SCENE V.

Mrs. LE BARON, RAISIN & BEAUVAL, Mlle. BEAUVAL.

M. BEAUVAL.

Qu'est-ce donc que j'entends?

Mlle. BEAUVAL.

Faut-il le demander?

M. LE BARON.

Il y a une heure que nous plaisantons tous deux.

M. BEAUVAL.

Vous ne sauriez être un moment ensemble sans vous quereller?

M. LE BARON.

Bon! ne voyez-vous pas qu'elle rit?

Mlle. BEAUVAL.

Qui? moi, je ris? jarni. Ah, ah, ah,

M. LE BARON.

Hé bien, que vous disois-je?

M. BEAUVAL.

Par ma foi vous êtes fous tous deux.

Mlle. BEAUVAL.

Qui ne riroit de toutes ces folies ?

M. LE BARON.

Mais que ne riez-vous donc toujours ?

Mlle. BEAUVAL.

Il ne me plaît pas. Ah ! mort de ma vie, si j'étois homme. . . .

M. LE BARON.

Bon, la voilà qui pleure.

M. BEAUVAL.

Hé ne lui dites rien.

Mlle. BEAUVAL.

Oui, je pleure de rage de voir un fou. Ah, ah, ah, parceque je ne suis qu'une femme. . .

M. BEAUVAL.

Mademoiselle Beauval, allez, je vous prie, achever de vous habiller.

Mlle. BEAUVAL.

Oh ! mort de ma vie, si tu étois de mon humeur. . . .

M. BEAUVAL.

Oh ! faites-donc ce que l'on vous dit.

SCENE VI.

Mrs. LE BARON, RAISIN & BEAUVAL.

M. LE BARON.

RIRE, pleurer, & quereller tout enſemble, voilà ce qu'on appelle une bonne Comédienne.

M. BEAUVAL.

Le beau plaiſir que vous avez, de la mettre en colere !

M. LE BARON.

Pourquoi s'y met-elle mal-à-propos ?

M. BEAUVAL.

N'a-t-elle pas raiſon ? On vient de nous dire à la porte que vous ne vouliez pas jouer.

SCENE VII.

Mrs. LE BARON, RAISIN, BEAUVAL, DE LA THUILLERIE, & DE LA TORILLIERE.

M. DE LA THUILLERIE.

JE viens d'empêcher que l'on n'éxécutât vos ordres.

M. RAISIN.

Vous avez fort bien fait.

M. LE BARON.

Vous jouerez donc une autre Piéce; car pour celle-ci. . . .

M. DE LA THUILLERIE.

Mais du moins dites-moi les raiſons d'une réſolution ſi étrange ?

M. LE BARON.

Oh voilà ce qu'il me falloit demander, & non pas s'emporter contre moi, comme Mademoiſelle Beauval vient de faire.

M. DE LA TORILLIERE.

Dites-nous-les donc, & ne perdez point de tems; car le monde commence à venir, & il

faut au plus vîte, ou se résoudre à ne point jouer, ou nous habiller promptement.

M. LE BARON.

Je le veux bien; & de plus, je vous promets de jouer, pourvu que vous me promettiez d'exécuter ce que je vais vous proposer, en cas même que vous le trouviez raisonnable.

M. DE LA TORILLIERE.

Dépêchez-vous donc, on vous le promet.

M. LE BARON.

Assurément.

M. RAISIN.

Oui, nous vous le promettons tous.

M. LE BARON.

Je commence. Vous savez bien, Messieurs, que depuis un an au moins....

M. DE LA TORILLIERE.

Avant la naissance du Monde & sa création.

M. LE BARON.

Oh laissez-moi parler.

M. RAISIN.

Ne l'interrompez pas.

M. DE LA TORILLIERE.

Poursuivez.

M. LE BARON.

Messieurs, en deux mots, je suis informé de bonne part que des gens mal intentionnés doivent se trouver ici pour critiquer & siffler ma Piéce: je crois qu'elle mérite de l'être, & je me rends justice; mais je serois au déses-

poir que ce malheur m'arrivât par un deſſein prémédité.

M. RAISIN.

Allez, allez, une Piéce n'en eſt pas plus mauvaiſe, pour être un peu ſifflée.

M. LE BARON.

Certains Auteurs le croient au moins, & j'en vis un, il n'y a pas bien long-tems, prendre des huées pour des applaudiſſemens, & s'endormir à l'harmonie des ſifflets. Pour moi, je vous avoue que je ne me conſolerois jamais d'un pareil accident.

M. DE LA THUILLERIE.

Hé! y a-t-il tant de façons? Il faut s'en plaindre au Roi.

M. LE BARON.

Doucement, doucement, Monſieur, cela ne va pas ſi vîte: il ne faut pas mettre comme cela le Roi à tous les jours. Il nous importe de ſavoir mieux ménager l'honneur qu'il nous fait de nous écouter; & ſi quelquefois nous ſommes obligés d'implorer ſa bonté, & de le faire entrer dans de petits détails où il veut bien deſcendre, ce ne doit être, au moins, qu'après avoir examiné ſi nous ne pouvons point venir à bout par nous-mêmes de ce que nous ſouhaitons: mais il ne laiſſe pas que d'y avoir des manieres de ſe plaindre, ſans faire tant de bruit.

SCENE VIII.

CRISPIN, Mrs. LE BARON, DE LA THUILLERIE, BEAUVAL, RAISIN, & DE LA TORILLIERE

CRISPIN.

Qu'est-ce donc, Messieurs? on dit que Monsieur le Baron ne veut pas jouer. Hé bien! y a-t-il tant de façons? Jouons une autre Piéce, me voilà prêt.

M. LE BARON.

Hé bien, Messieurs, Monsieur Poisson a raison.

CRISPIN.

Vous croyez, vous que toute la raison est dans votre tête. Mais depuis quand donc avons-nous des vouloirs? Morbleu il y a vingt-cinq ans que je tiens mon coin avec les meilleurs Comédiens du Royaume: j'ai connu les Floridor, Montfleury, la Fleur, la Thorillière; & cependant il me paroît tout nouveau d'entendre dire, *je ne veux pas.*

M. LE BARON.

Monsieur, je n'ai pas assurément le mérite

de tous ces Meſſieurs que vous venez de nommer ; mais s'ils avoient été de ce tems-ci, avec auſſi peu de mérite que j'en ai, ils auroient peut-être parlé comme je fais ; & de leur tems, avec autant de mérite qu'eux, j'aurois peut-être parlé comme ils ont fait.

CRISPIN.

Ne remarquez-vous pas du Phébus dans tout ce qu'il dit, depuis qu'il ſe mêle d'être Poëte ?

M. LE BARON.

Et moi, je ne veux rien remarquer dans tout ce que vous dites, de peur de vous déplaire ; & briſons là, de grace. Je l'ai dit, & le répete encore, afin que vous en ſoïez informé, que je n'expoſerai point ainſi ma Piéce, puiſque je ſuis aſſez malheureux de n'avoir pû réſiſter à la tentation d'en faire une. Je ne l'expoſerai point, vous dis-je, après les avis que j'ai reçus, que des perſonnes attirées ſeront ici pour la critiquer.

CRISPIN.

Hé morbleu ! qu'on la critique, pourvu qu'ils ſoient beaucoup qui la critiquent.

M. LE BARON.

Monſieur, toutes les manieres de gagner de l'argent ne me ſont pas égales.

M. DE LA TORILLIERE.

Monſieur, Monſieur Poiſſon, allez vous habiller ; ce n'eſt pas là l'habit que vous devez avoir.

CRISPIN,

CRISPIN.

Morbleu, c'eſt que j'enrage quand je vois le jeunes gens comme cela faire les Catons levant les barbons comme nous. On appelle cela juſtement, apprendre à ſon pere à faire les enfans, & gros Jean qui remontre à ſon Curé.

M. LE BARON.

Vive les ſentences! l'habit convient fort bien à celles-là.

M. DE LA TORILLIERE.

Allez-donc vîte vous habiller. Vous êtes le plus vieux, montrez-vous le plus ſage.

SCENE IX.

Mrs. LE BARON, DE LA THUILLERIE, RAISIN, DE LA TORILLIERE, & BEAUVAL.

M. DE LA TORILLIERE.

HÉ BIEN donc, mon enfant, que faut-il faire?

M. LE BARON.

Ce qu'il faut faire, il faut ceſſer la Comé-

die ſi-tôt que les ſiffleurs commenceront, o
quand nous remarquerons des gens attachés
nous interrompre : vous verrez enſuite, ſar
que nous prenions le ſoin de nous plaindre
que l'on aura celui de nous demander le ſuj
de cette réſolution. Hé quoi ! nous avons e
le malheur de jouer aſſez ſouvent, devant
Roi, de mauvaiſes Piéces, & cependant
avec une bonté toute extraordinaire, il no
a écoutés juſqu'au bout. Qu'il ſerve au moi
de modele dans ces petites choſes, puiſqu'c
ne peut l'imiter dans les grandes.

M. DE LA TORILLIERE.

Ce que vous dites eſt raiſonnable, il y v
trop de notre intérêt pour y manquer. Ma
allez vîte vous préparer, voilà déja du mon
qui vient.

M. LE BARON.

Meſſieurs, je ne pourrois jamais être pr
aſſez tôt. Je vous prie, Monſieur Raiſin,
danſer avec Monſieur de la Torilliere ce q
vous aviez préparé pour cette Piéce nouvel
que l'on n'a pas jouée, & de faire chanter
Mademoiſelle .... ce qu'elle y devoit cha
ter : cela ne convient point au ſujet de r
Piéce, mais ce ſera ſeulement pour nous do
ner le tems de nous habiller.

M. RAISIN.

C'eſt aſſez, je ferai ce que vous voudre
mais vous ſavez bien que vous trouvât
vous-même que nous ne danſions pas aſſ

bien pour nous exposer à le faire, & que ...

M. LE BARON.

Allez, allez, ces Messieurs auront la bonté de vous excuser. La nécessité fait souvent trouver bon ce qui ne seroit que médiocre; on ne regardera point ceci comme une affaire préméditée, & enfin il y a long-tems que l'on sait qu'il nous est défendu de savoir ni chanter ni danser.

M. RAISIN.

Chargez-vous donc du bon & du mauvais succès.

M. LE BARON.

Je m'en charge. Ah! voilà justement un de ces Messieurs dont je parlois tout-à-l'heure; nous allons entendre de belles choses.

SCENE X.

LE MARQUIS, Mrs. LE BARON, RAISIN, DE LA TORILLIERE, & DE LA THUILLERIE.

LE MARQUIS.

Bon jour, Monsieur Baron.

M. LE BARON.

Monsieur, je vous donne le bon soir.

LE MARQUIS.

Comment vous va?

M. LE BARON.

Fort bien, Monsieur, pour vous servir. (*à part.*) La peste soit de l'homme.

LE MARQUIS.

Je viens d'un lieu où j'ai bien dit du bien de vous.

M. LE BARON.

Je vous suis fort obligé. (*à part.*) Que le diable l'emporte. (*aux Acteurs.*) Ayez un peu soin. . . .

LE MARQUIS.

Vous jouez une Piéce nouvelle aujourd'hui?

M. LE BARON.

Oui, Monsieur. . . N'oubliez pas. . .

LE MARQUIS.

C'est vous qui l'avez faite?

M LE BARON.

Oui, Monsieur. . . De grace songez. . .

LE MARQUIS.

Comment l'appellez-vous?

M. LE BARON.

Oui, Monsieur.

LE MARQUIS.

Je vous demande comment vous la nommez.

M. LE BARON.

Ah, ma foi, je ne sais. . . Il faut, s'il vous plaît, que vous. . .

LE MARQUIS.

Quand commencerez-vous ?

M. LE BARON.

Quand le monde sera venu. (*à part.*) Au diantre soit le questionneur.

LE MARQUIS.

La Piéce que vous allez jouer est-elle sérieuse, ou comique ?

M. LE BARON.

Non, Monsieur. . . Je . . .

LE MARQUIS.

Sérieuse ? . . .

M. LE BARON.

Non, Monsieur.

LE MARQUIS.

Comique ?

M. LE BARON.

Non.

LE MARQUIS.

Comment donc ?

M. LE BARON.

Tenez, Monsieur, je suis le plus ignorant homme du monde ; je ne sais rien de tout ce que vous pouvez me demander, je vous jure. Mais voilà Monsieur Beauval qui vous dira le nom, le sujet, & tout ce que vous voudrez savoir. (*à part.*) J'enrage ; ce bourreau vient avec un air tranquille vous faire cent questions, sans s'informer si l'on a d'autres choses dans la tête. (*aux Acteurs.*) Allons, Messieurs, allons vîte nous habiller.

LE MARQUIS.

Monsieur Beauval, avez-vous là du tabac

M. BEAUVAL.

Monsieur, j'en ai là le meilleur du monde.

LE MARQUIS.

Est-ce du gros?

M. BEAUVAL.

Non, Monsieur, c'est de l'Espagnol.

LE MARQUIS.

Fi, il n'est pas bon.

M. BEAUVAL.

Monsieur, j'en suis fâché.

LE MARQUIS.

Mais la tabatiere me paroît assez jolie.

M. BEAUVAL.

C'est une petite tabatiere d'or.

LE MARQUIS.

Elle est bien gravée.

M. BEAUVAL.

Monsieur, vous répandez tout mon tabac.

LE MARQUIS.

Ah! oui. Savez-vous bien que votre petit Monsieur Baron fait assez l'entendu?

M. BEAUVAL.

Lui?

LE MARQUIS.

Oui, oui, lui; mais s'il avoit oui dire ce que l'on disoit de lui à la Cour, il rabattroit de sa fierté.

M. BEAUVAL.

Oserois-je vous demander ce que l'on en disoit?

LE MARQUIS.

Qu'il n'étoit bon que pour la Farce ; & si, c'étoit un des gros Seigneurs de la Cour qui le disoit : mais effectivement ses manieres ne me plaisent pas : il récite comme on parle dans une chambre.

M. BEAUVAL.

C'est de quoi, je vous assure, tout le monde le loue.

LE MARQUIS.

Ce sont des ignorans, Monsieur Beauval ; mais il y a encore une autre chose : il parle comme on fait aujourd'hui, & ne distingue point un Romain, un Turc, un Grec, ni un Chrétien ; il faut bien que les différens caracteres. . . .

M. BEAUVAL.

Mais, Monsieur, nous jouons toujours en François.

LE MARQUIS.

J'en demeure d'accord, je le sais bien ; mais encore faut-il montrer, lorsque, par exemple, vous m'entendez bien, Monsieur Beauval, vous avez de l'esprit ; il faut lorsque l'on représente un Grec ou un Romain, quoique l'on parle François, il ne faut pas, dis-je, laisser que de montrer qu'il lui en est resté quelque accent.

M. BEAUVAL.

En vérité ; Monsieur, cela est admirablement bien dit.

LE MARQUIS.

Mais voilà le fin, voilà le fin cela; & cependant les sots passent légerement sur ces sortes de choses, sans s'y arrêter.

M. BEAUVAL.

Je vous assure, Monsieur, que je n'ai jamais rien entendu de si beau. Monsieur, je vous donne le bon jour.

SCENE XI.

LE MARQUIS, M. BEAUVAL PHILISTE, AMINTE, CLORIS.

PHILISTE.

LA Crosnier? la Crosnier?

LE MARQUIS.

Champagne?

PHILISTE.

La Crosnier?

LE MARQUIS.

Champagne?

PHILISTE.

Monsieur, Monsieur Beauval?

CHAMPAGNE.

Que me voulez-vous?

M.

M. BEAUVAL.

Que souhaitez-vous de moi, Monsieur ?

LE MARQUIS.

Apporte-moi une chaise.

PHILISTE.

Monsieur, je vous demande pardon; mais voudriez-vous bien nous servir de votre crédit pour être bien placées ?

M. BEAUVAL.

Que souhaitez-vous ?

PHILISTE.

J'ai là quatre Dames, que je voudrois bien voir placées dans quelqu'un de ces balcons.

M. BEAUVAL.

Pour des places, il est impossible; tout est retenu : mais si vous voulez une loge ?

PHILISTE.

Combien faut-il ?

M. BEAUVAL.

Quatre Louis.

PHILISTE.

Quatre Louis !

M. BEAUVAL.

Oui, Monsieur.

PHILISTE.

Mesdames, il n'y a point de places, tout est retenu; nous reviendrons une autre fois.

AMINTE.

Hélas ! est-il possible ?

CLORIS.

Quoi ! nous ne verrions point... Monsieur

Beauval, eſt-il vrai qu'il n'y a plus de places, que tout eſt retenu?

M. BEAUVAL.

Madame, il eſt vrai qu'il n'y a plus de places; mais il reſte encore une Loge de quatre Louis.

PHILISTE.

Hé! que ne parlez-vous? eſt-ce l'argent? Allons, Meſdames.

M. BEAUVAL.

La Croſnier, conduiſez ces Dames.

LE MARQUIS.

Monſieur Beauval, qui ſont ces Dames?

M. BEAUVAL.

Monſieur, je ne les connois pas.

LE MARQUIS.

Mais à propos, dites-moi donc comment on nomme la Piéce que vous allez jouer?

M. BEAUVAL.

Monſieur, on la nomme *le Coquet trompé.*

LE MARQUIS.

Le Coquet trompé? J'ai quelqu'idée de cela. Une Piéce où il y a.... j'en ai oui parler, où il y a de beaux vers.

M. BEAUVAL.

Non, Monſieur, elle eſt en proſe.

LE MARQUIS.

Hé oui, de la proſe en vers, c'eſt ce que je voulois dire. Mais enfin, c'eſt Baron qui l'a faite?

M. BEAUVAL.

Oui, Monſieur.

LE MARQUIS.

Juſtement. Vraiment, je ſuis ici bien à propos; ſans cela notre amie étoit priſe pour duppe. Il y a bien de l'imprudence de ſon côté, elle devoit au moins me faire avertir, car il pouvoit fort bien arriver que je l'euſſe trouvée belle, & je l'aurois louée comme un ſot. Ah parbleu! l'Auteur & les Acteurs n'ont qu'à ſe bien tenir; vous allez voir beau jeu.

M. BEAUVAL.

Comment donc, Monſieur?

LE MARQUIS.

Comment! On avoit prié ce petit vilain-là d'en faire une lecture chez cette perſonne dont je parle, qui eſt une femme de qualité: il l'avoit promis, & ne l'a point fait: mais on lui apprendra. . . .

M. BEAUVAL.

Hé, Monſieur, faut-il que pour ſi peu de choſe . . . . Monſieur, s'il ne vous reſte nulle bonté pour lui, ayez de la conſidération pour toute notre Compagnie, je vous en conjure.

LE MARQUIS.

Mon pauvre Monſieur Beauval, j'ai toute l'eſtime. . . .

M. BEAUVAL.

Je vous ſuis obligé.

LE MARQUIS.

J'ai toute la conſidération . . . .

M. BEAUVAL.

Monſieur, je vous remercie.

LE MARQUIS.

Qu'on puisse avoir pour vous. . . ;

M. BEAUVAL.

Vous me faites trop d'honneur.

LE MARQUIS.

Et je vous le prouverai. . . .

M. BEAUVAL.

Ah ! Monsieur, c'en est trop.

LE MARQUIS.

En toute autre occasion que celle-ci. Je suis fâché de ne pouvoir faire ce que vous souhaitez ; mais j'ai donné ma parole : car enfin, vous jugez bien que sans cela il me seroit fort indifférent que l'on la trouvât bonne ou mauvaise. Premierement moi, je ne viens point ici pour écouter, j'y viens seulement pour y trouver du monde. Ecouter une Comédie ! cela n'est pas du bel air ; fi, cela est bon au Parterre. Ah, ah ! Cléante, te voilà donc ici aujourd'hui ?

SCENE XII.

LE MARQUIS, CLEANTE.

CLEANTE.

Vous voyez.

LE MARQUIS.

Quel parti prendrez-vous dans la Piéce qu'on va jouer ?

CLEANTE.

Quel parti !

LE MARQUIS.

Oui, la trouverez-vous bonne ou mauvaise ?

CLEANTE.

Parbleu, voilà une plaisante question !

LE MARQUIS.

Pas si plaisante que vous croyez.

CLEANTE.

Mais je la trouverai belle, si elle est belle ; & mauvaise, si elle est mauvaise.

LE MARQUIS.

Voilà un grand sorcier, que de juger d'une Comédie quand on l'a vue ! Il ne faut pas être bien habile pour cela ; je ne connois personne qui n'en fît bien autant. Mais pour agir en habile homme, il faut faire comme moi, qui

la trouve déteſtable, & morbleu du dernier déteſtable, ſans en avoir vu la moindre choſe.

CLEANTE.

Je vous avoue que je n'ai pas vos lumieres.

LE MARQUIS.

Cleante, ſans nous amuſer ici à la bagatelle, je te prie d'en faire autant que moi, de ne pardonner pas à la moindre choſe; bon ou mauvais, n'importe, il faut attaquer tout.

CLEANTE.

Dieu me garde de ſuivre de pareils avis. Bien éloigné de les prendre, je vous jure que ſi j'avois à pancher de quelque côté, j'aimerois mieux louer ce qui ne ſeroit que médiocre, que de blâmer ce qui ſeroit bon.

LE MARQUIS.

Seigneur Ariſtote, toute votre Philoſophie ne ſervira de rien. Et les Auteurs, à qui le ſiécle fait injuſtice, & qui ne manqueront point de ſe trouver ici; ces Meſſieurs, dis-je, & moi, nous ferons tant de bruit, qu'on n'entendra ni tes applaudiſſemens, ni toi, ni tes Acteurs.

CLEANTE.

Je vous en empêcherai, car je me vais mettre tout ſeul au fond de quelque loge.

LE MARQUIS.

Tu n'y gagneras rien, nous te ſuivrons partout.

SCENE XIII.

LE MARQUIS, CLEANTE, M. BEAUVAL.

M. BEAUVAL.

MESSIEURS, asséyez-vous, s'il vous plaît.

LE MARQUIS.

Va-t-on commencer ?

M. BEAUVAL.

Monsieur, on va danser & chanter une petite Bergerie, en attendant que les Acteurs soient prêts.

CLEANTE.

Adieu, Marquis.

LE MARQUIS.

Je te suis.

SCENE XIV.

PREMIER BERGER, SECOND BERGER, UNE BERGERE.

PREMIER BERGER.

CHOISISSEZ parmi nous celui qui mérite le mieux vos faveurs; mais, Bergere, ne nous faites point languir davantage.

SECOND BERGER.

Hé quoi! ne trouvez-vous point de Berger parmi nous qui méritât le nom de votre Epoux.

LA BERGERE.

Ne me tenez plus ce langage,
Je ſerai toujours avec vous;
Mais ſi vous craignez mon courroux;
Ne parlez plus de mariage.
A mon âge rien n'eſt ſi doux
Que les plaiſirs charmans,
De ſouffrir des Amans
Sans choiſir un Epoux.

PREMIER BERGER.

Quel plaiſir prenez-vous à voir des malheureux?

SECOND BERGER.

Ah Bergere! la jeune Iris. . . .

LA BERGERE.

La jeune Iris m'a rendue ſage :
Les Bergers de ce Village
Ne lui parloient que d'amour ;
Tous s'empreſſoient à lui faire la cour.
Elle a ceſſé d'être cruelle,
Elle a fait un choix,
On ne la trouve plus ſi belle,
Et ces Bergers qui vivoient ſous ſes loix,
L'abandonnent tous à la fois.

FIN DU PROLOGUE.

ACTEURS.

Me MICHAUT, Suiſſe.
LA VERDURE, }
LA MONTAGNE, } Laquais.
LA FLEUR, }
LA VIOLETTE, Laquais du Vicomte.
DU MONT, Griſon de la Marquiſe.
LE VICOMTE, Amant de la Marquiſe.
ERASTE, Amant de la Marquiſe.
DORANTE, Amant de la Comteſſe.
M. DARCY, Ecuyer de la Maiſon.
ARDOUIN, }
ARCHAMBAUT, } Joueurs.
LE MARQUIS de Meſſin.
LE CHEVALIER de Fontevieux.
LA MARQUISE.
LA COMTESSE.
DU LAURIER, Femme de Chambre de la Marquiſe.
Mad. ARGANTE.
LE VENDEUR D'EAU-DE-VIE.
BENVILLE, Maître à danſer.

La Scene eſt dans une Salle baſſe de la maiſon de la Marquiſe.

LE COQUET TROMPÉ, *COMEDIE.*

ACTE I.

SCENE PREMIERE.

UN VENDEUR D'EAU-DE-VIE, LA MONTAGNE, LA FLEUR, LA VERDURE, LE SUISSE, *endormis.*

LE SUISSE.

AH, ah, ah!

LE VENDEUR.

Eau-de-vie, vie. Noix confites, Eau-de-vie, vie.

LE SUISSE.

De l'eau-de-vie ! parbleu, je vais me réjouir le cœur.

LE VENDEUR.

Hé ! le voilà, le voilà le Traiteur, eau-de-vie, vie, Noix confites ; allons vîte, allons vîte.

LE SUISSE.

Hai, hai, Bran-de-vin ; hé, apporte-moi de l'eau-de-vie.

LE VENDEUR.

Qui eſt-là ? qui m'appelle ?

LE SUISSE.

Viens ici.

LE VENDEUR.

Eſt-ce à vous ?

LE SUISSE.

Hé, entre donc.

LE VENDEUR.

Vous m'avez penſé faire répandre toute ma marchandiſe.

LE SUISSE.

Je voudrois t'avoir rompu la tête. Il y a deux heures que je t'appelle.

LE VENDEUR.

Qu'y a-t-il pour votre ſervice ?

LE SUISSE.

Donnez-moi. . .

LE VENDEUR.

Du Roſſoly.

LE SUISSE.

Non, je veux. . .

LE VENDEUR.

Des Noix confites ?

LE SUISSE.

Non. Verſez-moi. . .

LE VENDEUR.

De l'Hipotheque, du Bran-de-vin, de l'Eau-de-vie.

LE SUISSE.

Tiens, voilà pour toi; moi, je ne veux point tant de queſtions.

LE VENDEUR.

Il n'entend non plus de raiſon qu'un Suiſſe.

LE SUISSE.

Tu fais le railleur : attens-moi.

LE VENDEUR.

Oh! jarnis, n'y venez pas.

LE SUISSE.

Ah! tu fais le méchant ? Tiens, tiens, garde-moi bien cela.

LE VENDEUR.

Au ſecours, je ſuis mort.

LA MONTAGNE *s'éveillant.*

On y va : on y va. Me voilà, Monſieur, me voilà, me voilà. Mon flambeau. . . Ah bon; ma canne, je la tiens. Porteurs, allons, allons, vîte, voilà Monſieur. Où allumerai-je mon flambeau ? Ah voici de quoi. . . Ah. . . ah. . . Maître Michaut, ouvrez la porte.

Il s'endort. LE SUISSE.

Bon, le voilà par terre.

LE VENDEUR.

Je n'en puis plus.

LA FLEUR.

La Verdure, hai. . .

LA VERDURE.

La Fleur, allons, debout, voilà Monsieur.

LA FLEUR.

Leve-toi donc, te dis-je.

LA MONTAGNE.

On y va.

LE VENDEUR.

Ah! j'ai la tête cassée.

LE SUISSE.

Allons hé, apporte-moi de l'Eau-de-vie.

LA MONTAGNE.

De l'Eau-de-vie.

LA FLEUR.

De l'Eau-de-vie! Parbleu j'en suis.

LA VERDURE.

De l'Eau-de-vie. Apporte, apporte, j'en boirai bien aussi.

LA MONTAGNE.

Ah Dieu vous garde! Maître Michaut.

LE SUISSE.

Bonjour la Montagne.

LA FLEUR.

Serviteur Maître Michaut.

LE SUISSE.

Serviteur.

LA VERDURE.

Je salue Maître Michaut.

LE SUISSE.

Oh! serviteur à tous.

LA VERDURE.

Joue-t-on encore là-haut?

LE SUISSE.

Non, ils ont tous quitté à six heures du matin.

LA FLEUR.

Où sont nos Maîtres?

LE SUISSE.

Le mien est allé à Versailles. Pour le vôtre je ne sais ce qu'il est devenu; il est sorti fort chagrin.

LA VERDURE.

Sans doute qu'il avoit perdu son argent.

LA MONTAGNE.

Que ne nous appelliez-vous?

LE SUISSE.

Aussi ai-je fait! mais, Diable-zot, point de nouvelles, vous dormiez; &, par ma foi, je n'étois guére plus éveillé que vous.

LE VENDEUR.

Messieurs, voulez-vous boire ou non? Je ne gagne rien à demeurer ici.

LE SUISSE.

Allons, donne, mais sur-tout plus de questions. Buvez, Monsieur de la Montagne.

LA MONTAGNE.

Après vous.

LE SUISSE.

Je ne boirai pas le premier. La Verdure, tu es le plus près, commence.

LA VERDURE.

Tiens, la Fleur.

LA FLEUR.

Tu le tiens, c'est pour toi.

LE VENDEUR.

O Messieurs, prenez, en voilà pour trois.

LA MONTAGNE *en buvant.*

Par ma foi, voici une étrange vie. Jouer la nuit, dormir le jour. Enfin....

LE VENDEUR.

Dépêchez-vous, je n'ai pas le loisir d'attendre.

LE SUISSE.

Que te faut-il ?

LA MONTAGNE.

Cela est fait.

LA FLEUR.

Je veux payer.

LA VERDURE.

Ce sera moi,

LE SUISSE.

Ce sera moi.

LA MONTAGNE.

Point du tout.

LA VERDURE.

Laissez-moi donc.

LA FLEUR.

Non, vous dis-je.

LA MONTAGNE.

Oh bien, pour nous accorder tous, jouons à la Moure à qui paiera.

LA FLEUR.

Cela eſt fait.

LA VERDURE.

Je le veux.

LA FLEUR.

Maître Michaut, commençons vous & moi.

LA MONTAGNE.

A nous deux, la Verdure.

LA VERDURE.

Çà, j'y ſuis.

LA MONTAGNE & LA VERDURE.	Me MICHAUT & LA FLEUR.
Trei	Nove
Quatro	Touti
Cinque	Otto
Touti	Sei
Sei	Quatro
Dou.	Nove
	Touti.

SCENE II.

M. DARCY, LE SUISSE, LA MONTAGNE, LA FLEUR, LA VERDURE, LE VENDEUR D'EAU-DE-VIE.

M. DARCY *derriere le Théatre.*

QU'EST-CE que j'entends là-bas?

LE SUISSE.

Paix, paix, j'entends notre Escuyer.

LA MONTAGNE & LA VERDURE.

Parlons bas. Recommençons.
Cinque
Dou
Trei
Sette.

LA MONTAGNE.

J'en ai deux.

LA VERDURE.

Tu n'en as qu'un.

LA MONTAGNE.

J'en ai deux.

LA VERDURE.

Tu n'en as qu'un, te dis-je.

Me MICHAUT & LA FLEUR.

Jouons plus doucement, & nous aussi.
Quatro
Quatro
Dou
Dou
Dou.
Sette
Otto
Nove
Touti
Touti
Touti.

M. DARCY.

Messieurs les coquins, si je me leve, vous vous en repentirez.

LE SUISSE.

Mordy, Messieurs, prenez donc garde à ce que vous faites.

LA MONTAGNE.

Vous avez raison. C'est lui aussi qui me vient chicanner.

LA VERDURE.

J'avois raison.

LA MONTAGNE.

Point du tout.

LA VERDURE.

Viens, je le quitte, la tricherie en reviendra à son Maître.

LE SUISSE.

Sur-tout qu'on ne nous entende point.

LA MONTAGNE & LA VERDURE.	Me MICHAUT & LA FLEUR.
Dou	Sette
Quatro	Otto
Nove	Nove
Cinque	Nove.
Trei	LE SUISSE.
Touti	Oh Monsieur de la
Touti	Fleur, vous avez joué
Quatro	de l'épinette.
Quatro	LA FLEUR.
Quatro	Cela n'est point.

LE SUISSE.
Jugez-nous.
Quatro
Toutti
Cinque
Nove
Trei
Trei
Quatro
Quatro.

LA FLEUR.
Je n'ai que faire de Juge.

LE SUISSE.
Je ne paierai point.

LA FLEUR.
Ni moi non plus.

LE SUISSE.
Ni moi.

M. DARCY.
Un, dou, trei, quatro. *Les frappant.*

LA MONTAGNE.
Monsieur.

M. DARCY.
Coquin.

LA FLEUR.
Ah! je suis mort.

M. DARCY.
Maraut.

LE SUISSE.
Monsieur, je suis de la maison.

M. DARCY.
Je t'en donnerai davantage.

LE VENDEUR D'EAU-DE-VIE.
Monsieur, je n'en suis pas.

M. DARCY.
Tant pis pour toi.

LA MONTAGNE.
Maître Michaut, ouvrez la porte.

LE SUISSE.

Je ne saurois trouver le trou.

LA FLEUR.

Dépêchez-vous.

LE SUISSE.

J'enrage.

LA VERDURE.

Maître Michaut, ne perdons pas le jugement.

LE SUISSE.

Sauvons-nous.

M. DARCY.

Ah Messieurs les coquins, je vous apprendrai à faire du bruit. Mais qu'est ceci, j'entens quelqu'un descendre : Seroit-ce Madame? Elle doit aller à la Campagne aujourd'hui, je vais voir si les chevaux sont au carosse.

SCENE III.

LA MARQUISE, LA COMTESSE, UN LAQUAIS, LA DULAURIER.

LA COMTESSE.

POURQUOI descendez-vous, belle Marquise.

LA MARQUISE.

Pour être avec vous plus long-tems, Comteſſe.

LA COMTESSE.

Ah mon Dieu! qu'on ſeroit contente, ſi vous trouviez avec les autres le même plaiſir que l'on prend avec vous; & qu'il ſeroit charmant, qu'après avoir été quatorze heures de ſuite avec vous, vous ſouhaitaſſiez que l'on y demeurât davantage.

LA MARQUISE.

Croyez-moi, je voudrois toujours être avec vous.

LA COMTESSE.

Vous m'allez donner une vanité inſupportable.

LA MARQUISE.

Prenez-là donc; mais dites-moi, pourquoi, je vous prie, mes empreſſemens vous étonnent-ils ſi fort?

LA COMTESSE.

Vous vous trompez, Marquiſe, ils ne m'étonnent point. Je ſuis ſeulement ſurpriſe de les voir durer ſi long-tems.

LA MARQUISE.

Vous ai-je donné en ma vie quelques marques....

LA COMTESSE.

Mondieu, l'on ſait aſſez qu'en tout la nouveauté ne vous déplaît pas.

LA MARQUISE.

En vérité, vous mériteriez que je vous fisse dire vrai.

LA COMTESSE.

Adieu, ma chere Marquise; il est tems de se retirer: il n'est que quatre heures, Madame, cela ne vaut pas la peine d'en parler; mais vraiment c'est se moquer, il est presque jour, & de plus, je ne vois point mes gens, mon équipage n'est point ici.

DU LAURIER.

Hé! ne vous souvenez-vous point, Madame, que vous fites dire hier à votre Cocher qu'il ne revînt point; que vous coucheriez ici, afin d'aller aujourd'hui plus matin à la campagne; hé bien, par ma foi, vous aviez raison. Vous n'avez pas été long-tems à vous habiller, vous serez bientôt prête, vous n'avez qu'à partir.

LA MARQUISE.

En vérité, Madame, je l'avois oublié.

LA COMTESSE.

J'ai fait la même chose aussi.

DU LAURIER.

Les bonnes têtes que voilà! une bonne vie! Par ma foi, Madame, c'est se moquer, de mettre comme cela tout le monde sur les dents. Trois nuits sans se coucher, cela n'est-il pas beau? Si vous saviez aussi les belles choses que cela fait dire de vous; si vous entendiez, . .

LA COMTESSE.

Du Laurier eſt en colere.

DU LAURIER.

Hé! qui n'y ſeroit pas, Madame? Il y a trois jours que je ne me déshabille point.

LE LAQUAIS *à la Marquiſe.*

Madame, fera-t-on avancer le caroſſe?

LA MARQUISE.

Non, qu'on ôte les chevaux, je ne ſortirai point. Mais, du Laurier, je t'en conjure, dis-moi un peu ce que l'on dit de nous.

DU LAURIER.

Ecoutez, il ne faudroit pas trop m'en preſſer.

LA COMTESSE.

Hé je t'en prie?

DU LAURIER.

Oh vraiment, je ſais que les Dames de votre caractere ſe mettent fort peu en peine de la maniere dont on parle d'elles, que ce ſoit en bien ou en mal; pourvu que l'on en parle, cela ſuffit. Les hommes aujourd'hui gardent bien plus de meſures; ils tâchent de ſauver les apparences, au moins: mais vous autres, vos plaiſirs ne ſeroient point parfaits, ſi tout le monde n'en étoit inſtruit, & ſi vous n'y faiſiez penſer quatre fois plus de mal qu'il n'y en a. Hé! mort de ma vie, que ne jouez-vous le jour, & que ne dormez-vous la nuit? Vous faites tout le contraire; hé! croyez-vous que vos domeſtiques (j'entends ceux qui ſont affectionné:

tionnés comme moi,) croyez-vous, dis-je, qu'il leur soit agréable d'entendre le lendemain blâmer votre conduite, par ceux qui ne menent point un train de vie pareil au vôtre, & qui ne conçoivent point qu'il y ait une espece de gens dans Paris, à qui le Soleil fasse peur? Croyez-vous enfin qu'ils pensent que c'est pour prier Dieu que vous passez chez vous les nuits avec des hommes? Qu'il soit honnête de les voir entrer & sortir à toute heure? Ces gens ne disent point que ces Messieurs n'y viennent que pour jouer au Lansquenet; mais ils disent que vous ne jouez le Lansquenet, que pour y faire venir ces Messieurs: Et enfin, Madame, je vous l'ai déja dit, vos domestiques n'y peuvent plus résister, la plus grande partie veut quitter. Encore dans le tems qu'on leur laissoit le profit des Cartes, passe: il est vrai que l'on fournissoit la bougie, le foin, l'avoine & la paille; mais baste, on ne laissoit pas que de s'y sauver encore. Mais je ne sais quel mauvais exemple vous suivez aujourd'hui, & tout-à-fait indigne d'une personne de qualité comme vous; vous ne nous en laissez, Dieu merci, pas la moindre. . . .

LA MARQUISE.

Ah du Laurier! voici donc l'encloueure. Si on ne nous avois point parlé des Cartes, ta morale auroit pû faire quelqu'effet; mais à présent. . . .

DU LAURIER.

Oui, oui, raillez, croyez-vous que vous en ſerez mieux ? Il faudra bien tâcher de s'en revencher d'ailleurs.

LA COMTESSE.

Mais, Madame, au lieu de nous amuſer ici, ne ferions-nous pas mieux de nous aller coucher ?

LA MARQUISE.

Hé, Madame, ne rentrons pas encore, je vous prie. Après avoir eu le nez ſur des Cartes ; après avoir demeuré ſi long-tems ſur une chaiſe, je trouve un plaiſir ſenſible à prendre l'air que je reſpire ici.

LA COMTESSE.

Reſtons-y tant qu'il vous plaira, je le veux bien.

DU LAURIER.

Et moi auſſi ; mais trouvez bon, moi, que j'aille reſpirer ſur une chaiſe, où je ne ſerai pas long-tems ſans dormir ; vous me réveillerez, quand vous aurez beſoin de moi.

LA MARQUISE.

Je le veux bien, mais faites éveiller Dumont, & lui dites qu'il me vienne parler tout-à-l'heure.

SCENE IV.

LA COMTESSE, LA MARQUISE.

LA COMTESSE.

EN vérité, Marquise, confessez de bonne foi que du Laurier n'a pas tout-à-fait tort; que les exemples de plusieurs de nos bonnes amies ne nous justifient point, & qu'enfin, un peu d'ordre dans la vie, pourroit n'en pas diminuer les plaisirs.

LA MARQUISE.

Ma chere Comtesse, que vous me parlez bien en femme qui voudroit encore vivre sous les loix d'un Epoux! Je ne suivrai pas votre exemple si je le puis, & ce doit être assez d'avoir été mariée une fois, pour ne vouloir plus l'être.

LA COMTESSE.

Je ne vous cele point que si certaines choses arrivoient.

LA MARQUISE.

Je vous entends, c'est-à-dire que vous épouseriez Dorante si votre oncle mouroit.

LA COMTESSE.

Mais croyez-vous qu'il soit permis de faire de semblables jugemens?

LA MARQUISE.

Ne laissez donc point penser ce que vous ne voulez pas qu'on vous dise.

LA COMTESSE.

Je serois au désespoir que Dorante eût d'aussi bons yeux que vous.

LA MARQUISE.

Les personnes intéressées sont pourtant d'ordinaire plus pénétrantes que les autres dans ce qui les regarde. Hé croyez-moi, la premiere fois que je m'apperçus que Dorante ne vous étoit pas indifférent, il devoit déja savoir que vous l'aimiez.

LA COMTESSE.

Là-dessus vous croirez tout ce qu'il vous plaira. Ces choses sont si éloignées; le peu de bien qu'il a, l'entêtement de mon oncle pour les grandes alliances, sont des obstacles si puissans.

LA MARQUISE.

La tendresse vient à bout de tout.

LA COMTESSE.

Si la tendresse est si puissante, comment vous trouverez-vous assez forte pour y résister, jusques à jurer que vous ne vous remarierez jamais?

LA MARQUISE.

Voulez-vous que je vous le dise en un mot? C'est que le seul homme du monde qui m'auroit pû tourner la cervelle là-dessus, se trouve pour le moins aussi coquet que je suis

coquette. Je ne m'accommode point du tout de cela, & je veux l'être seule.

LA COMTESSE.

Cet heureux Mortel qui vous plaît plus qu'un autre, c'est Eraste sans doute?

LA MARQUISE.

Je ne ferai pas comme vous, & je vous avouerai de bonne foi que c'est lui-même.

LA COMTESSE.

Mais sur quoi fondez-vous le jugement que vous faites d'Eraste?

LA MARQUISE.

Je ne suis, croyez-moi, que trop bien informée. Je lui ai défendu de voir Dorimene, il la voit tous les jours, ou du moins je le crois; car je ne puis plus m'assurer sur mes Grisons, il les a tous mis en défaut. Il est dans une perpétuelle défiance qu'on ne le suive; & pour empêcher qu'il ne soit suivi, il entre tantôt dans une maison qui a deux issues; il laisse sa chaise à la porte par où il entre d'abord; il sort par une autre, d'où il va ensuite où il lui plaît. Lorsqu'il revient, il reprend ses Porteurs à la premiere porte, & mes Grisons sont pris pour duppes.

SCENE V.

LA MARQUISE, LA COMTESSE, DUMONT.

DUMONT.

QU'EST-CE donc qu'il y a de si pressé, Madame? Tenez, Madame, voyez-vous, si vous ne me laissez dormir tout mon saoul, je quitterai le métier.

LA MARQUISE.

Tu iras te recoucher dans un moment.

DUMONT.

Mais, me répondrez-vous que je dormirai aussi-bien que je faisois tout-à-l'heure?

LA MARQUISE.

Non, mais je te réponds d'un bon soufflet, si tu ne m'écoutes: As-tu trouvé un homme inconnu, pour cette lettre dont je t'ai parlé?

DUMONT.

Oui.

LA MARQUISE.

L'a-t-il rendue?

DUMONT.

Oui.

LA MARQUISE.

A elle-même?

DUMONT.

Oui.

LA MARQUISE.

Qu'a-t-elle dit ?

DUMONT.

Oui.

LA MARQUISE.

Qu'a-t-elle répondu ? tu dors.

DUMONT.

Elle a répondu que vous me laissiez aller dormir, s'il vous plaît.

LA MARQUISE.

Coquin.

LA COMTESSE.

Laissez-le en repos, Madame ; en l'état où il est, vous n'en tireriez pas une parole de bon sens. Va te coucher, Dumont.

DUMONT.

Je vais donc rachever mon songe.

SCENE VI.

LA MARQUISE, LA COMTESSE.

LA COMTESSE.

C'est quelque piége, sans doute, que vous voulez tendre à ce pauvre Eraste.

LA MARQUISE.

Vous l'avez deviné, & d'une nature....

LA COMTESSE.

Vous en savez beaucoup.

LA MARQUISE.

Rien n'est plus difficile à tromper qu'une coquette. Hé, croyez-moi, aujourd'hui je le convaincrai d'une maniere qu'il ne pourra pas s'en défendre.

LA COMTESSE.

Et comment ferez-vous?

LA MARQUISE.

Dorimene a reçu une lettre aujourd'hui d'une personne inconnue, & cette personne inconnue, c'est moi. Je lui écris que pour s'assurer Eraste entierement, si elle croit qu'il ait quelque tendresse pour moi, il est aisé de lui faire voir mon attachement pour un autre que lui; que j'ai des rendez-vous tous les jours, où, si l'on veut, il sera aisé de me surprendre.

LA COMTESSE.

Je ne vois pas bien quelle est la fin de cette entreprise.

LA MARQUISE.

Le dénouement vous éclaircira du reste.

LA COMTESSE.

Mais que voulez-vous faire du Vicomte, qui vous aime à la folie, & qui vient chez vous tous les jours?

LA MARQUISE.

M'en divertir comme j'ai fait jusqu'ici, c'est le seul bon parti qui me reste, dans la

néceſſité où je me trouve de le ſouffrir continuellement. La liberté, que la perte de mon mari m'a fait recouvrer, ne m'a pas miſe plus que vous à l'abri des perſécutions de ma famille. On me laiſſe volontiers diſpoſer des petites choſes; mais pour le mariage, ſi je ne paſſe ſur les bienſéances que j'ai gardées juſqu'ici, il faudra que je l'épouſe: ce ſont leurs ſentimens. Mais ſi je ne puis venir à bout de les en faire changer, j'eſpere que le Vicomte changera: il me paroît déja bien rebuté de mes manieres.

LA COMTESSE.

Il eſt vrai que vous le traitez d'une ſorte qui me fait appréhender, que dans ce ſiécle, où la politeſſe pour les Dames n'eſt pas dans ſon éclat, il ne vous faſſe quelque bruſquerie, lui qui, parmi les brutaux, eſt le plus brutal homme que j'aie jamais vu.

LA MARQUISE.

Il eſt vrai que c'eſt un homme d'un caractere incomparable. Il tire des avantages de tout. Il s'étoit d'abord mis en tête que je l'aimois, parceque je ne l'avois point chaſſé de chez moi, & commençoit déja à étendre ſon empire, juſqu'à m'impoſer de ne voir plus de certaines gens que j'aime ſans comparaiſon mieux que lui: mais ſa jalouſie pour mon Maître à danſer....

LA COMTESSE.

Ma foi, Marquiſe, pour le Maître à danſer,

si j'étois votre Amant, & heureux, je ne le souffrirois pas long-tems. . . .

LA MARQUISE.

Ma foi, il vaut mieux que tous tant qu'ils sont. Il est bien fait, il sait vivre, & je vous jure qu'il a beaucoup d'esprit. Dernierement, en présence du Vicomte, en me montrant la maniere dont il falloit tenir mes bras, il me mit une lettre dans les mains, & cette lettre s'est trouvée, s'il vous plaît, une déclaration d'amour dans les formes. Je m'en doutai d'abord; mais n'en étant pas assurée, je ne pus point lui dire là-dessus ce qu'il étoit bon de lui dire. D'ailleurs, le Vicomte qui étoit là, n'eût pas peut-être pris la chose d'un bon biais, & je crus que pour le coup il falloit mieux me taire.

LA COMTESSE.

Franchement, quand il n'y auroit pas été, la curiosité eût tenu la place du Vicomte; mais dites-moi, trouvez-vous que notre conversation n'ait pas été assez longue, & ne seroit-il point tems de nous aller jetter sur un lit?

LA MARQUISE.

Voulez-vous que je fasse mettre les chevaux au carosse, & que nous allions courir par Paris: nous ferons relever Dorante, & puis nous nous moquerons de lui.

LA COMTESSE.

Non en vérité, Madame, je veux aller dormir, je n'en puis plus.

LA MARQUISE.

Quoi ! ſe coucher ſi tôt ?

LA COMTESSE.

Il eſt vrai que cela crie vengeance. Allons, Madame, je vous prie.

LA MARQUISE.

Allons donc, Laquais, des flambeaux, éclairez.

SCENE VII.

DORANTE, ERASTE, LA COMTESSE, LA MARQUISE.

LA MARQUISE.

MAIS que vois-je ? Eraſte ?

LA COMTESSE.

Dorante ?

DORANTE.

En vérité, Meſdames, voici une exactitude qu'on ne peut aſſez admirer. Des Dames ne ſe point faire attendre !

LA MARQUISE.

Ah, ah, ah, ah !

ERASTE.

Que veut donc dire ceci, Madame, pourquoi riez-vous ?

LA MARQUISE.

Comteſſe ? Ah, ah, ah, ah !

DORANTE.

Madame, n'aurai-je point une meilleure réponſe ?

LA COMTESSE.

Dorante, nous allons nous coucher. Nous avons paſſé la nuit à jouer, & nous ne ſommes point en état de partir. Adieu, venez donc, Marquiſe.

ERASTE.

Hé bien, Dorante, n'avois-je pas raiſon, quand je vous ai dit qu'elles n'iroient point à la campagne ?

LA MARQUISE.

Quand avez-vous parlé ſi juſte, Eraſte ?

ERASTE.

Tout-à-l'heure Madame. Dorante a paſſé chez moi pour me prendre.

LA MARQUISE.

Vous l'attendiez tranquillement.

ERASTE.

Madame ?

LA COMTESSE.

Hé Madame, que cherchez-vous ?

LA MARQUISE.

Je n'aurois rien cherché, Madame, ſi Eraſte le premier étoit allé prendre Dorante.

DORANTE.

Mais ! quoi toujours. . .

ERASTE.

En vérité, Madame, c'eſt un peu vîte.

LA MARQUISE.

Adieu, Dorante.

LA COMTESSE.

Adieu.

SCENE VIII.

ERASTE, DORANTE.

ERASTE.

QUE puis-je donc penſer de ce que je vois?

DORANTE.

Que vous ménagez fort mal l'eſprit de la Marquiſe.

ERASTE.

Que toutes ces formalités commencent à me laſſer! En vérité je ne voudrois point de fortune à ce prix, tout gueux que je ſuis: je préfere ma liberté au chagrin d'eſſuyer de ſemblables caprices, & peut-être en pourrois-je trouver quelqu'une qui ne ſeroit pas ſi difficile, ſi je n'aimois auſſi ardemment que je fais.

DORANTE.

Mon cher Eraſte, cette confiance t'abuſera, c'eſt ſur elle que ta négligence ſe fonde, tu te

rends avare de tes soins; tu n'étudies poi
assez les personnes à qui tu veux plaire,
tout cela ne vient que pour vouloir entreten
trop d'affaires à la fois. Je suis votre ami d
long-tems, & je sais assez tout ce que vo
faites, pour pouvoir vous parler comme j
fais. La Marquise est adroite, elle vous aime
elle est jalouse, & ne sera pas long-tems sa
découvrir votre commerce avec Dorimene.

ERASTE.

N'étant sû que de vous, Dorante, je sui
bien sûr, qu'avec les soins que j'y prendrai
la Marquise ne soupçonnera rien. Enfin, j
ne puis pas faire autrement. Je ne suis pas ri
che, je veux rétablir mes affaires, & malgr
mon amour, je ne le puis qu'en me mariant.

DORANTE.

Et voulez-vous à la fois épouser la Mar-
quise & Dorimene?

ERASTE.

Non, mais je veux ménager Dorimene, en
cas que la Marquise me refuse.

DORANTE.

Vous vous y tromperez. Mais st', retirons-
nous, je vois ce fou de Vicomte.

SCENE IX.

LE VICOMTE, M. DARCY, LA VIOLETTE.

LE VICOMTE.

AH! qu'eſt-ce ceci donc? déja partis? Monſieur Darcy? holà, Monſieur Darcy, Monſieur Darcy?

M. DARCY.

Monſieur?

LE VICOMTE.

Hai la Violette, la Violette?

LA VIOLETTE.

Monſieur?

LE VICOMTE.

Hé bien, Monſieur Darcy, on va donc à la campagne ſans moi?

M. DARCY.

Monſieur....

LE VICOMTE.

Comment vous portez-vous? on ne ſonge guéres à moi ici. Mettez-là votre main. Mais je leur apprendrai... Qu'a-t-on fait cette nuit? a-t-on joué? qu'il faut traiter les gens. Qui eſt venu ici? autrement qu'on ne fait. Vous avez là une belle Perruque. Je ſuis las d'en ſouffrir,

Quelle heure eſt-il ? on me pouſſe un peu trop Que dites-vous? hen ? plaît-il ? ne perdon point de tems. N'a-t-on point envoyé che: moi ? Il faut que je les cherche. On n'avoi garde de me mettre de la partie.... que je le: trouve. Le Maître à danſer en eſt, en quel qu'endroit qu'ils ſoient, je les découvrirai.

M. DARCY.

Monſieur, ils ont paſſé la nuit.

LE VICOMTE.

La Violette, hai la Violette, morbleu, v: ſeller un cheval. Monſieur Darcy, j'enrage faites-moi un plaiſir, à moi. Va voir s'il n'y : point de lettres à la Poſte. Teſtebleu, qu vous diſois-je tout-à-l'heure ? hai, mon Tailleur m'a-t-il apporté un habit ? Me traiter de l: ſorte ! Hem, que dites-vous de ceci. Ils verront ce que c'eſt. As-tu ma tabatiere ? que ſe jouer. Ai-je un Laquais là ?

M. DARCY.

Malepeſte du fou !

LE VICOMTE.

Tu ne me réponds pas.

LA VIOLETTE.

Votre tabatiere eſt à la porte, votre Laquais eſt... que diable.

LE VICOMTE.

Va ſeller mon cheval.

Fin du premier Acte.

ACTE

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

DU LAURIER, UN LAQUAIS.

DU LAURIER.

PICARD, dites-bien au Portier que Madame n'y eſt point, pour qui que ce ſoit.

LE LAQUAIS.

C'eſt aſſez.

DU LAURIER.

Allez enſuite voir ſi ſon bouïllon eſt prêt.

LE LAQUAIS.

Comment donc, eſt-ce qu'on ne dinera pas bientôt?

DU LAURIER.

Va-t-en, raiſonneur, & fais vîte ce que l'on te dit.

LE LAQUAIS.

J'aurois pourtant bien plus d'envie de manger que de raiſonner.

SCENE II.

ERASTE, DU LAURIER.

DU LAURIER.

HÉ comment donc, vous voilà ici?

ERASTE.

Oui, m'y voilà assurément. Où est Madame?

DU LAURIER.

Elle vient de sortir tout-à-l'heure.

ERASTE.

Je viens de voir son carosse dans l'autre cour

DU LAURIER.

Elle est sortie en chaise, à cause d'un mal de tête qu'elle croyoit avoir.

ERASTE.

Assurément?

DU LAURIER.

Assurément. Mais à propos, elle est fort fâchée contre vous.

ERASTE.

J'ai peut-être plus lieu d'être fâché contre elle. Mais laissons-là mes sujets de chagrin, & m'apprends ceux que je lui ai donnés.

DU LAURIER.

Oh vraiment oui! hé le moyen que je vous

le dise ? Ma foi, tout cela est trop savant pour moi. Que vous dirai-je ? Vous vous êtes levé le dernier, vous n'avez pas été chez Dorante le premier : enfin, que diantre sais-je ? j'étois si endormie, que je ne comprenois rien à toutes ces délicatesses ; pour les entendre comme elle, il faut être bien éveillé, au moins.

ERASTE.

Du Laurier, elle impose des loix qu'elle n'observe pas.

DU LAURIER.

Ecoutez, je ne cherche pas trop à la défendre ; & comme nous autres malheureuses nous ne trouvons à nous venger de leurs mauvaises humeurs, qu'en disant tout bas d'elles ce qu'elles disent tout haut de nous, croyez que je ne manquerois pas une si belle occasion de déchirer sa réputation, si je trouvois par où le faire : mais ma foi la chose seroit trop difficile. Que peut-on dire d'elle ? Qu'elle se leve quand les autres se couchent, & par conséquent qu'elle dine lorsque les autres soupent ; qu'elle n'a pas la plus grande régularité du monde à payer ses gens, ni les autres ; qu'elle n'aime personne ; qu'elle est ravie que tout le monde l'aime ; qu'elle ne peut souffrir que l'on loue quelqu'un devant elle ; qu'elle est coquette, injuste, railleuse, avare, médisante. Mais enfin, vous voyez que de semblables bagatelles n'autorisent point un Amant aujourd'hui à rompre avec sa Maîtresse, ou

bien il faudroit que les Messieurs cherchassent un autre climat, où les Dames fussent autrement qu'elles ne sont ici.

ERASTE.

Je te ferai voir, avant qu'il soit vingt quatre heures, que ta Maîtresse a des qualités que tu ne lui connois pas encore ; qu'elle sait donner des rendez-vous, & qu'aujourd'hui à cinq heures elle se doit rendre aux Tuilleries, dans l'allée des Soupirs. Je te prie, ne parle point de ce que je te dis; je t'en ai fait connoître plus que je ne voulois: tu m'ôterois le plaisir de la convaincre, & tu te priverois de celui d'être persuadée de tout ce que tu viens d'entendre.

DU LAURIER.

Oh, Monsieur, ne craignez rien, je sais ce qu'il faut taire ; & si tout le monde n'étoit assez instruit de tout ce que je vous ai dit de ma Maîtresse, je serois encore à en ouvrir la bouche.

ERASTE.

Adieu.

DU LAURIER.

Monsieur, je suis votre servante.

SCENE III.

DU LAURIER *seule.*

C'EST un terrible noviciat pour un jeune homme, que d'aimer ma Maîtresse. Il faudroit qu'il en fût beaucoup, s'il n'apprenoit rien avec elle. Pour moi, il m'est impossible de concevoir comment elle peut faire tant de choses à la fois, & comment tant d'ordre peut s'accorder avec tant de désordre. Le tems qu'elle a été sans dormir, ne l'a pas empêché ce matin d'envoyer un Grison après Eraste, pour voir ce qu'il deviendroit. Elle m'a demandé déja plus de quatre fois, depuis un quart d'heure qu'elle est levée, s'il n'étoit point revenu. Mais le voici tout-à-propos.

SCENE IV.

DUMONT, DU LAURIER.

DU LAURIER.

HÉ bien, Dumont, quelle nouvelle?

DUMONT.

Ah ma foi, pour le coup, Eraste est pris

pour duppe : je sais tout ce qu'il a fait aujourd'hui ; il croyoit m'attrapper comme à son ordinaire, lorsque laissant ses Porteurs à une porte, & sortant par une autre.... Mais je vais en instruire Madame ; il est juste qu'elle sache tout ceci avant toi.

DU LAURIER.

Demeure, je la vois qui descend.

SCENE V.

LA MARQUISE, DUMONT, DULAURIER.

LA MARQUISE.

DUMONT ; qu'est-ce ? n'as-tu point mieux fait que les autres fois ? Auras-tu pris, comme tu dis toujours, bien des peines en vain, & n'auras-tu rien à me dire de plus positif ?

DUMONT.

Oh pour le coup, Madame, je crois que vous serez contente de moi ; & par ma foi j'ai aujourd'hui été plus fin qu'Eraste : à sept heures du matin à sa porte, pour ne le point manquer ; à neuf heures j'en ai vu sortir son Laquais, & je me suis avisé de le suivre au lieu du Maître, ce qui m'a assez bien réussi. Il est venu prendre des Porteurs sur la place, à

qui il a dit d'aller trouver ſon Maître à ſon logis. Il ne les a point ſuivis, ni moi non plus. Il a été enſuite dans une autre place, arrêter l'autres Porteurs, qu'il a ſuivis, & moi auſſi. Nous avons tous attendu, de compagnie, qu'Eraſte, qu'ils attendoient, les ſoit venu prendre. Il eſt arrivé par une de ces maiſons qui ont deux iſſues; il a apparemment laiſſé ſes premiers Porteurs à la premiere porte, & s'eſt mis en chemin avec ceux-ci. Nous étions pour lors au Fauxbourg Saint Germain, d'où nous avons enfilé le Pont-Neuf; de-là à la Croix du Trahoir, où nous avons eu beaucoup de peine à paſſer, à cauſe d'un de mes amis, à qui on faiſoit faire pénitence pour de petits larcins, à quoi il ſe divertiſſoit la nuit: enſuite nous avons gagné par la rue des Prouvaires, puis par ces petites rues qui ſont vers l'Hôtel de Bourgogne: Attendez, je ne me ſouviens plus du chemin que nous avons tenu. Revenons au Pont-Neuf, je vous menerai par un chemin bien plus court.

LA MARQUISE.

Ah! finis, je t'en prie, je n'ai que faire du chemin: ſais-tu ſeulement le quartier, la rue, le nom de la perſonne chez qui il a été.

DUMONT.

Hé! que diantre ne parlez-vous? C'eſt-là juſtement ce que j'ai le mieux retenu, le quartier. . . . Pour le quartier, n'importe; mais la rue, c'eſt . . . . Quais, où diable eſt donc ma

mémoire ? Je voudrois bien auſſi avoir oublié le nom de la perſonne : oh ! pour celui-là, je le tiens. C'eſt . . . attendez, Madame, je reconnoîtrai bien le viſage du Crocheteur qui me l'a dit, ſi je le rencontre.

LA MARQUISE.

Ote-toi d'ici, maraut, tu ne ſeras jamais bon à rien.

DU LAURIER.

Mais Eraſte, Madame, vient de ſortir d'ici.

LA MARQUISE.

Hé ! que vous a-t-il dit ?

DU LAURIER.

Qu'il avoit bien plus de ſujet d'être fâché contre vous, que vous n'aviez de l'être contre lui ; car je lui ai dit que vous étiez fort en colere. Il venoit pour voir ſi vous étiez au logis plus que pour vous voir, à ce qu'il m'a paru

LA MARQUISE.

Ne t'a-t-il rien dit davantage ?

DU LAURIER.

Pardonnez-moi, mais je me ſuis engagée d n'en point parler.

LA MARQUISE.

Je voudrois bien voir, en vérité, que vou me célaſſiez quelque choſe, à moi. Oh ! j vous prie, moi, de ne pas tarder davantag à m'en inſtruire.

DU LAURIER.

Mais, Madame, s'il vient à ſavoir que j vous ai découvert ce qu'il m'avoit prié de vo taire

taire, il ne manquera pas, pour se venger de vous, (car les hommes sont si méchans!) il ne manquera pas, dis-je, d'inventer mille fausſetés. Que sais-je, s'il vous alloit dire que j'ai mal parlé de vous?

LA MARQUISE.

Je ne le croirai point; mais dépêchez-vous de m'apprendre ce que je veux savoir.

DU LAURIER.

Mais, Madame, il ne m'a pas bien expliqué la chose; il m'a seulement parlé d'un rendez-vous des Tuileries, de l'allée des Soupirs.

LA MARQUISE.

En voilà plus que je n'en voulois savoir. Là, du Laurier, ne perdons point de tems: prenez un de mes habits, chaussez-vous le plus haut que vous pourrez; vous êtes presqu'aussi grande & aussi menue que moi: prenez une écharpe, un loup.

DU LAURIER.

Pourquoi donc tout cela, Madame?

LA MARQUISE.

Vous le saurez. (*à Dumont.*) Approche ici, misérable, je te défie de rien gâter; car tu n'auras qu'à te taire. Va-t-en au plus vîte à la Fripperie: cherche-moi un juste-au-corps doré, une perruque, des gants; enfin, mets-toi le plus proprement que tu pourras.

DUMONT.

Madame, je n'ai que faire d'aller à la Fripperie pour cela; j'ai un Valet de chambre, de

mes amis, qui me donnera toute mon affaire.

LA MARQUISE.

Ces habits te seront-ils propres?

DUMONT.

Ce seront les habits de son Maître qu'il me donnera; nous sommes tous deux à-peu-près de même taille, c'est l'homme du monde le mieux fait.

LA MARQUISE.

Va donc, & ne t'amuse point.

DUMONT.

Je suis ici dans un moment.

SCENE VI.

LA MARQUISE, DU LAURIER.

LA MARQUISE.

DU Laurier, il n'y a point de tems à perdre: dépêchez-vous de faire ce que je vous ai dit.

DU LAURIER.

Je serai prête en un moment.

LA MARQUISE.

Vous ne sauriez l'être trop promptement.

SCENE VII.

LA COMTESSE, LA MARQUISE.

LA COMTESSE.

JE ne vous croyois pas seule ici, Madame : Je m'étois amusée à écrire là-haut quelques lettres, que j'aurois bien remises à une autre fois.

LA MARQUISE.

Et moi, Madame, j'aurois été vous retrouver, si l'on ne m'eût dit que vous étiez empêchée : mais finissons ces complimens, je vous prie, & songeons un peu à ce que.... A quoi passerons-nous cette après dinée ? Que voulez-vous que nous devenions, Madame ?

LA COMTESSE.

Qui ? moi, Madame ? Ne savez-vous pas que je suis toujours d'accord de tout ?

LA MARQUISE.

Tant pis, car vous ôtez continuellement le plaisir que l'on auroit à vous marquer quelque complaisance ; & je crois qu'à tout cela il y a plus d'orgueil que de mérite. Vous voulez que l'on vous doive tout, & vous ne voulez rien devoir aux autres.

LA COMTESSE.

Oh ! vraiment, vous me croyez bien plus habile que je ne suis.

LA MARQUISE.

Pour montrer que ce n'eſt pas tout-à-fait comme je le dis, prononcez donc aujourd'hui à quoi nous paſſerons l'après dinée.

LA COMTESSE.

Voulez-vous que nous faſſions quelques viſites? Allons voir cette bonne Madame Argante, qui vient ici jouer tous les jours.

LA MARQUISE.

Qui? cette folle! Ah mondieu, non.

LA COMTESSE.

Allons chez Iſabelle.

LA MARQUISE.

Encore pis.

LA COMTESSE.

Allons.... Ah! qu'eſt-ce que je vois! Du Laurier, quel équipage eſt-ce ceci?

SCENE VIII.

LA MARQUISE, LA COMTESSE, DU LAURIER, DUMONT.

DU LAURIER.

J'EN ſuis tout auſſi ſavante que vous.

LA MARQUISE.

Bon, voilà qui va bien.

LA COMTESSE.

Ne pourrai-je ſavoir....

LA MARQUISE.

Vous saurez seulement que ce sont là des suites de la lettre dont je vous ai parlé ce matin.

LA COMTESSE.

Je meurs d'envie de voir la fin de tout ceci. Ah justes dieux! c'est bien pis : Monsieur Dumont! Il entre donc dans ce mystere?

LA MARQUISE.

C'est notre premier Acteur. Oh çà, sans nous amuser davantage, écoutez tous deux, en deux mots, tout ce que vous avez à faire. Prenez chacun une chaise, vous par un chemin, vous par un autre: rendez-vous tous deux dans l'allée des Soupirs, aux Tuileries. (*à Dumont.*) Tu n'as point de manteau!

DUMONT.

Vous ne m'avez point dit d'en prendre un.

LA MARQUISE.

Je te le dis donc. Enveloppe-toi le visage dedans; & vous, ne vous démasquez point. Il n'est pas mal de laisser voir quelquefois le bas de ton juste-au-corps: ne cachez pas non plus votre robe de chambre. Quand vous aurez fait seulement un tour ou deux dans l'allée, vous sortirez par la porte de la Terrasse, où vous trouverez un carosse; vous monterez dedans, vous ferez quelques tours par la Ville, & puis vous reviendrez ici.

DU LAURIER.

Reposez-vous sur moi, tout cela sera comme vous l'avez dit.

LA MARQUISE.

Ecoutez au moins : Si par hasard Eraste n'étoit pas aux Tuileries, demeurez-y plus longtems que je ne vous ai dit ; car il est absolument nécessaire qu'il vous voie.

DU LAURIER.

Je n'y aurois pas manqué, Madame.

LA MARQUISE.

Adieu donc, allez-vous-en.

SCENE IX.

LA MARQUISE, LA COMTESSE.

LA MARQUISE.

HÉ bien, Madame, enfin que ferons-nous ?

LA COMTESSE.

Pour la seconde fois, tout ce que vous voudrez. Vous ne voulez point faire de visites ?

LA MARQUISE.

Le beau régal !

LA COMTESSE.

Voulez-vous venir à l'Opéra ?

LA MARQUISE.

Ah, Dieu m'en garde ! il me fatigue à mourir : au moins, je ne dis cela qu'à vous ; car ce seroit un crime d'en dire autant dans le monde. Je sais qu'il est du bel air de faire

l'adorateur de la Musique ; & je sais un de nos bons amis, âgé de soixante ans, qui dernierement me vint dire, très sérieusement, que dans peu il espéroit savoir solfier. Pour moi, quoique, fort jeune, l'on m'ait bercée de Musique, que l'on me l'ait fait apprendre avec soin, je vous jure que je n'ai pû, aux dépens du bon sens & de la raison, entendre tous ces Héros me parler de leurs malheurs en chantant.

LA COMTESSE.

Oh ! finissons cette matiere ; nous entrerions dans une dissertation d'où nous ne sortirions pas aisément. Dites-moi, la Comédie Italienne vous plaît-elle mieux ?

LA MARQUISE.

Il faudroit être folle ; il n'y a ni rime ni raison à tout ce qu'ils font.

LA COMTESSE.

Et les François ?

LA MARQUISE.

Selon. Il y a bien des choses à dire là-dessus ; ils ont si peu de bons Auteurs, & l'on sait les Piéces de Corneille & de Racine par cœur.

LA COMTESSE.

Oh bien, Madame, demeurez donc chez vous, puisque vous ne prenez de plaisir en aucun endroit.

SCENE X.

LA COMTESSE, LA MARQUISE, PICARD.

PICARD.

MADAME, voilà un Monsieur le Marquis, dont le nom est difficile comme tout, à qui on a dit que vous n'y étiez pas; s'il en vient quelqu'autre, voulez-vous qu'on dise toujours de même?

LA MARQUISE.

Non: à présent que l'on laisse entrer tout le monde.

LA COMTESSE.

Je vois bien que nous allons passer le reste de la journée à jouer, à notre ordinaire, au Lansquenet.

LA MARQUISE.

Oui, pourvu qu'il nous vienne du monde.

LA COMTESSE.

Ah! vous êtes bien sûre de n'en pas manquer.

LA MARQUISE.

Je répondrois bien de Dorante.

LA COMTESSE.

Et moi d'Eraste.

LA MARQUISE.

Pas tant que vous croyez ; il a bien des affaires à préſent. Hé bien ! que vous avois-je dit ? n'entends-je pas Dorante ?

SCENE XI.

LA MARQUISE, LA COMTESSE, DORANTE.

DORANTE.

OUI, Madame, c'eſt moi. Voici un de vos adorateurs qui me ſuit, votre Maître à danſer.

LA MARQUISE.

En vérité, Dorante, vous êtes fou. Ne vous aviſez pas d'aller faire ces mauvaiſes plaiſanteries-là par la Ville, cela me fâcheroit.

DORANTE.

Quoi, Madame, vous appréhenderiez qu'on ne crût. . . .

LA MARQUISE.

Hé mondieu ! l'on croit tous les jours des choſes bien plus impoſſibles.

SCENE XII.

LA MARQUISE, LA COMTESSE DORANTE, BENVILLE.

BENVILLE.

MADAME, je vous donne le bonjour.

LA COMTESSE.

Ah! Monsieur de Benville, vous avez d dessein aujourd'hui. Quelle magnificence Madame! le beau nœud d'épée! cela vient c chez le Gras, ou de chez l'Aigu.

BENVILLE.

Madame, je ne sais pas où l'on l'a pris, j n'en achete jamais.

LA COMTESSE.

Mais, Madame, regardez donc que les ru bans en sont bien choisis: il est sans doute fa par les mains de l'Amour.

BENVILLE.

Madame. . . .

LA MARQUISE.

Hé bien, Monsieur de Benville, danseron nous aujourd'hui?

BENVILLE.

Madame, nous ferons tout ce qu'il vou plaira.

LA MARQUISE.

En vérité, je ne ſuis guéres en humeur de danſer, mais il faut ſe forcer: car ſi je ne danſois pas, je vois bien qu'il ſe fâcheroit. Allons, Monſieur.

BENVILLE.

Que voulez-vous danſer, Madame?

LA MARQUISE.

Ah! je vous prie, rien que le Menuet.

BENVILLE.

Allons donc, danſons un Menuet. La, la, la, la, la, la, la, la, la; que n'aimez-vous ta lera, ta la, la, &c. Il y a trop d'indifférence dans vos manieres, Madame, la, la, la, la, la, la, la, la, la, la, la, la, la, la, la, &c. Regardez-moi un peu, Madame, comme ſi vous danſiez avec quelqu'un qui ne vous déplut pas. La, la, la, la, la, la, la, la, la, &c. Vos yeux ne ſont point aſſez tendres, Madame.

LA COMTESSE.

Comment donc, Monſieur! a-t-on beſoin de tendreſſe dans les yeux pour bien danſer?

BENVILLE.

Madame, on ne danſe que pour plaire, & des yeux qui ne diſent mot, ſont rarement parler des cœurs. La, la, la, la, la, la, la, la, &c. Allons, Madame, ſouvenez-vous de ce que je vous dis. Regardez-moi comme je vous regarde. La, la, la, la, la, la, &c.

LA MARQUISE.

Oh ! en voilà assez pour aujourd'hui.

DORANTE.

Mais, Monsieur, il me semble que vous lui avez parlé que d'yeux, que de tendresse que de cœurs ; & vous ne vous attachiez point comme les autres font, à ses bras, à ses jambes, aux mouvemens de son corps.

BENVILLE.

Le cœur est le maître de tous les autres mouvemens, & j'ai remarqué toute ma vie que les personnes qui savent bien aimer, danse mieux que les autres.

LA COMTESSE.

Oh pour cela non, s'il vous plaît ; & j'en vu, qui pour aimer leur Maître même, n'dansoient toutefois pas mieux.

SCENE XIII.

LA MARQUISE, LA COMTESSE, LE VICOMTE, DORANTE, BENVILLE.

LE VICOMTE.

AH, ah, voici bonne compagnie. Madame, je vous donne le bon soir. Hé Laquais bon jour Dorante, remene mon cheval. Hé voilà aussi mon petit Maître à danser ; coura

:, Madame, cela va fort bien. Je vous avois
ié, Madame; vraiment, mon petit ami,
vous apprendrai. . . . Vertubleu, qu'eſt-ce
ıe tout ceci, il n'y manque plus qu'Eraſte,
ſe fait bien attendre aujourd'hui. Madame
ec votre permiſſion, Laquais, fais-moi
onter un de mes gens.

LA MARQUISE.

Benville, allez-vous-en, ne vous expoſez
oint aux bruſqueries de ce fou.

BENVILLE.

Adieu, Madame.

SCENE XIV.

LA MARQUISE, LA COMTESSE, LE VICOMTE, DORANTE.

LA MARQUISE.

EN vérité. Monſieur le Vicomte, ſavez-
ous que je ſuis fort laſſe de toutes vos ex-
avagances, & que vous m'obligeriez à la fin
e vous faire quelque compliment qui ne vous
lairoit pas. De quel droit, s'il vous plaît,
enez-vous ici vous plaindre des choſes que
on fait? ſi quelque choſe vous y gêne, il eſt
iſé de vous en délivrer.

DORANTE.

Je ſuis ravi qu'elle ait eu la force de lu parler une fois comme elle doit.

LA COMTESSE.

Il ne s'attendoit pas à un pareil compli ment.

LE VICOMTE.

Madame, Madame, ne pouſſez pas les cho ſes ſi avant, & ne commencez pas la premi re. Il eſt vrai que je ſens pour vous; mais en fin la conſidération que votre famille a pou moi : vous allez vous promener. . . . Non n'ayez point peur que je m'en prévale : je va vous chercher : J'ai défendu plus de vingt fo à ce fat de Maître à danſer . . . . Enfin je n vous ai pû joindre. . . . S'il lui arrive ja mais. . . . .

LA MARQUISE.

Et moi, je veux qu'il y ſoit tous les jour Vraiment, je vous trouve encore bien plai ſant. Mais finiſſons un peu tout cela, je vou prie, & ne donnons point la Comédie à tout la Ville.

LE VICOMTE.

Cela eſt fait, Madame, ce petit inſolent je vous en réponds, je me tairai.

LA MARQUISE.

Vous m'obligerez.

UN LAQUAIS.

Le Marquis de Meſſin, & le Chevalier d Fontevieu : Madame, fera-t-on entrer ?

LA MARQUISE.

Ah grand Dieu! qui m'amene ici ces extragans?

DORANTE.

En vérité, Madame, j'ai oublié de vous dire qu'ils me prierent hier instamment de vous obliger à souffrir qu'ils vinssent vous faire la révérence, & jouer chez vous au Lansquenet.

LA MARQUISE.

Ecoutez, Dorante, pour l'amour de vous le veux bien. Qu'ils entrent, mais ils vont faire ici cent extravagances.

DORANTE.

Madame, ce sont ces jeunes gens de la Cour quoi il est bon de ne pas prendre garde.

SCENE XV.

LE MARQUIS, LE CHEVALIER, LE VICOMTE, LA MARQUISE, LA COMTESSE, DORANTE.

LE MARQUIS.

MADAME, que j'ai d'obligation à Dorante, je vous assure qu'il y a mille ans que souhaitois le bonheur qui m'arrive aujourd'hui.

LA MARQUISE.

Monsieur, vous n'aviez besoin de personn pour cela, & votre nom suffit pour vous fair ouvrir toutes les portes.

LE CHEVALIER.

Pour moi, Madame, en vérité, je vo bien que je connois trop que de l'heure qu' est, il seroit difficile, ou pour mieux di presque impossible, & je vous le dis de to mon cœur; car enfin on vous a dit le premi ce que je pensois avant personne du monde.

LA MARQUISE.

Messieurs, en vérité il n'y a rien de mieu dit, de mieux fait, rien n'est si charmant qu toutes vos manieres; mais les beaux discou m'épouvantent.

LE CHEVALIER.

Oh pour le coup, Madame, il faut l'avou tout net, cela saute aux yeux; & de l'heu qu'il est, tout le monde connoîtra, tout l monde verra que vous êtes dans votre tort; les beaux discours vous épouvantent, je vo le dis de tout mon cœur, vous devriez êt épouvantée de tout ce que vous dites.

LA MARQUISE.

Encore, Monsieur, oh j'aime bien mieu Monsieur le Marquis, & je lui suis obligée de ne se pas servir de tout son esprit avec mo

LE CHEVALIER, *en chantant.*

En lui donnant la préférence, vous me ren dez la liberté. Le dépit qui me possede n guéri

guérira promptement ; vous en faites mon tourment, & j'en ferai mon remede.

LA MARQUISE.

Comment donc, Monsieur le Chevalier ! vous m'aimiez donc aussi ?

LE CHEVALIER, *en chantant.*

Mon amour paroît trop dans mes transports jaloux ; non, je ne puis aimer que vous.

LA COMTESSE.

Comment, Madame, cela est trop joli, une déclaration en Musique !

LA MARQUISE.

Oh, Monsieur le Chevalier, vous faites aller les affaires un peu trop vîte ; il n'y a plus moyen d'y tenir, cela deviendroit à la fin scandaleux.

LE CHEVALIER, *en chantant.*

Ingrate, écoutez-moi, je ne veux plus me plaindre, je ne vous dirai rien qui vous puisse allarmer.

LE VICOMTE.

Tu ferois bien mieux de te taire ; aussi-bien il y a deux heures que tu ne sais ce que tu dis.

LE MARQUIS.

Hé, Chevalier, tu ne vois pas ce vieux fou de Vicomte ? Hé, bonjour, mon pauvre ami, comment te portes-tu ?

LE CHEVALIER.

Hé ! bonjour donc, mon enfant.

LE VICOMTE.

Allons donc, jeunes gens, point tant d familiarité.

LE MARQUIS.

Madame. . . .

LE VICOMTE.

Soutenez-vous.

LE MARQUIS.

On dit que vous jouez. . . .

LE VICOMTE.

Soutenez-vous.

LE MARQUIS.

Le plus beau jeu du monde ?

LE VICOMTE.

Soutenez-vous donc.

LE MARQUIS.

Allons donc, vieux fou, tenez-vous bien je veux demeurer là.

LA MARQUISE.

Ils le choiſiſſent là dans un tems bienheu reux.

LE CHEVALIER.

Vicomte, n'eſt-il pas vrai que je ſuis bie ſage ?

LE VICOMTE.

Otez-vous auſſi, Chevalier, je ſuis las vous ne valez pas mieux qu'un autre.

LE CHEVALIER.

Ecoutez, vieux coquin, ſi vous me faite mettre ſur vous. . . .

LA MARQUISE.

Sont-ce là les airs de la Cour ; car depuis que je ſuis veuve, j'ai oublié comment on s'y gouverne.

DORANTE.

Ce ſont les airs de quelques-uns, Madame, mais il ne ſeroit pas à propos que toute la Cour leur reſſemblât.

LE VICOMTE.

Chevalier, Marquis, par ma foi, quels impertinens ſont ceci ? Par ma foi, je frapperai ſur l'un & ſur l'autre.

LE MARQUIS.

Vieux ſcélérat.

LE VICOMTE.

Petit garçon.

LE CHEVALIER.

Vieil infame.

LE VICOMTE.

Je le dirai à votre pere.

LA COMTESSE.

Il n'y a plus moyen d'y tenir. Allons tirer les places, nous les ferons finir.

LA MARQUISE.

Allons, Dorante, qui veut jouer ?

LE VICOMTE.

Tenez-vous donc.

SCENE XVI.

LE MARQUIS, LE CHEVALIER, LE VICOMTE, LA MARQUISE, LA COMTESSE, DORANTE, DEUX JOUEURS, Me ARGANTE.

Me ARGANTE.

HÉ! qu'eſt-ce, Madame la Marquiſe: vous commencez bien tard aujourd'hui. Voilà les deux plus grands Joueurs de Paris, Monſieur d'Archambaut & Monſieur Ardouin, que je vous amene.

LA MARQUISE.

Pour cela, on dit que ces Meſſieurs jouent leur argent le plus noblement du monde. Combien ſommes-nous? allons, entrons dans cette Salle.

LE MARQUIS.

Entrez, vieux fou.

Fin du deuxieme Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

LA MARQUISE, LA COMTESSE.

LA MARQUISE.

ENFIN voilà tout le myſtere, puiſque vous oulez le ſavoir ; qu'en dites-vous ?

LA COMTESSE.

Que j'ai grand peur que vous ne vous reentiez d'avoir eu trop d'eſprit! Que vous metez Eraſte à une terrible épreuve ! & enfin je rois qu'il ſeroit bien mieux d'ignorer les hoſes qui ne ſauroient que vous donner du éplaiſir à apprendre. Que vous importe qu'Eaſte voie Dorimene, ou qu'il ne la voie pas ? ouvez-vous douter qu'il ne vous aime ? n'eſt-pas ici tant qu'il vous plaît ! n'a-t-il pas our vous tous les égards, toutes les complaiances imaginables ? ſouhaite-t-il autre choſe u monde que de vous épouſer ?

LA MARQUISE.

Oh ! pour m'épouſer, je ſuis perſuadée qu' ne cherche autre choſe : il a ſes raiſons pou cela ; mais je voudrois qu'elles ne fuſſent qu de tendreſſe.

LA COMTESSE.

Vous chercherez tant, que vous trouvere à la fin quelque choſe qui vous déplaira.

LA MARQUISE.

Je ſaurai aujourd'hui aſſurément tout c que je veux ſavoir. S'il ne voit point Dor mene, je l'épouſe demain, malgré tous l obſtacles que ma famille y pourroit mettr S'il la voit, je ne le verrai de ma vie.

LA COMTESSE.

Cela eſt bien dur.

LA MARQUISE.

Cela ſera comme je vous le dis ; & malg la tendreſſe.... Car enfin je veux bien vo l'avouer une ſeconde fois, je l'aime : & l'i quiétude où je ſuis à préſent, vous découvr roit aſſez ce que je voudro s vous taire. Ma je ne comprends pas qui peut empêcher Du mont & du Laurier de revenir ; ils devroie être ici.

LA COMTESSE.

Vous verrez qu'ils auront attendu lon tems aux Tuileries, comme vous leur ave dit, & qu'Eraſte n'y ſera point venu.

LA MARQUISE.

Plût au Ciel ! Mais non, Madame, dit

lutôt qu'Eraſte aura peut-être fait quelque xtravagance : car je le connois. Quand il 'auroit pas pour moi une paſſion bien vio- ente, ſa vanité lui tiendra lieu de tendreſſe. l ne peut ſouffrir qu'on lui diſpute quelque hoſe, & j'appréhende qu'il n'ait inſulté ce auvre Dumont.

LA COMTESSE.

Il a trop de reſpect pour vous, Madame, & uelque envie qu'il eût d'inſulter le Cavalier, a préſence de du Laurier, qu'il croira vous- nême, ſuffit pour arrêter tous ſes tranſports.

LA MARQUISE.

Je ſuis dans une impatience. . . .

SCENE II.

LE VICOMTE, LA MARQUISE, LA COMTESSE.

LE VICOMTE.

L eſt impoſſible de vous trouver ſeule, Madame.

LA COMTESSE.

Si vous voulez, Monſieur, je me retire.

LE VICOMTE.

Non, non, Madame ; & comme je n'ai ien que de fort raiſonnable à lui dire ; eſt-elle

ſortie ? non, non, demeurez, je ne ſerai p
fâché que vous l'entendiez.

LA MARQUISE.

Et moi je ſerai ravie que vous écoutiez to
ce que je lui répondrai.

LE VICOMTE.

Hé bien, Madame, enfin, je puis donc
moment vous parler ?

LA MARQUISE.

Vous pouvez, à préſent même, me parl
plus long-tems ſi vous voulez.

LE VICOMTE.

Vous m'écouterez ?

LA MARQUISE.

Je vous le promets ; mais j'appréhende q
ce ne ſoit envain.

LE VICOMTE.

Pourquoi ?

LA MARQUISE.

C'eſt que vous ne vous écoutez pas vou
même, vous parlez toujours de quatre cho
à-la-fois, & vous en penſez mille.

LE VICOMTE.

Cela ne m'arrivera plus, Madame, n
plus que de jouer au Lanſquenet. Combien
avez-vous gagné ? Mais il n'eſt point queſti
ici de Lanſquenet, une affaire plus ſérieuſe.
Avez-vous remarqué, dites-moi, mon ma
heur ? je n'ai pas été laiſſé une fois. Je vo
prie, Madame, que le petit Maître à dan
ne vienne plus ici. Nous ne finiſſons rie
Madam

Madame, voyons donc je vous prie ; mais le moyen ? je vous conjure d'entendre le vacarne de tous les possédés. Que faut-il que nous faſſions ? vous ſavez le deſſein de votre famille.

LA MARQUISE.

Oh pour le coup, on auroit tort de ſe plaindre de vos diſtractions ; cependant, Monſieur, pour répondre à ce que vous penſez, & non point à ce que vous me dites, je vous répéteai que je ſuis prête à vous épouſer, ſi vous le voulez.

LE VICOMTE.

Hé ! que voulez-vous que je faſſe d'Eraſte ? j'ai laiſſé ma tabatiere là-dedans. Que deviendra le Maître à danſer ?

LA MARQUISE.

Pour le Maître à danſer, n'en parlons plus, je vous conjure ; & pour Eraſte, je vous avoue qu'il me plairoit bien mieux que vous.

LE VICOMTE.

Vous ne déguiſez point vos ſentimens.

LA MARQUISE.

Vous m'apprenez à ne me point contraindre.

SCENE III.

Mᵉ ARGANTE, LA COMTESSE, LA MARQUISE, LE VICOMTE.

Mᵉ ARGANTE.

AH mondieu ! qu'eſt-ce ceci ?

LA MARQUISE.

Qu'entends-je ? qu'avez-vous, Madame Argante ?

Mᵉ ARGANTE.

Madame, coupe gorge, premier pris. Hé là, là, ne riez pas tant : ce ſont des choſes qui peuvent arriver à tout le monde.

SCENE IV.

Mᵉ ARGANTE, ARCHAMBAUT ARDOUIN, LA COMTESSE LA MARQUISE, LE VICOMTE.

ARCHAMBAUT.

HÉ bien, Madame Argante, n'êtes-vous pas bien avancée ? Tenez, Monſieur le Vi

omte, elle a eu l'opiniâtreté de couper cinq ois de suite.

LA MARQUISE.

Hélas! on ne sait guéres ce que l'on fait.

ARDOUIN *en entrant.*

Où est-elle, cette Madame Argante? Avec otre permission, Madame, la voilà cette nain, que je la baise, que je la baise: elle l'est pas belle, non, mais elle est bonne.

Mᵉ ARGANTE.

Madame la Marquise, je vous prie, faites-noi un plaisir, au moins va toujours le jeu: prêtez-moi trente pistoles, que je vous rendrai demain matin.

LA MARQUISE.

Les voilà juste dans cette bourse.

Mᵉ ARGANTE.

Je vous assure que demain à votre levé. . .

LA MARQUISE.

Vous vous moquez, allez, ne perdez point e tems.

Mᵉ ARGANTE.

Madame, je vous remercie.

SCENE V.

LA MARQUISE, LA COMTESSE, LE VICOMTE.

LA MARQUISE.

POUR achever donc ce que je vous disois, mon pauvre Vicomte, je n'irai point contre les sentimens de ma famille, qui souhaite que je vous épouse; mais vous, si vous ne vouliez point en galant homme vous prévaloir de leur faveur, . . .

LE VICOMTE.

Madame, je vous aime.

LA MARQUISE.

Prouvez-le-moi, en ne m'épousant pas.

SCENE VI.

LA MARQUISE, LA COMTESSE, LE VICOMTE, DORANTE, LE CHEVALIER, LE MARQUIS.

DORANTE.

IL n'y a plus moyen de demeurer là-dedans, c'est un tintamare épouvantable; Ma

lame Argante eſt au déſeſpoir, elle en a déchiré ſes coëffes.

LE CHEVALIER.

J'ai vu l'heure qu'elle alloit me déviſager.

LA MARQUISE.

Elle perd donc beaucoup ?

DORANTE.

Elle a perdu juſqu'au dernier ſou.

LA MARQUISE.

Qui gagne donc ?

LE MARQUIS.

Madame la Comteſſe & Dorante ne nous ont pas laiſſé de quoi ſouper. Mais j'ai ici un homme auprès de moi, qui a toujours deux piſtoles à mon ſervice.

LE VICOMTE.

Il faut mieux rendre que vous ne faites, pour ſe conſerver du crédit.

LE CHEVALIER.

Vicomte, le Marquis eſt un fripon ; mais moi. . . .

LE MARQUIS.

Je parie qu'il m'en prêtera plutôt qu'à toi.

LE VICOMTE.

Je n'en prêterai ni à l'un ni à l'autre.

LE CHEVALIER.

Vicomte ?

LE MARQUIS.

Vicomte ?

LE VICOMTE.

Hors de-là, je n'ai pas un ſou.

LE CHEVALIER.

Mon pauvre Vicomte ?

LE VICOMTE.

Dieu vous assiste.

LA MARQUISE.

Voyons un peu la fin de tout ceci.

LE MARQUIS.

Chevalier, sais-tu ce qu'il faut faire ?

LE CHEVALIER.

Il le faut battre comme un diable, s'il ne nous donne ce que nous lui demandons.

LE MARQUIS.

Tu l'as deviné.

LE CHEVALIER.

Vieux fou.

LE VICOMTE.

Tenez, voilà une piéce de quatre pistoles pour vous deux, mais n'y revenez plus.

DORANTE.

Vous voyez qu'il en sort fort bien, en payant.

LE MARQUIS.

Il n'a jamais rien fait de mieux en toute sa vie.

LA COMTESSE.

Quoi ! des menaces encore ?

LE CHEVALIER.

Il sentoit déja son vieux battu.

LE MARQUIS.

Hé bien ! qu'est-ce, Madame Argante, vous voilà bien affligée ?

Me ARGANTE.

On le feroit à moins.

LE CHEVALIER.

Elle a jouée, auſſi-bien que moi, d'un furieux malheur.

Me ARGANTE.

Tant mieux, vous ne paierez pas pour moi.

DORANTE.

Meſſieurs, il faut laiſſer en repos les gens qui ont perdu leur argent. Vous voyez que je ne lui dis mot, & je ſuis ſûr que je ſerai toujours de ſes amis.

Me ARGANTE.

Oh parbleu! vous n'aurez jamais mon argent & mon amitié tout enſemble.

LA MARQUISE.

Où allez-vous donc?

Me ARGANTE.

Madame, je vous donne le bon ſoir.

LA COMTESSE.

Adieu, Madame Argante.

Me ARGANTE.

Adieu, adieu.

LA MARQUISE.

Laquais, éclairez.

LE MARQUIS.

Allons, Chevalier. Je crois qu'il ne ſeroit pas mal-à-propos de ſe retirer; auſſi-bien je vois que Madame la Marquiſe a de l'inquiétude.

LA MARQUISE.

Je vous avoue, Monsieur, que je ne sui pas bien à moi, & que j'ai quelque chos dans l'esprit qui m'embaraſſe.

LE MARQUIS.

Nous serions au déſeſpoir d'en être la cauſ

LE CHEVALIER.

Le Marquis eſt un ſot, Madame; & pou moi je vous avoue franchement, & ſans dé tour, que je me tiendrois fort heureux ſi j'é tois l'objet de tant d'inquiétudes; ce n'eſt pa là ce qui m'auroit fait quitter la place.

J'ai voulu la quitter, cette Beauté cruelle,
Et j'éprouve qu'en la quittant,
En chantant,
Mon cœur eſt moins content.

LA MARQUISE.

Meſſieurs, je ne puis en Muſique; mais en mauvaiſe proſe, je vous remercie de l'hon neur que vous m'avez fait.

LE CHEVALIER.

Tiens, vieux ladre, voilà ta piéce de qua tre piſtoles, au moins.

LE VICOMTE.

Bon, tant mieux, c'eſt autant de gagné.

LA MARQUISE.

Dieu merci, nous en voilà débaraſſés.

SCENE VII.

LA MARQUISE, LA COMTESSE, DORANTE, LE VICOMTE.

DORANTE.

MADAME, je vous demande mille pardons.

LA COMTESSE.

Dorante, ce n'eſt pas à Madame qu'il faut demander pardon, c'eſt à Monſieur le Vicomte, qu'ils ont penſé déſeſpérer.

DORANTE.

Bon, bon, ils raillent tous comme cela avec Monſieur le Vicomte: vous ne voyez rien, ils ſe mettent quelquefois quatre ſur lui, & l'aſſomment de coups.

LE VICOMTE.

Et quelque jour, moi, je leur romprai la tête avec mon bâton.

LA MARQUISE.

Ma foi, vous ferez bien, en vérité, ce ſont là de terribles plaiſanteries pour des gens de qualité.

DORANTE.

Tout cela n'eſt rien, Madame: Si vous les aviez vus entr'eux ſe donner des ſoufflets, des

coups de pied, s'arracher leurs perruques, ſ rompre une canne ſur le dos, ſe cracher a viſage. . . .

LA COMTESSE.

Et tout cela en riant?

DORANTE.

Vraiment oui, Madame; autrement celu qui ſe fâcheroit, ne ſauroit pas vivre.

LA MARQUISE.

Cela eſt fort agréable. Mais, Madame Dumont ne revient point. Ah! que je ſuis ra vie, le voilà juſtement.

SCENE VIII.

LA MARQUISE, LA COMTESSE, L VICOMTE, DORANTE, DUMONT.

LE VICOMTE.

AH, ah, quelle nouvelle figure eſt ceci Hai, mon petit friſé, ceci cache du myſtere mais, Madame, il faut que ma diſcrétion que viens-tu faire ici? je n'en manque pas comme vous voyez. D'où viens-tu? je veu le ſavoir.

LA MARQUISE.

Et vous allez l'apprendre, pourvu que vou vous donniez la patience de l'écouter, c'eſt l

grace que je vous demande : tout le myſtere ſera éclairci devant vous, & vous pouvez bien croire, qu'après l'aveu que je vous ai fait de ma tendreſſe pour Eraſte, il doit me reſter peu de choſes à vous cacher.

LE VICOMTE.

Oh, parſanbleu, j'aurai le plaiſir de l'interroger.

LA MARQUISE.

Prenez le parti de ſortir, ou de vous taire.

LE VICOMTE.

Il n'y a point à choiſir, ceci vaudra peut-être bien le Maître à danſer.

LA MARQUISE.

Monſieur. . . .

LE VICOMTE.

Je me tairai.

LA MARQUISE.

Hé bien, mon enfant, comment tout cela s'eſt-il paſſé ?

DUMONT.

Une partie s'eſt paſſée aſſez bien, l'autre aſſez mal, comme vous allez entendre.

LA COMTESSE.

Comment donc ! te voilà ſans chapeau, ſans épée ?

DUMONT.

Dites auſſi, ſans manteau.

LA MARQUISE.

Comment donc ?

DUMONT.

J'ai été volé.

LA MARQUISE.

Par qui ?

DUMONT.

Par des Voleurs.

LA MARQUISE.

A l'heure qu'il eſt, voler !

DUMONT.

A l'heure qu'il eſt.

LA MARQUISE.

Etoient-ils pluſieurs ?

DUMONT.

Non, ils n'étoient qu'un.

LA MARQUISE.

Le reconnoîtras-tu bien ?

DUMONT.

Si je le connoîtrai ? c'eſt Eraſte.

LA MARQUISE.

Tu es fou.

DUMONT.

Je ne ſuis point fou.

LA MARQUISE.

Il étoit donc aux Tuilleries ? je ſuis perdue !

DUMONT.

Laiſſez-moi commencer par un bout, & je finirai par l'autre ; car ſi vous m'embrouillez toujours. . . .

LA MARQUISE.

Tais-toi, je ne veux rien ſavoir davantage

LE VICOMTE.

Je me ſuis tû à condition.

LA COMTESSE.

Mais, Madame, écoutez; peut-être cela 'eſt-il pas tout-à-fait comme vous vous l'êtes naginé.

LA MARQUISE.

Parle donc, & finis le plus promptement ue tu pourras.

DUMONT.

Je ſuis arrivé le premier aux Tuileries, où je 'aurois jamais trouvé l'allée des Soupirs, ſi je e m'étois aviſé de la demander au Portier, ui me l'a enſeignée. J'avois toujours le nez ans mon manteau, comme vous m'aviez it; je me promenois gravement, j'entenois des gens d'un côté qui diſoient, c'eſt Monſieur le Marquis un tel; un autre diſoit, eſt Monſieur le Comte, il ne vient pas ici our rien. Les uns diſoient que oui, les autres iſoient que non. Ce Monſieur eſt mieux fait, iſoient les premiers; les autres répondoient, eſt vrai qu'il a meilleur air.

LE VICOMTE.

Je ne comprends rien à tout cela.

LA MARQUISE.

Oh! finis, je t'en prie.

DUMONT.

Je n'ai pas encore commencé. Enfin, de mblables diſputes s'excitoient de tous côtés, uſque j'ai apperçu Eraſte qui venoit par une

allée, & du Laurier qui arrivoit par une autre J'ai couru l'aborder du meilleur air du mon de; & malgré l'application d'Eraſte, à veni nous regarder ſous le nez, nous avons exacte ment fait les tours d'allées que vous nou aviez preſcrits. Enſuite nous ſommes ſortis pa la porte de la Terraſſe: du Laurier eſt monté dans le carroſſe, je lui ai donné la main, j' ſuis monté enſuite. Juſques-là tout alloit l mieux du monde; & les chevaux à peine après vingt coups de fouet, commençoient marcher, lorſqu'Eraſte s'eſt mis à courir apr nous; & comme malheureuſement notre Fia cre alloit fort doucement, il n'a pas eu gran de peine à nous joindre. Je ne devinois poi la raiſon qui le faiſoit courir ſi fort; mai Madame, c'étoit mon manteau qui lui avo donné dans la vue; car dans les Tuileries, ne faiſoit autre choſe que de roder à l'ento de nous, & de nous regarder depuis les pie juſqu'à la tête.

LA MARQUISE.

Auras-tu bientôt fait?

DUMONT.

Tout-à-l'heure, Madame. C'eſt dans la r Saint Honoré qu'il a fait arrêter le Cocher, ouvert lui-même la portiere de notre carroſſ Madame, a-t-il dit d'abord, je ſuis au déſe poir de manquer au reſpect que je vous doi mais c'eſt à ce Cavalier-ci à m'en punir, c'eſt lui que je veux voir au viſage. Il m'a p

ort honnêtement de le découvrir ; je lui ai dit
ue je n'avois point d'ordre pour cela : il me
a dit plusieurs fois ; & comme il voyoit que
: n'en faisois rien, il m'a pris civilement par
:-bras, & m'a fait descendre du carrosse, à
i vérité un peu plus vîte que je n'aurois vou-
i. D'abord, l'épée à la main, m'a-t-il dit, &
oi de répondre toujours, je n'ai point d'or-
-e. Là-dessus, d'un soufflet il a fait tomber
on chapeau ; il m'a arraché mon manteau,
de mon épée même, il m'en a donné plus
: mille coups. Il ne m'a point voulu laisser
monter dans le carrosse, j'ai eu beau lui dire
ie j'avois encore quelques tours à faire par la
ille, il a recommencé de me battre. Durant
tems, du Laurier a fait avancer le carros-
; & nous nous sommes à la fin lassés tous
ux, lui de me battre, & moi d'être battu.
ıfuite il a voulu retourner au carrosse, qui
r étoit déja plus ; & moi j'ai pris ce tems
ur venir au plus vîte vous faire un fidele
:it de mes tragiques avantures.

LE VICOMTE.

J'en ferai quelque jour autant au Maître à
nser.

LA MARQUISE.

Hé bien, Madame, vous voyez bien qu'E-
te n'est qu'un infidele.

LA COMTESSE.

Tout ce procédé là, ne marqueroit à toute
re que vous, qu'une passion bien violente,

LA MARQUISE.

Oh bien, Madame, je ne suis pas de mê
me, je n'y remarque que de la vanité; & c
semblables procédés me guériſſent ſi abſolu
ment, que vous ne remarquerez plus rien q
de fort indifférent dans tout ce que vous m'a
lez voir faire. Dumont, cache-toi vîte da
cette chambre, j'entends quelqu'un qui mo
te, ce pourroit être Eraſte. Je ne me ſuis poi
trompée, je le vois.

SCENE IX.

LA MARQUISE, LA COMTESSE, VICOMTE, DORANTE, ERASTE.

ERASTE.

VOUS devriez choiſir, Madame, des g
plus dignes des faveurs que vous leur pro
guez: Voilà l'épée du Cavalier que je v
rapporte, car je crois bien qu'il ne ſe préſ
tera pas davantage à mes yeux.

LA MARQUISE.

Donnez, Monſieur, donnez, j'aurai ſ
de la lui rendre: il n'eſt peut-être pas loin d'
Mais je vous prie de ne pas vous en faire t
à croire; vous devez plus à ſon obéiſſan

que vous ne devez à votre valeur. Je lui avois commandé de souffrir tout ce qu'il a souffert, vous voyez qu'il sait obéir mieux que vous. Je ne vous avois pas mis, à beaucoup près, à une si forte épreuve. Hélas! je ne vous avois prié d'autre chose que de ne plus voir Dorimene. Monsieur le Vicomte, tout ceci ne doit point vous surprendre, vous savez que je vous ai avoué ingénuement que j'avois de la tendresse pour Eraste. Madame, vous savez que je vous disois tout-à-l'heure que je n'épouserois jamais qu'Eraste, si je pouvois être assurée qu'il ne vît plus Dorimene.

ERASTE.

Ah! vous serez la seule coupable, je ne l'ai point vue, & je ne vous laisserai rien qui puisse justifier le procédé infame qui vient de paroître à mes yeux.

LA MARQUISE.

Pour le procédé infame dont vous m'accusez, il est bon que je m'en justifie aux yeux de ceux qui sont ici; & puis il sera bon de vous convaincre que vous avez vu Dorimene tous les jours de votre vie. Commençons par l'un, nous finirons par l'autre. Dumont, venez ici.

SCENE X.

LA MARQUISE, LA COMTESSE, LE VICOMTE, DORANTE, ERASTE, DUMONT.

LA MARQUISE.

ERASTE, voilà le digne champion contre qui vous avez si vaillamment combattu. J'ai peur que cette victoire ne vous fasse pas beaucoup d'honneur.

ERASTE.

Que vois-je!

DUMONT.

Monsieur, je vous prie, rendez-moi mon manteau.

LA MARQUISE.

Tais-toi.

DUMONT.

Madame, il n'est pas à moi.

LA MARQUISE.

Et voici tout à propos l'Héroïne qui vous a donné tant de chagrins.

SCENE XI.

LA MARQUISE, LA COMTESSE, LE VICOMTE, DORANTE, ERASTE, DUMONT, DU LAURIER.

DU LAURIER.

PAR ma foi, Madame, j'en ai eu tout au moins autant que lui. Comment diantre, des épées nues!

LA MARQUISE.

Paix. Vous voyez bien, Monsieur, que ma conduite est assez justifiée, venons un peu à la vôtre. J'ai fait donner avis à Dorimene, par une lettre d'une main inconnue, que j'avois un rendez-vous. Si vous n'aviez point vû Dorimene, vous ne l'auriez pas sû; mais elle vous a si bien instruit, que vous n'avez manqué ni l'heure ni le lieu: Vous n'avez pû même vous empêcher de vous en plaindre à du Laurier, vous voyez qu'il faut être plus habile que vous ne l'êtes, pour tromper long-tems une personne comme moi. Malheureusement vous avez été voir aujourd'hui Dorimene, elle vous a assuré que j'avois un rendez-vous, vous l'avez cru; mais vous n'avez trouvé

qu'un rendez-vous imaginaire, quand j'ai découvert que vous me trompez réellement.

ERASTE.

Ah Madame! il est vrai, je l'ai vue; mais si l'aveu de mon crime pouvoit m'en faire obtenir le pardon, ou si vous vouliez juger de l'excès de mon amour par l'excès de ma jalousie; si mes larmes, un repentir sincere....

LA MARQUISE.

Eraste, brisons-là, je vous prie; ce langage n'est plus de saison: ne perdons point ici des larmes & des soins qui seroient mal récompensés, & qui vous nuiroient peut-être auprès de Dorimene. Croyez-moi, vous avez désormais intérêt de la ménager.

ERASTE *s'en allant.*

Ah Ciel!

LA MARQUISE.

Pour vous, Monsieur le Vicomte, je suis toujours dans les sentimens où vous m'avez vue, & je vous épouserai quand vous voudrez.

LE VICOMTE.

Dieu m'en garde, Madame: Eraste est en allé. Si vous en savez tant contre les gens que vous aimez. Je suis tout étourdi. Qu'feriez-vous donc contre moi?

LA MARQUISE.

Je vous conseille de garder de pareils sentimens.

LA COMTESSE.

Dorante.

DORANTE.

Madame, je vous entends, vous ne trouverez jamais en moi qu'un homme qui sera toute vie entierement a vous.

LA MARQUISE.

Madame, allons souper.

DUMONT.

Qui me paiera mon manteau?

LA MARQUISE.

Tais-toi.

DUMONT.

Du Laurier, à la fin des Comédies ou Tragedies, car j'ai versé du sang suffisamment en cette avanture pour l'appeller ainsi: à la fin, dis-je, il faut un mariage: qu'en dis-tu?

DU LAURIER.

Moi! ce que tu voudras.

DUMONT.

Nous marirons-nous?

DU LAURIER.

Je le veux bien.

DUMONT.

Et moi auſſi, touche-là.

DU LAURIER.

Vas, je ſuis ta femme.

DUMONT.

Et moi, je ſuis ton mari.

FIN.

LES
ENLEVEMENS,
COMEDIE.

ACTEURS.

M. DE LA DAVOISIERE.

M. DE LA SOZIERE.

LE COMTE, } Fils de M. de
LE CHEVALIER, } Davoisiere.

LEONOR, Fille de M de la Soziere

M. GUILLAUME, Fermier de l
de la Davoisiere.

BABET, Fille de M. Guillaume.

PELLERIN, vieux Domestique
M. de la Davoisiere.

VINCENT, } Paisans.
PIERROT, }

La Scene est dans la Place du Châte
de la Davoisiere.

LES ENLEVEMENS, *COMEDIE.*

SCENE PREMIERE.

M. DE LA DAVOISIERE, PELLERIN, M. GUILLAUME.

M. GUILLAUME.

JE vous avoue, Monsieur, que l'année n'a pas été mauvaise, & que j'ai gagné quelque chose avec vous. Hé! que seroit-ce, enfin, s'il falloit toujours perdre?

M. DE LA DAVOISIERE.

Allons, allons, Monsieur Guillaume, parlons de bonne foi: Vous n'avez jamais rien perdu avec moi, & je n'en suis pas fâché, je vous jure. Je ne vous dis pas cela même,

pour vous obliger à l'avenir à tenir mes Terr à un plus haut prix.

M. GUILLAUME.

Un autre peut-être vous en donneroit d vantage, & ne vous paieroit pas si bien.

M. DE LA DAVOISIERE.

C'est ce que je considere. On n'a point b soin de caution avec vous, & l'on peut di ici que le Fermier est plus riche que le Ma tre. Votre fille Babet, si vous continuez, se un des plus gros partis de la Province.

M. GUILLAUME.

Hé de grace, Monsieur, épargnez-moi.

M. DE LA DAVOISIERE.

Je ne raille point.

M. GUILLAUME.

Hé! Monsieur, je ne suis pas si riche qu' s'imagine; & quand je le serois, qui jetter les yeux sur une pauvre Païsanne?

M. DE LA DAVOISIERE.

Ecoutez: Autrefois on y auroit pû fa quelque scrupule, oui; & j'ai vu de mon tem que c'étoit un grand crime que de se mésalli mais à présent, tout cela est bien changé.

M. GUILLAUME.

Oh bien, Monsieur, pour moi, s'il m' permis de raisonner là-dessus, je crois, si c toit autrefois un crime à un homme de con tion d'épouser une Païsanne riche, que c'ét une grande sotise au Païsan de donner sa fi à un Gentilhomme; & je ne me souviens p

ien d'où j'ai retenu, que l'on ne vit heureux u'avec ſes égaux.

M. DE LA DAVOISIERE.

Adieu, Monſieur Guillaume, ayez toujours ien ſoin de mes affaires. Pellerin, je vais di- er chez Monſieur de la Marciliere, j'y pour- ıi bien ſouper, peut-être. Avez-vous fait ſel- :r le Superbe?

PELLERIN.

Oui, Monſieur, mais j'ai bien peur qu'on e ſoit contraint de lui changer ce nom dans eu. La pauvre bête commence à ſe ſentir de ı vieilleſſe; & ſes génufléxions continuelles ous feront avouer, peut-être à vos dépens, ue l'Humble ou le Civil ſeroient des noms ui lui conviendroient mieux.

M. DE LA DAVOISIERE.

Je ne m'en ſuis pas encore apperçu.

PELLERIN.

Tant mieux pour vous.

M. DE LA DAVOISIERE.

Monſieur Guillaume, faites dreſſer toutes os quittances, je les ſignerai à mon retour.

M. GUILLAUME.

Oui, Monſieur.

M. DE LA DAVOISIERE.

Pellerin, vous direz à ma femme où je ſuis lé.

PELLERIN.

Oui, Monſieur.

M. DE LA DAVOISIERE.

Monsieur Guillaume, envoyez Babet au Château, pour la divertir; une pauvre malade est ravie d'avoir quelqu'un pour s'amuser.

M. GUILLAUME.

Je n'y manquerai pas.

M. DE LA DAVOISIERE.

Pellerin, la Fille de Monsieur de la Sozie re, ma bru prétendue, doit venir voir m femme: dites-bien à mon fils le Comte, qu'i ne sorte pas aujourd'hui, afin qu'il se trouv pour la recevoir.

PELLERIN.

C'est assez.

M. DE LA DAVOISIERE.

Monsieur Guillaume . . . . . j'avois encor quelque chose à vous dire.

M. GUILLAUME.

Que vous plaît-il?

M. DE LA DAVOISIERE.

Je m'en souviendrai. Pellerin?

PELLERIN.

Monsieur?

M. DE LA DAVOISIERE.

Prenez garde que mon fils le Chevalier n fasse de sotise.

PELLERIN.

J'y aurai l'œil.

M. DE LA DAVOISIERE.

Ah! je m'en ressouviens, Monsieur Gu laume: n'oubliez pas, un des jours de cet

ſemaine, de paſſer au Moulin rouge, & d'obſerver ce qu'il y a à faire.

M. GUILLAUME.

J'irai, Monſieur.

M. DE LA DAVOISIERE.

Attendez. Eſt-ce tout? Oui. Adieu.

SCENE II.

PELLERIN, M. GUILLAUME.

PELLERIN.

MONSIEUR Guillaume voudra-t-il bien permettre que Pellerin le félicite des grandes alliances où ſa bonne fortune pourra le faire entrer? Notre Maître a bien raiſon, votre fille Babet ne va pas être mal courue de tous nos houbereaux.

M. GUILLAUME.

Mon pauvre Pellerin, tu me prends pour un grand ſot, ſi tu me crois entêté de ces chimeres.

PELLERIN.

Oh! Monſieur, je vous prends pour ce que vous êtes; c'eſt-à-dire, pour un homme merveilleuſement entendu dans toutes les affaires.

M. GUILLAUME.

J'en donnerois là de belles marques, ma foi.

PELLERIN.

Ecoutez, après quelques réfléxions. . . .

M. GUILLAUME.

J'irois me rendre esclave ?

PELLERIN.

Je ne désapprouve pas tout-à-fait. . . .

M. GUILLAUME.

D'autres jouiroient des fruits de mes travaux ?

PELLERIN.

Franchement, il n'est pas mal aisé de voir

M. GUILLAUME.

Les enfans de ma Fille seroient plus grands Seigneurs que moi ?

PELLERIN.

Il y a bien des choses à dire là-dessus.

M. GUILLAUME.

Je les appellerois Messieurs ?

PELLERIN.

Il est vrai . . . .

M. GUILLAUME.

Il faudroit me tenir à l'écart, quand il auroit compagnie ?

PELLERIN.

Il est certain. . . .

M. GUILLAUME.

Je n'oserois pas dire le moindre mot pour rire ?

PELLERIN.

Je vois.

M. GUILLAUME.

Pas la moindre petite familiarité ?

PELLERIN.

Je n'ai garde. . . .

M. GUILLAUME.

Je ne boirois pas avec mon gendre ?

PELLERIN.

Quelle apparence. . . .

M. GUILLAUME.

Pas la moindre partie de boule ?

PELLERIN.

Vraiment. . . .

M. GUILLAUME.

Aux Dames ?

PELLERIN.

Mais . . . .

M. GUILLAUME.

Au Piquet ?

PELLERIN.

Si . . . .

M. GUILLAUME.

La promenade ?

PELLERIN.

Quoi ?

M. GUILLAUME.

Non, Monsieur Pellerin, voyez-vous, cela est inutile, & je n'en ferai jamais qu'à ma tête.

PELLERIN.

Hé ! qui diantre vous dit le contraire ?

M. GUILLAUME.

Vous, qui depuis une heure ne faites que ne contester.

PELLERIN.

Il y a une heure que je vous dis que vo avez raiſon.

M. GUILLAUME.

J'ai lu quelque part une belle ſentenc lorſque .... Ah! elle eſt tout-à-fait belle.

PELLERIN.

Oh! je le crois.

M. GUILLAUME.

Oh! belle tout-à-fait.

PELLERIN.

Dites-la donc.

M. GUILLAUME.

La voilà: Quiconque entre dans la maiſo d'un Grand, ſerf il devient. C'eſt Plutarqu qui dit cette belle choſe.

PELLERIN.

Et ce Plutarque là n'a pas tort.

M. GUILLAUME.

Il y a environ vingt ans qu'un des amis d'u grand Seigneur que je ſervois, ne voulut poin aller juſqu'au Château de mon Maître, où il devoient paſſer enſemble quelques jours, par cequ'en paſſant par Angers, ils trouveren malheureuſement dans un cabaret un Plutar que ouvert; & l'ami de mon Maître, qui n'é toit pas ſi grand Seigneur que lui, jettant le yeux par haſard ſur cette ſentence, ne voulu jamais pourſuivre le voyage, quoiqu'il ne fû qu'à quatre petites lieues de ſa maiſon.

PELLERIN.

Cet ami-là étoit un homme de bon sens; & franchement, Monsieur, je sens bien mieux que vous, qu'à quelque sauce qu'on mette la servitude, elle est toujours affreuse, & qu'enfin les gens de bon esprit, ne doivent servir que pour ne plus servir.

M. GUILLAUME.

C'est ainsi que j'ai fait; & j'espere, avant qu'il soit peu, ne me mêler que de mes affaires, & devenir absolument mon maître.

PELLERIN.

C'est prudemment avisé; & si j'étois de vous, je prendrois pour mon gendre quelqu'un qui me pût servir, moi, sur mes vieux jours.

M. GUILLAUME.

C'est bien là mon dessein.

PELLERIN.

Qui eût pour moi de la complaisance.

M. GUILLAUME.

C'est comme je l'entends.

PELLERIN.

Des égards, & des soumissions même.

M. GUILLAUME.

Assurément.

PELLERIN.

Qui m'aimât.

M. GUILLAUME.

Oui.

PELLERIN.

Qui me fît le parrain de son premier enfant.

M. GUILLAUME.

Je le prétends bien ainſi.

PELLERIN.

Vous voyez que je ſais ce qu'il vous faut.

M. GUILLAUME.

Cela eſt vrai.

PELLERIN.

Un homme enfin qui tînt toute ſa fortune de moi.

M. GUILLAUME.

Hem?

PELLERIN.

Quoi?

M. GUILLAUME.

Que dis-tu?

PELLERIN.

Je dis que vous ne prendrez pas garde au bien.

M. GUILLAUME.

Oh! pardonnez-moi, pardonnez-moi.

PELLERIN.

Je n'en ai pourtant guéres.

M. GUILLAUME.

Auſſi n'eſt-ce pas toi que je regarde pour mon gendre.

PELLERIN.

J'ai pourtant, au bien près, toutes les qualités. . . .

M. GUILLAUME.

Cela ne ſuffit pas.

PELLERIN.

Hé pourquoi ?

M. GUILLAUME.

Hé ! je ne sais. Adieu, Pellerin.

SCENE III.

PELLERIN *seul.*

VOILA donc toutes mes mesures rompues, & la charmante Babet sera pour un autre que moi. J'enrage. N'importe, pourvu que ce ne soit point Pierrot ou Vincent qui l'épouse, je suis à demi consolé. Les Rivaux connus, & de notre compétence à-peu-près, sont, ce me semble, plus chagrinans que les autres. Oh parbleu ! je ferai si bien ensorte, que du moins je n'aurai pas honte de la céder à celui qui l'aura. On ne peut juger encore de quel côté ses inclinations panchent ; & la pauvre petite ne sait pas encore qu'elle a un cœur, ou du moins elle ignore à quel usage on doit le mettre. Cette pauvre enfant, qu'elle est jolie ! Mais si je l'enlevois ? Justement. Mais ce vieillard est obstiné comme un diable, & j'aurois peur qu'il ne me fît enlever à mon tour, pour me faire élever un peu plus haut qu'il ne faudroit. Il faut que je sois diablement amoureux ! car il me passe par la tête des entreprises bien dangereuses.

SCENE IV.

PELLERIN, LE COMTE.

LE COMTE.

PELLERIN, Pellerin?

PELLERIN.

Monsieur.

LE COMTE.

Vas-t-en vîte dans la Cour du Château.

PELLERIN.

Qu'y ferai-je?

LE COMTE.

Vas vîte; où vas-tu?

PELLERIN.

Je cours où vous me dites:

LE COMTE.

Apprends donc auparavant ce que je veu de toi.

PELLERIN.

Je croyois qu'il ne falloit que courir.

LE COMTE.

Tu trouveras Leonor qui va descendre d carrosse, conduis-la dans la chambre de m Mere, & dis, sur-tout, que je suis allé à l chasse; car je ne la veux point voir.

PELLERIN.

Hé! pourquoi, s'il vous plaît, tout prêt l'épouser. . . .

LE COMTE.

Ne perds point de tems, fais ce que je te is, & viens me trouver, je t'apprendrai bien autres choſes.

PELLERIN.

Je reviens tout-à-l'heure.

SCENE V.

LE COMTE *ſeul.*

AH! qu'il s'en faut que je ne ſois près d'épouſer Leonor, comme mon Pere ſe l'imagine; mes vœux, ma tendreſſe, mes ſoins m'entraînent bien ailleurs. Je ne veux point me faire un malheur éternel, je ne l'aime plus, ou plutôt je ne l'ai jamais aimée, puiſque je n'ai jamais ſenti ce que je ſens aujourd'hui. Que de mouvemens que j'avois ignorés! que d'inquiétudes! que d'allarmes! que de ſoupirs! Non, Leonor, je ne vous ai jamais aimée.

SCENE VI.

PELLERIN, LE COMTE.

PELLERIN.

MONSIEUR, je me ſuis acquitté de l commiſſion que vous m'avez donnée. Si vou aviez vu, Monſieur, quelle triſteſſe répandu ſur le viſage de Madame Leonor! ſi vou aviez été témoin de ſes ſoupirs, lorſque j lui ai dit. . . .

LE COMTE.

Tais-toi, je ne veux pas t'entendre davan tage; ce que tu me dirois me donneroit de l peine, & ne me feroit point changer la réſo lution que j'ai priſe.

PELLERIN.

Quelle réſolution, je vous prie?

LE COMTE.

Je ne veux plus l'épouſer, & je ſuis amou reux ailleurs.

PELLERIN.

Et de qui, de par tous les Diables?

LE COMTE.

De Babet.

PELLERIN.

De Babet!

LE COMTE.

D'elle-même.

PELLERIN.

Il ne me falloit plus que cela.

LE COMTE.

Mon cher Pellerin, que faut-il que je faſſe ? car enfin, je l'adore.

PELLERIN.

Ma foi, Monſieur, je ne vois rien ici que de très fort embarraſſant.

LA COMTE.

Mon cher enfant, je n'ai recours qu'à toi.

PELLERIN.

Mais auparavant que de m'en mêler, il ſeroit bon, ce me ſemble, de ſavoir ce que vous voulez faire de Babet ; car enfin, je ne veux rien faire qui bleſſe ma conſcience.

LE COMTE.

Ce que j'en veux faire, Pellerin ? l'aimer, la ſervir, l'adorer, la reſpecter comme tout ce que j'aurai de plus cher au monde.

PELLERIN.

Voilà les plus beaux mots du monde ; mais ſi je ne me trompe, je ne vous ai point entendu proférer les eſſentiels.

LE COMTE.

Hé ! que veux-tu donc que je te diſe ?

PELLERIN.

Hé ! devinez.

LE COMTE.

Ne me fais point languir, que faut-il faire davantage ?

PELLERIN.

Ce qu'il faut faire ?

LE COMTE.

Oui.

PELLERIN.

L'épouſer.

LE COMTE.

C'eſt comme je l'entends.

PELLERIN.

Oh ! en ce cas, ne vous mettez pas en pei ne, vous n'avez qu'à me laiſſer faire. .. Oui.... Non.... Il ne le fera jamais..... I n'y conſentira point, vous dis-je, il ne voudr point ſe faire un ennemi de Monſieur de l Soziere.... De l'autre côté, vous ne coure aucun riſque, cela eſt certain. Etes-vous fo amoureux ?

LE COMTE.

On ne peut l'être autant que je le ſuis.

PELLERIN.

Il faut enlever Babet, c'eſt le plus court. J vous conſeille comme pour moi.

LE COMTE.

C'eſt déja à quoi j'avois ſongé.

PELLERIN.

Vous voyez que les beaux eſprits ſe ren contrent. Oh, ça donc, puiſque vous êtes bien réſolu à la choſe, vous n'avez qu'à vo trouver ſur les ſix heures & demie. La peſte non, il fait encore jour ; ſur les ſept heures cela ne ſera pas mal ; vous n'avez, dis-je, qu

vo

ous trouver vers ce grand noyer que vous oyez d'ici dans cette Isle, à l'heure que je ous marque ; je trouverai quelque moyen our la faire roder par-là, ou bien en me pro-enant avec elle, je l'y conduirai moi-même. achez-vous bien derriere la haie, & votre eval aussi ; lorsque vous la tiendrez, vous ordonnerez ensuite tout comme il vous aira.

LE COMTE.

Je puis me reposer sur toi ?

PELLERIN.

Cela vaut fait.

LE COMTE.

Tu t'en ressouviendras ?

PELLERIN.

Hé ! Oui, vous dis-je, allez-vous-en. Je is votre petit frere le Chevalier qui vient ; il se douteroit peut-être tantôt que ce se-t moi qui vous auroit donné ces beaux con-ls-là ; mais Dieu m'en garde, je ne suis pas pable de cela.

LE COMTE.

Adieu donc.

SCENE VII.

PELLERIN, LE CHEVALIER.

PELLERIN.

PAR ma foi, le pauvre Monsieur Guillaume, aussi-bien que moi, comptoit tantôt sa son hôte : il ne vouloit point de Gentilhomme, il en aura un : je souhaitois d'épouser fille, j'en suis bien éloigné, je ne saurois fa un pas qui ne recule mes affaires.

LE CHEVALIER.

Où est-elle ? hé mon Dieu ! ne la rencontrerai-je point ?

PELLERIN.

Qui ?

LE CHEVALIER.

Ce que je cherche.

PELLERIN.

Que cherchez-vous ?

LE CHEVALIER.

Je cherche.

PELLERIN.

Je cherche, je cherche. Il y a deux ou trans que vous auriez cherché le fouet ; ma présent, que vous commencez à être grand que vous avez la clé de vos chausses, v

ous moquez de tout ? Que n'allez-vous étu-
ier vos Fortifications ? que n'achevez-vous
e Plan, qui court depuis si long-tems sur une
ible ? que ne lisez-vous quelque histoire ? Au
oins, Monsieur le Chevalier, vous savez
ue c'est votre Pere qui m'autorise à vous par-
r comme je fais. A quoi vous amusez-vous ?
ne grondera pas mal tantôt, lorsqu'il ne
erra rien de fait.

LE CHEVALIER.

Mon pauvre Pellerin, je me jette à tes ge-
oux.

PELLERIN.

Allez, levez-vous, je ne lui dirai rien de
outes vos fredaines.

LE CHEVALIER.

Ce n'est pas là ce qui cause mon désespoir.

PELLERIN.

Vous voulez peut-être aller voir quelqu'un
e vos camarades ? Allez, allez, je ne le dirai
as.

LE CHEVALIER.

Mon pauvre Pellerin, ce n'est pas cela.

PELLERIN.

Avez-vous besoin de quelque argent ? Je
en ai guéres ; mais enfin. . . .

LE CHEVALIER.

Tu n'entres point dans le fond de mon
eur.

PELLERIN.

Ouais ? avez-vous reçu quelque déplaisir ?

LE CHEVALIER.

Je suis au désespoir.

PELLERIN.

Madame votre Mere vous a-t-elle quere
lé ?

LE CHEVALIER.

Tu ne dis rien de tout ce qui cause ma do
leur.

PELLERIN.

Oh ! dites-le donc vous-même, car par n
foi je suis à bout.

LE CHEVALIER.

Ah Pellerin !

PELLERIN.

Qu'y a-t-il ?

LE CHEVALIER.

Je vois. . . .

PELLERIN.

Hé bien ?

LE CHEVALIER.

Je vois. . . .

PELLERIN.

Que voyez-vous ?

LE CHEVALIER.

Je vois, te dis-je. . . .

SCENE VIII.

'ELLERIN, LE CHEVALIER, BABET.

PELLERIN.

AH par ma foi, je vois, je vois: je vois ue je ne vois que trop auſſi.

LE CHEVALIER.

Mon pauvre Pellerin, ne m'abandonne pas.

PELLERIN.

Qu'eſt-ce donc à dire?

LE CHEVALIER.

Babet. . . . Pellerin encore une fois. . . abet.

BABET.

Monſieur.

LE CHEVALIER.

Ne vous en allez pas, Pellerin.

PELLERIN.

Hé bien, Pellerin, Pellerin, qu'eſt-ce?

LE CHEVALIER.

Je ſuis perdu.

PELLERIN.

Ces pauvres enfans, ils ne ſavent comment y prendre, par ma foi ils me font pitié tous eux: voyons un peu la fin de tout ceci.

BABET.

Que me voulez-vous donc, Monsieur le Chevalier ?

LE CHEVALIER.

Je voudrois bien que vous demeurassiez un peu là.

BABET.

Je ne saurois ; je vais trouver Madame pour la divertir un peu.

LE CHEVALIER.

Demeurez ici un moment, je vous prie.

BABET.

Monsieur le Chevalier, ne m'approchez pas.

LE CHEVALIER.

Laissez-moi vous parler.

BABET.

J'appellerai mon Pere. Mon Pere !

LE CHEVALIER.

Hé bien, non, je ne vous approcherai pas mais, laissez-moi vous voir.

BABET.

Dépêchez-vous donc.

LE CHEVALIER.

Hélas ! Babet ; que vous me haïssez ?

BABET.

Moi ! point, je ne vous hais pas.

LE CHEVALIER.

Laissez-moi baiser votre main,

BABET.

Mon Pere !

LE CHEVALIER.

Hé bien ! non, non, non. Babet, voulez-ous que je vous donne des confitures ?

BABET.

Non.

LE CHEVALIER.

J'ai là de petits abricots verts ; en voulez-ous ?

BABET.

Non.

LE CHEVALIER.

Voulez-vous une orange ?

BABET.

Non.

LE CHEVALIER.

Que voulez-vous donc que je vous donne ?

BABET.

Rien.

LE CHEVALIER.

Babet, le brocard de votre corps n'eſt pas oli ; & j'ai de quoi, ſi vous le voulez, vous n faire un bien plus beau.

BABET.

Mon Pere ne veut pas que je prenne rien.

LE CHEVALIER.

Il ne ſaura pas qu'il vient de moi. Babet, e vous le ferai donner par ma Mere. Le vou-ez-vous ? hem ? dites.

BABET.

Oui.

LE CHEVALIER.

M'aimerez-vous, après cela, Babet?

BABET.

Oui.

LE CHEVALIER.

De tout votre cœur?

BABET.

Oui.

LE CHEVALIER.

Viendrez-vous vous promener dans l'Isl avec moi?

BABET.

Non.

LE CHEVALIER.

Ah! Babet, vous voulez me déſeſpérer?

BABET.

Non.

LE CHEVALIER.

Je vous aſſure pourtant, que ſi vous ne ſouf frez que je baiſe votre main, je vais mourir

BABET.

Non.

LE CHEVALIER.

Enfin, Babet, vous ne voulez donc pas qu je la baiſe?

BABET.

Je ne veux pas que vous mouriez.

LE CHEVALIER.

Ah ma chere Babet!

BABET.

Je n'ai jamais voulu la laiſſer baiſer à Mon ſieu

eur le Comte, & ſi, il m'en diſoit autant que ous.

PELLERIN.

Courage, cela ne va pas mal, vous n'avez u'à continuer. Peſte, mon petit Monſieur, ue vous avez l'air tendre!

LE CHEVALIER.

Quel tems prends-tu?

PELLERIN.

Je ſuis en droit de vous reprendre; votre ere (vous le ſavez) m'a donné ce ſoin; & : ne ſont pas les exemples que ce Philoſophe, ui vous a enſeigné, & moi, nous vous avons onnés. Et vous, la gentille Mignonne, qui onnez ainſi votre main à baiſer, qui vous a ontré à le faire?

LE CHEVALIER.

Oh je te prie, querelle-moi tant que tu vou- :as; mais que ta colere la reſpecte.

PELLERIN.

Je veux lui parler, moi. Toutes ces intri- ies-là. . . .

LE CHEVALIER.

Je ne le ſouffrirai point, te dis-je; & mal- é les ordres de mon Pere, je t'en ferai repen- , ſi tu lui dis un ſeul mot.

BABET.

Monſieur, Monſieur? Pellerin, ne vous fâ- ez pas, je vais trouver Madame.

SCENE IX.

LE CHEVALIER, PELLERIN.

LE CHEVALIER.

TU triomphes enfin, la voilà partie, ma
tu n'avances rien, je veux bien t'en informe
& malgré tes soins, ta vigilance, & les men
ces de mon Pere, je l'aimerai, je la servira
je l'adorerai le reste de ma vie.

PELLERIN.

Comment donc ? qu'est-ce à dire ceci ? Est-
là de la façon dont on doit parler ?

LE CHEVALIER.

Hé bien, j'ai tort, je le confesse, je chan
de discours ; & je te prie, au nom de ce qui
peut toucher davantage, premierement,
ne point parler de ceci à mon Pere ; & je
conjure, toi qui a pris tant de peine pour m
dans ma jeunesse, de ne perdre pas en un m
ment tout le fruit de tes soins, & de me ser
dans mon amour.

PELLERIN.

Il me fait entrer dans ses douleurs. Hé bie
qui l'auroit jamais cru de ce petit traître-là ?
n'y a pas deux ans que je lui donnois le fou
Quels discours ! quels transports ! je suis to

)éfait, & je ſens qu'il me débauche auſſi.

LE CHEVALIER.

Tiens, vois-tu, ſi tu ne me ſers, mon pau-
Pellerin, je me tuerai.

PELLERIN.

e n'y puis plus tenir, il m'arrache des lar-
.

LE CHEVALIER.

i tu as dans ton cœur quelque amitié pour
. . . .

PELLERIN.

evez-vous.

LE CHEVALIER.

eras-tu ſenſible à mes ſoupirs?

PELLERIN.

)ui.

LE CHEVALIER.

'obtiendrai de toi le ſecours que j'im-
e?

PELLERIN.

)ui.

LE CHEVALIER.

nfin, tu feras enſorte que je ſerai heureux?

PELLERIN.

)ui, levez-vous, vous dis-je.

LE CHEVALIER.

h, mon cher Pellerin, que je te ſerai
ɔgé!

PELLERIN.

enez, quand il ſeroit ſorti de moi, je ne

sentirois pas plus de tendresse. Je l'ai por
long-tems dans mes bras.

LE CHEVALIER.

Souviens-toi bien, au moins, de ce qu
me promets.

PELLERIN.

Oui, je m'en souviendrai. Mais il n'
point de tems à perdre : votre Frere est an
reux de Babet, aussi-bien que vous; j'ai
mis de le servir; comment faire ? il fa
prévenir. J'entrevois quelqu'un. . . . A
heures au moins. . . . vous la menerez. . . .

LE CHEVALIER.

Ne viendras-tu pas avec moi ?

PELLERIN.

Non, je resterai ici pour raccomm
toutes les affaires. Allez, vous dis-je, ret
vous. Je ne me trompois point, & c'est j
ment l'épouse prétendue de Monsieur le Co

SCENE X.

PELLERIN, LEONOR
LE CHEVALIER.

LEONOR.

MONSIEUR le Chevalier, n'avez-
point vu Monsieur le Comte.

LE CHEVALIER.

Madame, il me semble que je l'ai vu tout-
heure qui se promenoit vers le bois.

PELLERIN.

Vous vous êtes trompé, car il est parti ce
in pour aller à la chasse.

LE CHEVALIER.

e ne me trompois point, c'étoit lui-même.

PELLERIN.

l m'avoit pourtant dit qu'il iroit à la chasse.

LEONOR.

l t'avoit dit de dire qu'il y étoit allé.

PELLERIN.

l faut que ce soit quelque chose comme
l.

LEONOR.

Oh! assurément. Pellerin, écoute. Monsieur
Chevalier, vous voulez bien que je lui
: un mot?

LE CHEVALIER.

Volontiers, Madame, je me retire. Pelle-
, au moins, je ferai tout ce que tu m'as dit.

PELLERIN.

e le veux bien, faites, j'aurai soin du
e.

LE CHEVALIER.

Madame, je vous donne le bon jour.

SCENE XI.

PELLERIN, LEONOR

LEONOR.

JE vais vous rejoindre bientôt. Oh çà, P
lerin, il faut ici de la bonne foi, mon enf
Je vois ici bien des choſes que tu n'igno
pas, & c'eſt peut-être toi qui mene l'intrig
j'ai lieu de le croire, du moins par le myſt
que tu viens toi-même de me faire. Le Co
te, diſois-tu, étoit allé à la chaſſe; & je
vu qui ſe promenoit de la fenêtre où j'ét
voici déja un menſonge. Une perſonne qu
défie, n'eſt pas long-tems ſans découvrir
choſes qu'elle veut ſavoir.

PELLERIN.

Je me donne au diable, Madame, ſ
comprends rien à tout ce que vous dites.

LEONOR.

Voici ce qui me fera mieux entendre, tien

PELLERIN.

Effectivement, cela ouvre merveilleu
ment l'eſprit.

LEONOR.

Veux-tu me ſervir?

PELLERIN.

De tout mon cœur.

LEONOR.

Mais sincerement ?

PELLERIN.

Vous n'avez qu'à parler : Etes-vous amoureuse de Babet ?

LEONOR.

Il n'est point ici question de Babet.

PELLERIN.

C'est que Babet est la maladie de ce Païs-ci.

LEONOR.

C'est-à-dire que le Comte en est amoureux ?

PELLERIN.

Vous l'avez dit.

LEONOR.

Tu vois bien que je n'ai pas été long-tems ns m'appercevoir de son changement. Tu nnois, aussi-bien que moi, que ma gloire est op intéressée dans tout ceci, pour souffrir u'une affaire, qui traîne depuis si long-tems, rompe sans la moindre cause apparente. Quand je n'aurois pour le Comte que de l'indifférence, & même du mépris, car il ne mérite pas que j'aie d'autres sentimens pour lui ; uand j'aurois, dis-je, de la haine, j'aurois s mêmes empressemens que je te marque ; & éclat que notre mariage a fait dans toute la rovince, ne me permet plus de prendre un utre parti désormais.

PELLERIN.

C'eſt-à-dire que vous voulez l'épouſer, quelque prix que ce ſoit ?

LEONOR.

Où me jetter dans un Couvent, le reſte de ma vie.

PELLERIN.

Oh ! par ma foi, gardez-vous-en bien, ce ſeroit dommage.

LEONOR.

Imagine donc ce que nous pouvons faire avant que ce réfroidiſſement, où le Comte est pour moi, s'augmente.

PELLERIN.

Et ſi je faiſois en ſorte que votre mariage fût conclu dès ce ſoir, que me donneriez vous ?

LEONOR.

Je te donnerois plus que tu n'oſes eſpérer.

PELLERIN.

Ecoutez, il faut, ſans perdre de tems, que vous. . . . Hé que diantre, il eſt impoſſible d'être ſeul un moment. Madame, avec votre permiſſion. Pierrot, demeure ici, je vais te rejoindre ; (*à part*) & je t'enſeignerai comment il faut faire pour avoir une centaine de coups de bâton. Tenez, vous voyez bien ce Païſan-là, c'eſt un des rivaux de Monſieur le Comte.

LEONOR.

Juſte Dieu !

PELLERIN.

Retirons-nous un peu à l'écart, de crainte que ce maraut-là ne nous entende.

SCENE XII.

PELLERIN, PIERROT.

PIERROT.

PARGUIÉ, nous verrons ce qu'aura fait Monsieur Pellerin; il m'avoit promis qu'il diroit à Babet que je l'aime bien, nous verrons c'en que son éloquence aura produit. J'aurois possible bien mieux fait de lui parler moi-même: on fait toujours bien de n'employer personne que soi dans ses affaires, & je crains bien de m'avoir confié au renard; mais tout coup vaille, il n'y a rien de perdu; ce que je n'avons pas fait, je le ferons.

PELLERIN.

Au moins, ne manquez pas de faire avertir votre Pere. Hé bien, qu'est-ce Pierrot? que me donneras-tu pour une si bonne nouvelle?

PIERROT.

Palsanguié, il faut que tu me disois c'en que c'est premier.

PELLERIN.

Non, je veux savoir auparavant ce que tu me donneras.

PIERROT.

Oh ! jarniguene, ne fais point comme cela le bouffon ; dis-le-moi vîte.

PELLERIN.

Prie m'en donc bien fort.

PIERROT.

Oh parguié voire, je ne saurois tant faire de cérimonie, dis-le si tu veux.

PELLERIN.

Tu ne le sauras donc point.

PIERROT.

Morguié, je ne saurois tant faire de façons ; & je m'en vais, sans tant de préambule, la demander à son Pere.

PELLERIN.

Tu gâteras tout.

PIERROT.

N'importe, je saurai à quoi m'en tenir.

PELLERIN.

Viens, viens, Pierrot, j'ai pitié de toi.

PIERROT.

Oh bien, dis-donc de prime-abord ce que tu as à me dire.

PELLERIN.

Tu allois mettre les affaires dans un état à ne pouvoir plus se raccommoder ; j'ai sondé le Pere de Babet sur ton chapitre, il m'a d'abord fait voir beaucoup de difficultés ; mais enfin j'ai si bien fait, que je l'ai fait parler ; & après plusieurs épithètes, de franc butor, de grand cheval, de gros païsan, & de quelques autres

encore, dont je veux bien faire grace à ta modestie, il m'a déclaré tout net, qu'il étrangleroit plutôt sa Fille que de te la donner.

PIERROT.

Est-ce donc là cette belle nouvelle que tu avois à me donner? palsanguenne, qu'il s'aille promener: on fait toujours bien de l'honneur aux gens de rechercher leurs filles. S'il est si riche, qu'il dîne deux fois. Vienne qui plante, sont des choux; si je n'ons celle-là, j'en aurons une autre. Adieu Pellerin, jusqu'au revoir, je ne serons pas toujours si malheureux; palsanguenne, je m'en gausse.

PELLERIN.

Oh! oh! Pierrot, tu es bien prompt: tu t'en vas?

PIERROT.

Oui, parguié.

PELLERIN.

Tu ne veux donc point savoir le reste?

PIERROT.

Et quelque n'y a encore?

PELLERIN.

Tu n'es pas si malheureux que tu crois?

PIERROT.

Hé! comment?

PELLERIN.

Je t'ai gardé le meilleur pour la bonne bouche.

PIERROT.

Dis-donc vîte.

PELLERIN.

Babet, malgré la réſolution de ſon Pere, n'en veut point avoir d'autre que toi.

PIERROT.

Tout de bon?

PELLERIN.

Cela eſt ſi vrai, qu'à ſept heures, ſi tu te veux trouver ſous le gros orme là-bas, Babet s'y trouvera, pour te déclarer ſes ſentimens.

PIERROT.

Oui parguienne, je m'y trouverai.

PELLERIN.

Mais, écoute un peu, qu'elle ne te voie pas habillé comme te voilà?

PIERROT.

Je mettrai mon habit des Dimanches.

PELLERIN.

Ce n'eſt pas là ce qu'elle ſouhaite. Quoiqu'il faſſe nuit à ſept heures, il n'importe, elle appréhende d'être ſurpriſe avec toi; elle veut que tu te déguiſes en fille; du moins par ce moyen, ſi quelqu'un ſurvenoit, on ne la ſoupçonnera pas de ſe trouver avec un homme.

PIERROT.

Parguié, elle n'a pas tort; je m'en vais un peu ſonger à tout-çà.

PELLERIN.

A ſept heures au moins?

PIERROT.

Allez, allez, ne vous boutez en peine de rien.

SCENE XIII.

PELLERIN.

PARBLEU, je vais faire aujourd'hui le bonheur ou le malheur de bien des gens; mais il me reste encore un de mes rivaux à punir, il faut qu'il se sente un peu de tout ceci. Où le trouverai-je à présent? il me cherche, je gage. Oh! parbleu, Monsieur Vincent, il ne vous servira de rien d'être le neveu de notre Curé; vous apprendrez ce que c'est que d'oser s'attaquer à moi: Je pense que je ferai mieux de l'aller trouver moi-même. Mais le voici tout à propos.

SCENE XIV.

PELLERIN, VINCENT.

PELLERIN.

OH çà! Vincent, mon ami, il est près de sept heures, dépêchez-vous, il est presque nuit; trouvez-vous sous cet orme, Babet y sera tout incontinent.

VINCENT.

Ah ! Monsieur Pellerin, que je vous ai d'obligation !

PELLERIN.

Allez, vous dis-je, ne perdez point de tems ; elle veut vous parler, elle vous en apprendra plus que je ne puis vous en dire.

VINCENT.

Palsanguenne, Monsieur Pellerin, si je l'épouse ; allez, nous ne boirons pas mal ensemble.

PELLERIN.

Allez, allez, alors comme alors.

VINCENT.

Je n'ai donc qu'à m'y rendre tout maintenant ?

PELLERIN.

Attendez qu'il fasse un peu plus nuit.

VINCENT.

J'aurai donc bien le tems d'aller raccommoder un banc dans le jardin de mon oncle ?

PELLERIN.

Oui, oui, allez : j'irai cependant avertir Babet.

VINCENT.

Adieu, Monsieur Pellerin.

PELLERIN.

Adieu, Vincent.

SCENE XV.

PELLERIN, M. GUILLAUME.

PELLERIN.

VOILA Dieu merci les affaires dans le meilleur état du monde ; & je vois, je penſe, Monſieur Guillaume à ſa porte, je n'aurai pas la peine de l'aller chercher. Holà, Monſieur Guillaume, un mot, de grace. Il faut l'écarter de chez lui, pour donner le tems au Chevalier de réſoudre Babet à venir avec. . . .

M. GUILLAUME.

Que voulez-vous ?

PELLERIN.

Vous parler un moment.

M. GUILLAUME.

Hé bien, je vous écoute.

PELLERIN.

Ecartons-nous un peu de chez vous, & pour cauſe.

M. GUILLAUME.

Et la raiſon ?

PELLERIN.

Lorſqu'on eſt ſi près de chez ſoi, les affaires domeſtiques nous occupent ; on n'eſt jamais à ce que l'on nous dit, tout nous diſtrait. Si une

femme querelle, on veut entendre ce qu'elle dit; si quelqu'un entre ou sort, on en cherche la cause; le cri d'un chien même donne de l'inquiétude, & comme ce que j'ai à vous dire, demande une application toute entiere, je ferai bien aise que rien ne nous détourne. Nous voici à-peu-près maintenant dans une distance raisonnable.

M. GUILLAUME.

Voici une montagne qui va enfanter une souris.

PELLERIN.

Je ne fais & ne dis jamais rien sans raison.

M. GUILLAUME.

Voyons-donc.

PELLERIN.

Je commence. Malgré la maniere désobligeante dont vous avez reçu mes propositions pour votre fille Babet, je ne laisse pas d'avoir toujours pour tout ce qui vous regarde une dévotion sans pareille.

M. GUILLAUME.

Où diantre nous menera ceci?

PELLERIN.

Et sur certaines petites galanteries entre Vincent & Babet, dont je me suis apperçu depuis quelques jours, j'ai voulu approfondir la chose, & j'ai tant fait, que j'ai découvert entr'eux un rendez-vous aujourd'hui à sept heures.

M

M. GUILLAUME.

Un rendez-vous aujourd'hui, à sept heu-
t ?

PELLERIN.

Oui, Monsieur; mais je crois qu'il n'y a
nt de crime.

M. GUILLAUME.

Comment donc, il n'y a point de crime ?

PELLERIN.

Non, Monsieur, elle ne se trouvera peut-
là que pour la conversation.

M. GUILLAUME.

La conversation de Vincent ? Allons, allons
, ne perdons point de tems: dis-moi au
ôt l'endroit : un bâton, un bâton : parle,
eigne-moi le lieu.

PELLERIN.

Monsieur, je ne vous le dirai pas, que pre-
rement vous ne m'ayez promis de ne vous
ir de ce bâton que pour Vincent.

M. GUILLAUME.

Oui, oui, je te promets tout ce que tu vou-
s.

PELLERIN.

Pour votre Fille, quelques petits soufflets
lui siéront point mal.

M. GUILLAUME.

Laisse-moi faire, où faut-il que j'aille ?

PELLERIN.

Sous le gros orme qui est là-bas, je ne sau-
vous le montrer à l'heure qu'il est, la nuit

eſt trop obſcure ; mais ils doivent paſſer
ici, nous les entendrons venir. Ecoutez, j'e
tends quelqu'un, demeurez : Eſt-ce toi, V
cent ?

SCENE XVI.

PELLERIN, M. GUILLAUM
VINCENT.

VINCENT.

OUI.

PELLERIN. *Vincent ſe*
Marche, il eſt tems. C'eſt Vincent : tout
la, comme vous voyez, eſt dans l'ordre
galant ſe trouve le premier au rendez-vous.

M. GUILLAUME.

Mais ma Fille ne vient point ?

SCENE XVII.

GUILLAUME, PELLERIN
PIERROT *déguiſé en fille.*

PELLERIN.

J'ENTENDS quelqu'un, c'eſt elle, ſans dou
Oui, allez, ſuivez-là ; ne faites point

uit, ſur la pointe des pieds marchez dou-
ment, frappez bien fort, & ne manquez
is de faire paſſer la chaſſe par ici.

M. GUILLAUME.

Je le ferai.

SCENE XVIII.

PELLERIN *ſeul.*

ALLONS, apprêtons-nous, & qu'ils ne paſ-
nt point par ici ſans s'en appercevoir. Bon
ed, bon œil : ah parbleu, je les vais étriller
n gens de bonne maiſon. Je crois déja que
. Tragédie commence, j'entends crier, j'en-
nds courir.

SCENE XIX.

PELLERIN, VINCENT.

VINCENT.

AH, ah, ah !

PELLERIN.

Ah ! c'eſt ici mon tour.

VINCENT.

Au meurtre, on m'aſſomme.

PELLERIN.

Ce maraut, comme diable il crie?

VINCENT.

Ah! j'ai les bras cassés.

PELLERIN.

Le voici.

VINCENT.

Ah, ah, ah! que de frappeurs, je suis mort

PELLERIN.

Ah! j'enrage de n'avoir pas mieux vu à c
que je faisois, il n'en auroit pas été quitte à
bon marché.

SCENE XX.

PELLERIN, M. GUILLAUME
PIERROT *déguisé en fille.*

M. GUILLAUME.

AH, ah petite vilaine! vous donnez donc des rendez-vous?

PELLERIN.

Voici Monsieur Guillaume qui revient.

M. GUILLAUME.

Ah! je vous apprendrai. . . .

PIERROT.

Mon Pere, je vous demande pardon?

M. GUILLAUME.

Ah, ah, coquine.

PIERROT.

Mon Pere, ah, ah, ah!

M. GUILLAUME.

Ah! que vois-je? voici une piece de Pellerin: mais il me le paiera, sur ma parole.

SCENE XXI.

PIERROT, VINCENT, PELLERIN.

VINCENT.

JARNIGUENNE, que j'ai manqué là une belle occasion! morgué, si je pouvois retrouver Babet?

PIERROT.

J'entends Vincent, divertissons-nous.

VINCENT.

Qui est là?

PIERROT.

Ami.

VINCENT.

N'est-ce pas là ma chere Babet?

PIERROT.

Oui, Vincent.

VINCENT.

Oh! jarniguenne, vous viendrez avec moi?

PIERROT.

Je n'oſerois.

VINCENT.

Oh! ventriguenne vous viendrez?

PIERROT.

Ah, ah, ah!

PELLERIN.

Par ma foi, cela eſt tout-à-fait drôle, je ne ſais ce que le Chevalier aura fait: mais je lui ai donné du tems ſuffiſamment.

SCENE XXII.

M. DE LA DAVOISIERE, M. DE LA SOSIERE, PELLERIN.

M. DE LA DAVOISIERE.

PELLERIN, qu'eſt-ce donc que tout ceci?

PELLERIN.

Quoi?

M. DE LA SOSIERE.

Il ne falloit point que votre Fils le Comte enlevât ma Fille, puiſque je la lui voulois bien donner.

M. DE LA DAVOISIERE.

Je n'y comprends rien.

SCENE XXIII.

M. DE LA DAVOISIERE, M. DE LA SOSIERE, M. GUILLAUME, PELLERIN.

M. GUILLAUME.

AH, ah, ah! je ſuis perdu, malheureux pere que je ſuis; que deviendrai-je?

M. DE LA DAVOISIERE.

Qu'y a-t-il?

M. GUILLAUME.

Ah! Monſieur, ma Fille eſt enlevée.

M. DE LA DAVOISIERE.

Votre Fille eſt enlevée?

M. GUILLAUME.

Oui, Monſieur; & c'eſt votre Fils le Chevalier qui l'a enlevée.

M. DE LA DAVOISIERE.

Mon fils le Chevalier!

SCENE XXIV.

M. DE LA DAVOISIERE, M. DE LA SOSIERE, PELLERIN, M. GUILLAUME, VINCENT, PIERROT.

PIERROT.

AU ſecours, au ſecours.

M. DE LA DAVOISIERE.

Qu'eſt-ce encore ?

PIERROT.

C'eſt Vincent qui me veut enlever.

M. DE LA SOSIERE.

Mais ! que vois-je ? ma Fille vétue en Païſanne ?

SCENE XXV.

M. De la Davoisiere, M. de la Sosiere, Pellerin, M. Guillaume, Vincent, Pierrot, le Comte, Leonor.

Leonor.

Oui, mon Pere, c'est moi; & si je ne m'étois servie de cette adresse, je perdois le Comte pour jamais.

M. de la Davoisiere.

Comment donc, Monsieur le Comte?

Le Comte.

Mon Pere, je vous avoue que je m'étois laissé surprendre aux charmes de Babet; je devois l'enlever. Pellerin la devoit conduire dans l'endroit où je l'attendois, & je ne sais comment cela s'est fait, j'ai enlevé Leonor à sa place.

M. Guillaume.

Ah traître! c'est toi qui a mené toute cette intrigue, mais je te ferai pendre, si tu ne me dis où est ma Fille.

M. de la Davoisiere.

Monsieur Guillaume, ne vous emportez

point, je ne vois rien d'effroyable à tout cela : le Chevalier a enlevé votre Fille, il faut qu'il l'épouse. Vous avez du bien ; faites un effort, & que toutes les choſes ſe paſſent dans la douceur.

M. GUILLAUME.

Il faut bien y conſentir malgré moi.

PELLERIN.

Meſſieurs, puiſque vous êtes tous d'accord remerciez-moi, je ſuis celui qui ai conduit toute cette affaire ; je vais faire venir le Chevalier & Babet.

M. DE LA SOSIERE.

Je ſuis ravi que tout ceci ſe termine de la ſorte.

VINCENT.

Je ne vois que Pierrot & moi, qui devons nous plaindre.

SCENE XXVI.

M. DE LA DAVOISIERE, M. DE LA SOSIERE, PELLERIN, M. GUILLAUME, VINCENT, PIERROT, LE COMTE, LEONOR, BABET, LE CHEVALIER.

PELLERIN.

ALLONS, entrez: tout eſt d'accord.

BABET.

Mon Pere, je vous demande pardon.

M. GUILLAUME.

Il faut bien que je te pardonne.

LE CHEVALIER.

Mon Pere.

M. DE LA DAVOISIERE.

Allez, allez, je ſuis content.

PELLERIN.

Vous faites bien, car j'ai peur que le mariage ne ſoit bien avancé: voilà par mon aſſe bien des unions en un jour; Monſieur

le Comte & Madame Leonor, Monsieur le Chevalier & Madame Babet. Vincent n'a qu'épouser Pierrot, j'épouserai Monsieur Guillaume.

PIERROT.

Vas, vas, laisse faire, tu me la paieras.

M. DE LA DAVOISIERE.

Allons tous dans le Château, nous remettre un peu de ces allarmes.

FIN.

LA COQUETTE,

ET

LA FAUSSE PRUDE,

COMEDIE.

ACTEURS.

DAMIS, Mari de Cephiſe.

CEPHISE, Femme de Damis.

CIDALISE, Niéce de Damis.

LUCILE, Couſine de Cidaliſe.

ERASTE, Amant de Cidaliſe.

M. DURCET, Conſeiller.

LE COMTE, Amant de Lucile.

M. BASSET, Financier.

MARTON, Femme de Chambre de Cidaliſe.

PASQUIN, Valet d'Eraſte.

UN LAQUAIS de Cidaliſe.

La Scene eſt dans l'Antichambre de Cidaliſe.

LA COQUETTE,

ET

LA FAUSSE PRUDE,

COMEDIE.

ACTE I.

SCENE PREMIERE.

DAMIS, CIDALISE, MARTON.

DAMIS.

HÉ ventrebleu, Madame, mariez-vous, mariez-vous, mariez-vous : hé mariez-vous, pour la centiéme fois, & ne vivez point comme vous faites.

CIDALISE.

Que fais-je donc, Monsieur, de grace, qui mérite des réprimandes de la sorte?

DAMIS.

Hé mariez-vous, vous dis-je, & ne me forcez point à m'expliquer mieux.

CIDALISE.

Vous êtes mon Oncle, Monsieur.

DAMIS.

Oui testebleu, je le suis.

CIDALISE.

Je ne conseillerois pas, à qui que ce fût dans le Royaume, de penser la moindre des choses que vous m'osez dire.

DAMIS.

Je ne connois aussi personne dans le Royaume, qui voulût penser la moindre des choses que vous faites.

CIDALISE.

En vérité, Monsieur, vous m'en dites un peu trop.

DAMIS.

N'en faites pas tant, je vous en dirai moins.

MARTON.

Ne lui répondez point, Madame.

CIDALISE.

Laisse-moi.

DAMIS.

Il n'est point de patience qu'on ne poussât à bout.

CIDALISE.

Expliquez-vous, de grace.

DAMIS.

Hé, Madame!

CIDALISE.

Parlez, je vous prie.

DAMIS.

Hé, Madame!

CIDALISE.

Oh! parlez, Monsieur, s'il vous plaît, ou me laissez en repos; votre silence m'outrage plus que tout ce que vous me pourriez dire.

DAMIS.

Par la morbleu, si je le rencontre chez vous. . . .

CIDALISE.

Encore?

DAMIS.

Je veux être le dernier des hommes. . .

CIDALISE.

Hé bien?

DAMIS.

Si je n'avertis votre Pere. . . .

CIDALISE.

De quoi?

DAMIS.

Des visites d'Eraste, à qui j'ai défendu de venir ici.

CIDALISE.

En vérité, Monsieur, si vous n'étiez point mon Oncle, je vous dirois des choses qui ne vous plairoient point du tout.

DAMIS.

Et moi, parceque vous êtes ma Niéce, je vous dirai que vous êtes une extravagante; & que si vous n'y donnez ordre, & promptement, vous vous repentirez de n'avoir pas mieux profité de mes conseils.

MARTON.

Oh! par ma foi, je ne sais plus où j'en suis. Quoi! toujours des emportemens, des menaces? Il semble, à vous entendre, que nous ayons mérité. . . Que sais-je, moi? Mais aussi, n'est-il pas vrai? ne diroit-on pas que nous commettons tous les crimes imaginables? Car enfin, qui parle à Madame, parle à moi: Qui la querelle, m'offense. Je ne saurois m'accoutumer à tout ceci: c'est tous les jours chose nouvelle; & quelque déraisonnable que vous soyez aujourd'hui, il ne tiendra qu'à vous de l'être demain davantage.

CIDALISE.

Vous voyez, Monsieur, ce que vos manieres vous attirent.

DAMIS.

Je vous avois déja prié, Madame, de vous défaire de Mademoiselle Marton.

MARTON.

Hé bien, Monsieur, je sortirai, j'y consens: je ne la verrai plus quereller mal-à-propos, du moins.

DAMIS.

Souvenez-vous-en, Madame, je vous prie

MARTON.

Allez, allez, Monsieur, laissez-moi ce soin. Quelque plaisir qu'on ait d'être à Madame, que ne feroit-on point pour ne vous plus voir ?

DAMIS.

Faites-la taire, Madame ; cela n'a point bon air du tout, croyez-moi.

CIDALISE.

Ce n'est pas elle, Monsieur, que j'aurois le plus d'envie qui se tût.

MARTON.

Oh par ma foi, je veux jouer de mon reste ; & si je sors, au moins ne sera-ce point sans vous avoir dit ce que j'ai sur le cœur. Je voudrois bien savoir de quel droit vous vous érigez ici en Pédagogue éternel ? Madame ne fait-elle pas tout ce qu'elle doit faire ? Ah ! oui vraiment, vous m'empêcheriez de voir du monde !

DAMIS.

Mademoiselle Marton, parlai-je à vous ?

MARTON.

Une femme veuve ne rend compte de ses actions à personne.

DAMIS.

Voici de belles maximes !

MARTON.

Je serai mariée quelque jour, peut-être....

DAMIS.

Madame, je vous prie. . . .

MARTON.

Et je deviendrai veuve, s'il plaît à Dieu.

DAMIS.

Faites-la retirer, du moins.

MARTON.

Les Oncles n'auront qu'à venir. . . .

DAMIS.

Encore ?

MARTON.

Le premier Oncle qui viendra contrôler ma conduite . . .

DAMIS.

Hé bien, Madame ?

MARTON.

Je le traiterai de fou, de ridicule, d'extravagant, d'impertinent, de . . . Allez, allez, qu'il me vienne un Oncle, seulement, vous verrez ce que c'est qu'une Niéce qui a de l'esprit. Adieu.

SCENE II.

DAMIS, CIDALISE.

DAMIS.

Vous avez beaucoup d'honneur, de garder une telle insolente ! Mais laissons cela ; j'ai

les choſes plus importantes à vous faire ſavoir : vous me pouſſerez à des extrémités, dont je me repentirai peut-être.

CIDALISE.

Allez-vous recommencer ?

DAMIS.

Comment donc ! qu'eſt-ce à dire ceci ?

CIDALISE.

Je rappellerai Marton.

DAMIS.

Perdez-vous l'eſprit ?

CIDALISE.

Si vous continuez, je ne doute point que cela n'arrive.

DAMIS.

Souhaitez que je continue. Il vous importe que je prenne intérêt à votre conduite ; lorſque je l'abandonnerai toute à votre diſcrétion, défiez-vous des ſuites, ſi elle ne répond à mes intentions.

CIDALISE.

Quel galimatias me faites-vous de ma conduite, des ſuites de vos intentions ? que voulez-vous me dire ?

DAMIS.

Il n'y a point de galimatias, Madame, ce ſont les ſentimens de votre Pere & les miens, & vous entendez fort bien ce que je veux vous faire entendre. Vous ſavez . . . je vous l'ai répété plus d'une fois, que le grand monde m'incommode. C'eſt ici le rendez-vous de tous

les fainéans de la Cour & de la Ville : point de distinction, tout y est bien reçu ; & ce seroit un miracle, de ne trouver pas tout-à-la-fois dans votre chambre, Provinciaux, Gens de Robe, Abbés, Poëtes, Musiciens, & quelque fat de la Cour : car il faut qu'il le soit, pour demeurer en si mauvaise compagnie. Il ne se dit point de sotise à Paris, que l'on n'ait faite ou entendue chez vous. Vous croyez par ce cahos fermer les yeux à tout le monde : vous vous trompez ; on démêle tout. Le Comte, on le sait, ne vient vous voir que pour entretenir Julie ; la Marquise, pour le Chevalier ; Angélique, pour Monsieur l'Abbé. On sait aussi qu'Erastе, Monsieur Durcet le Conseiller, Monsieur Basset le Financier, n'y viennent que pour vous, & que vous les trompez tous trois. Hé mariez-vous, Madame, mariez-vous ; prenez l'Epoux qu'un pere vous destine, & ne nous forcez point à prendre des mesures qui vous chagrineroient.

CIDALISE.

Oh faites, Monsieur, oh faites tout ce que vous voudrez, & tout ce que vous pourrez, pourvu que je n'entende plus de semblables discours.

DAMIS.

Oh bien, Madame, c'est assez. Vous verrez si votre Pere . . . vous verrez, vous dis-je, c'est assez.

SCENE III.

CIDALISE *seule.*

AH juste Ciel ! que tout ceci commence à e lasser ! Serai-je toute ma vie en tutelle ? on Dieu ! Marton ? Il est impossible de résis- r à cela. Marton ? Quoi, tous les jours la ême chose ! Mar . . . Ah ! te voilà.

SCENE IV.

MARTON, CIDALISE.

MARTON.

VOTRE Oncle est sorti, Dieu merci.

CIDALISE.

Je n'en puis plus.

MARTON.

Comment ! vous a-t-il dit encore quelque ose ?

CIDALISE.

Tu n'as rien entendu.

MARTON.

La maudite nation que les Oncles !

CIDALISE.

Il y en avoit pour mourir.

MARTON.

Pour moi, je suis à bout, je ne le comprends point.

CIDALISE.

Ni moi non plus.

MARTON.

Qui peut l'irriter de la sorte?

CIDALISE.

Je commence à le deviner.

MARTON.

Il ne faut qu'une bagatelle, pour le mett de mauvaise humeur.

CIDALISE.

Un rien suffit pour le mettre en colere.

MARTON.

Cela est vrai. Vous ne vous levâtes pas hi assez matin, & vous le fites attendre à dîne Il querella deux heures. Je ne vois pas, po moi . . .

CIDALISE.

Dîne-t-on devant trois heures à Paris?

MARTON.

C'est ce que je lui dis. Il se plaint aussi q vous voyez trop de monde, & que . . .

CIDALISE.

Veut-il que je ferme la porte à tous m amis?

MARTON.

Quelle apparence? Vous allez, dit-il, so

ve

it aux Comédies, à l'Opéra, au Bal, & is jouez gros jeu.

CIDALISE.

Le Carnaval, peut-on faire autre chose ?

MARTON.

J'en demeure d'accord. L'Eté, vous aimez ous promener, & vous ne revenez pas de ne heure d'ordinaire.

CIDALISE.

N'est-ce pas une chose bien étrange, de se mener l'Eté ?

MARTON.

Rien n'est plus naturel, sans doute. Vous z des Amans, & le nombre peut-être pour-. . . .

CIDALISE.

Est-ce un crime d'avoir des Amans ?

MARTON.

Non, un crime ! Voilà un plaisant crime, foi ! C'est un crime bien plutôt de n'en pas ir aujourd'hui. Allez, allez, Madame, il noque de nous. Ne vous contraignez point : rvu qu'on ait la conscience nette, qu'im-te des discours ? Laissez quereller Monsieur re Oncle, n'en faites pas moins tout ce que s voudrez. La liberté est une belle chose, s en jouirez tous deux : Il se veut fâcher, fâchera : Vous voulez vivre à votre ma-e, vous y vivrez.

CIDALISE.

Depuis très-peu de tems ma conduite le

bleſſe, & j'en découvre les raiſons.

MARTON.

Il faut effectivement qu'il y ait quel
choſe à tout ceci, que je ne comprends po
Depuis deux ans que je ſuis avec vous, n
avons toujours vécu comme nous vivons
votre Oncle ne nous perſécute que de
trois mois.

CIDALISE.

Et tu ne pénétres point encore d'où
vient?

MARTON.

Non, ma foi.

CIDALISE.

Tu ne vois pas là l'eſprit de ma Tante à
couvert?

MARTON.

Non, vous dis-je.

CIDALISE.

Tu ne connois pas que c'eſt elle qui po
mon Oncle à me tourmenter?

MARTON.

Hé pourquoi?

CIDALISE.

Par jalouſie.

MARTON.

Hé de qui?

CIDALISE.

De moi.

MARTON.

Expliquez-vous.

CIDALISE.

Elle s'imagine que je ſuis le ſeul obſtacle à l'amour qu'elle a ſans doute pour Eraſte.

MARTON.

Ah ! par ma foi, Madame, vous avez raiſon. Je rappelle mille & mille choſes qui me convainquent de ce que vous dites. En vérité, je ſuis bien ſotte !

CIDALISE.

Ne remarques-tu pas toutes les fois qu'Eraſte me vient voir, que ma Tante deſcend auſſitôt ici ?

MARTON.

Juſtement.

CIDALISE.

Qu'elle me charge toujours de quelqu'affaire qui m'oblige à ſortir, afin qu'elle demeure ſeule avec lui. J'ai vingt fois eu la penſée d'en avertir mon Oncle.

MARTON.

Cela n'auroit de rien ſervi, Madame. Il la verroit dans les bras de trente hommes, qu'il n'en prendroit aucun ſoupçon. Ses dehors affectés, ſes diſcours éternels de morale & de vertu, ſon déchaînement contre tous les plaiſirs, dont elle ſait goûter juſqu'aux moindres délicateſſes, lui donnent un empire abſolu ſur l'eſprit de Monſieur votre Oncle.

CIDALISE.

C'eſt auſſi ce qui m'a empêché de haſarder choſe.

MARTON.

Vous avez fort bien fait.

CIDALISE.

Mais enfin, ils auront beau me persécuter la jalousie de ma Tante, le pouvoir de mon Oncle, ni celui de mon Pere même, ne me forceront point à me remarier contre mon inclination.

MARTON.

Gardez-vous bien, Madame, de rien précipiter là-dessus. Vertu de ma vie, ce ne sont point ici des bagatelles: vous iriez prendre quelque brutal de Provincial, peut-être, qui nous tailleroit de la besogne. Hé ne vous marriez point, Madame, sans avoir bien examiné celui que vous choisirez. Brutal pour brutal j'aime mieux un Oncle qu'un Mari.

CIDALISE.

Il faudra que je sois bien assurée de la complaisance de celui qui me déterminera au mariage.

MARTON.

Vous parlez en femme de bon sens. Un choix, bon ou mauvais, est excusable la premiere fois; la curiosité peut bien faire de choses: mais la seconde, il faut d'autres raisons que la curiosité.

CIDALISE.

Ah je sais trop ce qu'il m'en a coûté pour avoir obéi aveuglément!

MARTON.

Dans les sentimens où je vous vois, Monsieur Durcet est celui qu'il vous faut.

CIDALISE.

Hé sur quoi juges-tu cela, Marton ?

MARTON.

Sur le grand attachement que vous avez pour la liberté.

CIDALISE.

Monsieur Durcet est un fort honnête homme : mais, ma pauvre Marton, je n'aime point les Gens de Robe.

MARTON.

Je ne vous en parlois que pour cette liberté, qui vous est si précieuse. Il y a de certaines heures avec ces Messieurs-là, où l'on en prend tout à son aise, & celui-ci me paroissoit homme à vous en laisser autant que vous en auriez voulu. S'il découvre vos sentimens, il se pendra, Madame, assurément. Il est vrai que vous ne le traitez pas plus mal que les autres, qui vous promettez la même chose.

CIDALISE.

Tant que mon Procès durera, dont il est Rapporteur, je me garderai bien de le désabuser.

MARTON.

J'ai oui dire que c'étoit un homme admirable pour les Procès désespérés. Mais, Madame, Monsieur Basset n'est point homme de

Robe, c'eſt un de ceux que vous flattez auſſ de la même eſpérance.

CIDALISE.

Il n'eſt pas Gentilhomme ſeulement.

MARTON.

Comment, Madame, vous moquez-vous Son pere & lui ne font-ils pas dans les affaires

CIDALISE.

Ce n'eſt pas une conſéquence.

MARTON.

Mais n'eſt-ce pas dans les affaires où l'o s'enrichit?

CIDALISE.

Ordinairement.

MARTON.

Allez, allez, Madame, il ſera bientô Noble; le nom changé fait tout. Au lieu d Baſſet, Monſieur le Marquis; acheter un Charge, répandre deux milliers de piſtoles; prêter à propos, il trouvera des amis & de parens à la Cour même. Son Pere l'a fait riche, il ſera ſon Pere Gentilhomme; la plum uſurpe la Nobleſſe auſſi-bien que l'épée.

CIDALISE.

Quoi qu'il en ſoit, Marton, je ne ſera jamais la Femme de Monſieur Baſſet, ſou quelque nom ni quelque qualité que ce ſoit.

MARTON.

Pourquoi le lui promettez-vous? Ah vraiment, je l'avois oublié. Les mille piſtoles qu'i

vous envoya hier, devoient bien m'en faire ſouvenir.

CIDALISE.

En vérité, c'eſt l'homme le plus obligeant que je connoiſſe, il fit cela de la meilleure grace du monde; & ſans lui, en vérité, je ne ſais ce que je ferois, tout mon bien étant ſaiſi comme il l'eſt.

MARTON.

Enfin donc, Madame, la roture de Monſieur Baſſet, & la robe de Monſieur Durcet, vous déterminent en faveur d'Eraſte.

CIDALISE.

Tais-toi, voici Monſieur Durcet.

SCENE V.

CIDALISE, M. DURCET, MARTON.

CIDALISE.

EN vérité, Monſieur Durcet, je vous ai des obligations infinies: vous faites paroître en tout ce qui me regarde une exactitude charmante.

M. DURCET.

Vous voyez, Madame, que je n'ai ſeulement pas voulu quitter ma robe, pour en être plutôt auprès de vous.

CIDALISE.

L'empreſſement des gens que l'on conſidere fait un extrême plaiſir.

MARTON.

Monſieur ne ſeroit pas de ces gens qui, au retour d'un voyage, vont deſcendre chez le Baigneur, pour ne pas dégoûter leur Maîtreſſe.

M. DURCET.

Non, je vous en réponds, j'y viendrois tout botté.

CIDALISE.

Marton, ne plaiſantes point: il y a bien autant de paſſion à l'un qu'à l'autre.

MARTON.

Moi, Madame? je ne plaiſante point.

CIDALISE.

Hé bien, Monſieur, comment va mon Procès?

M. DURCET.

Ah! Madame, le Rapporteur ſe tiendroit fort heureux, ſi vous aviez autant d'ardeur pour lui, qu'il en a pour tout ce qui vous touche.

CIDALISE.

Dites-moi, je vous prie, en quel état eſt mon Procès?

M. DURCET.

Madame, rien ne m'embarraſſe ſur votre affaire; & quand il y auroit plus de difficulté qu'il n'y en a, j'ai des amis qui voudront bien me

ie ſervir, en appuyant mes ſentimens. Si vo-
e Procureur avoit pris la peine de mettre au
ur tous vos moyens, & qu'il eût eu autant
affection pour vos intérêts que j'en ai, il au-
it fourni de bons Mémoires inſtructifs à un
vocat, pour faire vos griefs d'appel; il au-
it pourſuivi vos Parties à fournir de répon-
s à vos griefs, & auroit mis votre Procès en
at pour être jugé. En ce cas-là, je n'euſſe
s eu de peine à vous accorder tout ce qui
roit dépendu de mon miniſtere, & au-delà,
ec une rude condamnation de tous dépens,
mmages & intérêts.

CIDALISE.

Quand tout cela ſera fait, Monſieur, aurai-
gagné mon Procès? Car je ne comprends
n à ces choſes.

M. DURCET.

Tout ira bien, Madame, ne vous en met-
: point en peine.

MARTON.

Hé, Monſieur, comment pouvez-vous
rmir, avec tout ce tintamare-là dans la
e!

M. DURCET.

Ah! Marton, ſi je n'avois autre choſe qui
empêchât de dormir. . . .

CIDALISE.

Achevez, Monſieur, que voulez-vous
e?

M. DURCET.

Il vient ici des gens les soirs, qui me réveil lent de bon matin, Madame.

CIDALISE.

C'en est assez, je vous entends, & je veu bien calmer vos inquiétudes. Les assiduités d Monsieur Basset vous chagrinent; croye qu'elles me chagrinent autant que vous. C'e mon Oncle qui l'oblige d'être sans cesse ic pour nous épier. Je suis bien-aise de vous e avertir, afin que vous évitiez de le renco trer: ces petits soins ne partent pas d'une an tout-à-fait indifférente. Ah! ne me croyez pa je vous en dis trop. Je ne vous aime point, moins: mais je ne veux pas que vous croyi que j'en aime quelqu'autre.

M. DURCET.

Ah! Madame, souffrez, je vous prie.

CIDALISE.

Ah! Monsieur, c'en est assez; après cela ne puis plus vous regarder.

M. DURCET.

Adieu, Madame, songez à moi quelq fois.

CIDALISE.

Adieu donc, allez-vous-en, ne me reg dez pas.

SCENE VI.

CIDALISE, MARTON.

MARTON.

MONSIEUR Durcet auroit grand beſoin 'un bon verre de limonade : mais n'appré-endez-vous point, Madame, qu'Eraſte em-orté, fou, comme il eſt . . . .

CIDALISE.

A propos d'Eraſte, nous ſommes mal en-emble.

MARTON.

Ah vraiment ! je ne m'étonne donc plus que ous n'en ayons entendu parler d'aujourd'hui.

CIDALISE.

Il n'eſt point venu ici, dis-tu ?

MARTON.

Non, Madame.

CIDALISE.

Il n'y a point envoyé ?

MARTON.

Perſonne n'eſt venu.

CIDALISE.

Cela ne ſe peut ; tandis que mon Oncle ous parloit, peut-être. . . .

MARTON.

Cela se peut fort bien, Madame; car j'ai descendu là-bas tout exprès pour m'en informer.

CIDALISE.

Tu te trompes.

MARTON.

Je ne me trompe point.

CIDALISE.

Le Portier dormoit, sans doute.

MARTON.

Il ne dormoit point.

CIDALISE.

Il y enverra donc, attends ici. Voilà son portrait; cette bague est de lui; prends ce miroir encore: s'il vient lui-même, remets-lui tout cela entre les mains. Si Pasquin vient le premier, qu'il le reporte à son Maître, qu'il me rende mes lettres, & que sur-tout il sache que je ne le veux plus voir.

MARTON.

Hé! que ne me disiez-vous cela d'abord? je ne vous aurois pas tant questionnée, pour savoir qui des trois vous aimez davantage.

CIDALISE.

Fais ce que je te dis.

SCENE VII.

MARTON *seule.*

S'IL ne tient qu'à dire à Eraſte qu'on ne veut plus le voir, la choſe n'eſt pas difficile; ou ſi le Maître ne vient point, en inſtruire le Valet, cela eſt fort aiſé. A l'égard de ce qu'il faut remettre entre les mains de l'un ou de l'autre, il y a bien des choſes à dire là-deſſus: Pour la bague, Eraſte me la donneroit, ſans doute; pour ce miroir, je n'aurois qu'à le lui demander. Je ſerois bien ingrate, de ne pas garder le portrait d'un homme qui me veut tant de bien.

SCENE VIII.

PASQUIN, MARTON.

PASQUIN.

BON JOUR, Marton.

MARTON.

Bon jour.

PASQUIN.

Bon jour.

MARTON.

Hé bien bon jour, bon jour ! N'as-tu qu cela à me dire ? Te voilà bien effaré !

PASQUIN.

Oui vraiment, je le ſuis, tu parles bien ton aiſe : vois-tu, quand on eſt amoureux..

MARTON.

Toi amoureux !

PASQUIN.

Moi amoureux ? non. Je me donne au di ble, je ne veux point devenir fou comme mc Maître ; je veux dormir, boire & mange ces choſes ſi utiles à la vie, ſont les choſ dont on parle le moins chez nous. Au diant ſoit l'amour. Tiens, tiens, voilà une lett pour ta Maîtreſſe ; je crois qu'elle n'en ſe pas auſſi contente que des autres.

MARTON.

Cidaliſe ne veut entendre parler ni d'Eraſt ni de ſes lettres.

PASQUIN.

Tant mieux, je vais lui reporter celle- N'as-tu rien à me dire autre choſe ?

MARTON.

Tu lui diras que j'ai fait humainement po lui tout ce que j'ai pû faire auprès de ma Ma treſſe, & qu'elle eſt ſi fort irritée, qu'il n été impoſſible de l'adoucir.

PASQUIN.

Ah! bien, bien, billes pareilles: Mon Maître est dans une rage contr'elle, à n'en revenir jamais. Il avoue qu'on le trompe, & l'avoue pour la premiere fois de sa vie; l'aventure d'hier l'a dégagé absolument.

MARTON.

Mais d'où donc est venu tout ce désordre?

PASQUIN.

Tu ne le sais point?

MARTON.

Non, ma foi.

PASQUIN.

Je vais te l'expliquer. Peste! l'affaire est délicate, & l'on romproit à moins.

MARTON.

Point tant de digressions; acheve, je te prie.

PASQUIN.

Mon Maître étoit à la Foire hier, avec ta Maîtresse.

MARTON.

Hé bien, ton Maître étoit à la Foire; après?

PASQUIN.

Il passa un jeune homme, que Cidalise trouva fort bien fait. Aussitôt Eraste regarde une jeune personne, qu'il trouva fort aimable. Cidalise redoubla ses louanges pour le Cavalier; Eraste exagera les siennes pour la jeune personne. Ta Maîtresse recommençoit toujours, mon Maître ne finissoit point; & la fin

de la conversation fut, qu'ils se trouveren tous deux si laids, si laids, qu'ils se séparerent, avec des sermens de ne se revoir de leu vie.

MARTON.

Tu n'as plus rien à me dire ? Adieu.

PASQUIN.

Demeure ici, j'entends Eraste : paye-le d son impatience ; aussi-bien lui feras-tu mieu comprendre les choses.

SCENE IX.

PASQUIN, MARTON, ERASTE

ERASTE.

As-tu parlé à Cidalise elle-même ?

MARTON.

Monsieur ?

ERASTE.

Hé bien, Marton ?

PASQUIN.

Voici la lettre.

ERASTE.

Une réponse ? Elle me fait beaucoup d'honneur, vraiment.

MARTON.

Monsieur, je suis chargée. . .

ERASTE.

Attendez, Marton, je vous prie.

PASQUIN.

Monsieur, Marton n'a point voulu. . . .

ERASTE.

Tais-toi.

MARTON.

Monsieur, je suis fâchée. . . .

ERASTE.

Un moment, s'il vous plaît. C'est ma lettre!

PASQUIN.

Oui, Monsieur.

ERASTE.

Elle ne l'a point voulu recevoir?

MARTON.

Non, Monsieur.

ERASTE.

Pourquoi donc demeurer si long-tems?

PASQUIN.

J'instruisois Marton de votre démêlé.

MARTON.

Je le priois de vous dire qu'il n'auroit pas tenu à moi. . . .

ERASTE.

C'est assez, Marton; voilà qui va le mieux du monde. (*Il parle à l'oreille à Pasquin.*) Pasquin, tu n'as point parlé à Cidalise? Ah! tu m'as déja dit que non: va-t-en.

PASQUIN.

Je suis ici dans un moment.

ERASTE.

Hé bien donc, Marton, l'on ne me veut plus voir?

MARTON.

Monsieur . . . .

ERASTE.

J'en suis ravi, je vous jure; elle m'a prévenu, comme vous voyez. Elle vous a entretenue de son procédé avec moi?

MARTON.

Non, Monsieur, je vous assure. J'ai su qu'elle ne vouloit plus vous voir, sans en apprendre la cause.

ERASTE.

Que je sois le dernier des hommes, que tous les malheurs imaginables m'arrivent, si je lui parle de ma vie; si je ne romps avec elle pour jamais; si je ne l'oublie, ou si je m'en souviens, que pour me venger de ses perfidies. Où est-elle?

MARTON.

Elle est dans sa chambre, Monsieur.

ERASTE.

Ah! qu'elle y demeure; je suis las d'essuyer ses caprices. Que fait-elle?

MARTON.

Je crois qu'elle essaie un manteau.

ERASTE.

Elle peut faire tout ce qu'il lui plaira; mais je n'en serai plus la victime, sur ma parole. Elle n'est point sortie depuis qu'elle est levée?

MARTON.

Non, Monsieur.

ERASTE.

Qu'elle ne sorte point; qu'elle aille au bout du monde, j'y prends peu d'intérêt. Que vouloit ce Laquais, qui sortoit quand je suis entré?

MARTON.

Je n'ai vu de Laquais ici que le vôtre.

ERASTE.

Ah! mon enfant, je n'ai point de curiosité, je vous jure: je croirai, si vous voulez, que personne ne l'est venu voir d'aujourd'hui.

MARTON.

Non, je vous en réponds.

ERASTE.

Hé! que m'importe? je ne veux rien apprendre de ce qui la regarde. Qu'elle soit tranquille comme je le suis, & comme elle l'est sans doute?

MARTON.

Je ne sais point lire dans les cœurs.

ERASTE.

Qu'elle me mépriſe.

MARTON.

Cela seroit difficile.

ERASTE.

Qu'elle me haïsse.

MARTON.

Elle ne hait personne.

ERASTE.

Adieu, Marton, je vous demande en grac qu'elle ne ſache point que je ſuis venu ici.

MARTON.

Je ferai ce que vous voudrez.

ERASTE.

Je vous en prie, au moins.

MARTON.

Cela ſuffit.

ERASTE.

Vous vous en ſouviendrez ?

MARTON.

Je vous en réponds.

ERASTE.

Non, Marton, je vous prie, dites-lui qu vous m'avez vu.

MARTON.

Je le veux bien.

ERASTE.

Peignez-moi, à ſes yeux, auſſi indifféren que je vous le parois.

MARTON.

Je n'y manquerai pas.

ERASTE.

Dites-lui bien tout ce que je vous ai dit.

MARTON.

Je le ferai.

ERASTE.

Que je ne ſonge plus à elle.

MARTON.

C'eſt aſſez.

ERASTE.

Que je ne l'aime plus.

MARTON.

Je lui dirai.

ERASTE.

Que je ne la veux plus voir.

MARTON.

Je n'oublierai rien.

ERASTE.

Adieu, Marton.

MARTON.

Adieu, Monsieur.

ERASTE.

Il faut qu'elle apprenne mes sentimens de la propre bouche.

MARTON.

Oh! pour cela, Monsieur, je ne puis.

ERASTE.

Comment donc?

MARTON.

Elle m'a défendu expressément de vous laisser entrer.

ERASTE.

Je ne veux lui dire qu'un mot.

MARTON.

Il m'est impossible.

ERASTE.

Ma pauvre Marton, . . .

MARTON.

Non, Monsieur, je n'en ferai rien.

SCENE X.

PASQUIN, MARTON, ERASTE

PASQUIN.

MONSIEUR?

ERASTE.

Attends un moment. Ma pauvre Marton fais-moi le plaisir, de lui dire qu je suis ici.

MARTON.

Vous me ferez gronder.

ERASTE.

Oblige-moi, je t'en conjure.

MARTON.

Cela ne servira de rien.

ERASTE.

Il lui donne une bague.

Tiens, Marton, va, je te prie.

MARTON.

On ne peut vous rien refuser.

SCENE XI.

PASQUIN, ERASTE.

ERASTE.

M'as-tu apporté tout ce que je demandois.

PASQUIN.

Voilà premierement la clé de votre cassette. Les lettres que vous me demandiez n'y étoient point.

ERASTE.

Elles étoient dans mon écritoire.

PASQUIN.

Je les y ai trouvées aussi.

ERASTE.

Les as-tu, enfin?

PASQUIN.

Oui, Monsieur.

ERASTE *à Pasquin.*

Donne donc. Hé bien, Marton? Attends.

SCENE XII.

PASQUIN, MARTON, ERASTE.

MARTON.

JE vous l'avois bien dit, Monsieur, que je serois querellée. Elle ne veut plus vous voir absolument: On m'appelle; adieu, Monsieur, j'en suis au désespoir.

SCENE XIII.

PASQUIN, ERASTE.

ERASTE.

OU sont ces lettres?

PASQUIN.

Les voici.

ERASTE.

Les tablettes?

PASQUIN.

Les voilà.

ERASTE.

Le Portrait?

PASQUIN

PASQUIN.

Je le tiens.

ERASTE.

Le Cachet ?

PASQUIN.

Vous le voyez.

ERASTE.

Donne tout cela à Marton, qu'elle le rende ſa Maîtreſſe.

SCENE XIV.

PASQUIN *ſeul.*

Je vais le lui donner tout-à-l'heure. Oui da. Oh quelque ſot, ma foi ! Donnant, donnant, autrement point d'affaire. J'ai bonne mémoire ; il nous revient un miroir, un portrait, auſſi une bague. Si l'on rend, nous rendrons ; ſi l'on garde, nous garderons.

SCENE XV.

PASQUIN, MARTON.

MARTON.

TON Maître eſt ſorti ?

PASQUIN.

Oui, pourquoi ? Veut-on parler d'accon modement ? faut-il ménager quelque entr vue ? Parle, je ſuis Plénipotentiaire abſol Tu n'as qu'à dire.

MARTON.

Tu ne dis que des ſotiſes, tais-toi. J'ai o blié de lui demander les lettres de ma Ma treſſe.

PASQUIN.

Je ſuis reſté pour te redemander celles mon Maître.

MARTON.

Je crois que j'ai les ſiennes ici.

PASQUIN.

Je penſe avoir celles de ta Maîtreſſe auſſi

MARTON.

N'as-tu plus rien à me dire ?

PASQUIN.

N'as-tu plus rien à me faire ſavoir ?

MARTON.

J'ai, si je me semble, encore quelque chose te donner.

PASQUIN.

J'ai, si je ne me trompe, quelque chose en-re à te rendre.

MARTON.

Non, je m'abuse; mais rends-moi ce que veux dire.

PASQUIN.

Non, je révois, Marton, je n'ai plus rien e donner.

MARTON.

Que parles-tu-là d'un Cachet?

PASQUIN.

Que murmures-tu d'une Bague?

MARTON.

Ah! vraiment, je m'en ressouviens. Tiens, ns, Pasquin, voici. . . .

PASQUIN.

Ah! je m'en ressouviens aussi. Tiens, tiens, arton, voilà. . . .

MARTON.

le rend un porte-lettres.

On m'a chargé de remettre ceci entre tes ains.

PASQUIN.

rend un brasselet de cheveux.

J'ai ordre de remettre ceci entre les tiennes.

MARTON.

Ce n'est point là le Cachet?

PASQUIN.

Ce n'eſt point là la Bague ?

MARTON.

Peſte ſoit du fripon.

PASQUIN.

Friponne toi-même, que veux-tu dire ? rends moi le braſſelet, je te rendrai le porte lettres.

MARTON.

Je dirai tout cela à ton Maître.

PASQUIN.

Et moi, je le dirai à ta Maîtreſſe. Tiens vois-tu, ſans tant barguigner ; rends-moi la Bague, & voilà le Cachet.

MARTON.

La Bague vaut mieux.

PASQUIN.

Tiens, voilà encore les tablettes par-deſſus ; j'y perds, par ma foi.

MARTON.

Donne.

PASQUIN.

Au voleur.

MARTON.

Prends donc, maraut, te tairas-tu ? donne moi le portrait de ma Maîtreſſe, je te rendrai celui de ton Maître.

PASQUIN.

Et le miroir ?

MARTON.

Le voilà.

PASQUIN.

Tiens: mais je ne veux plus de commerce entre nous, j'aime les gens de bonne foi.

MARTON.

Point de chagrin.

PASQUIN.

Vas, vas, je suis bon Prince.

MARTON.

Sois discret, au moins.

PASQUIN.

Ne babille pas, seulement.

MARTON.

Bouche close.

PASQUIN.

Chut.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

CIDALISE, MARTON.

MARTON.

Vous avez mis Eraſte au déſeſpoir.

CIDALISE.

Ce n'eſt point cela à préſent dont il queſtion. Que fait mon Oncle? que dit-il?

MARTON.

Votre Oncle eſt parti pour aller trouver votre Pere.

CIDALISE.

Pour aller trouver mon Pere?

MARTON.

Rien n'eſt plus aſſuré.

CIDALISE.

Qui te l'a dit?

MARTON.

Perſonne. Mais il eſt ſorti à ſix chevaux; il a pris ſa petite caléche, où voudriez-vous qu'il allât?

CIDALISE.

Il y a bien de l'apparence à ce que tu dis. J'ai peur de quelque extravagance : c'eſt un homme dont je crains tout.

MARTON.

On appelle cela, juſtement, avoir peur de ſon ombre. Que peut-il vous faire ?

CIDALISE.

Il étoit ce matin dans une furieuſe colere.

MARTON.

Il étoit il y a huit jours dans une rage effroyable.

CIDALISE.

Quand donc ? je ne m'en ſouviens point.

MARTON.

Vous avez bientôt perdu la mémoire. Quoi! vous avez oublié cette charmante nuit, où tous les élémens ſe déchaînerent pour nous faire enrager : cette nuit, où le vent, l'eau & le vin, nous cauſerent tant de déſordre ? Point de flambeaux, plus de Laquais ; le Cocher yvre-mort, ſes chevaux & nous au milieu d'un bourbier ?

CIDALISE.

Ce jour que nous revînmes à huit heures au matin ?

MARTON.

Celui-là même. Ne vous ſouvient-il point non plus, que Monſieur votre Oncle nous attendoit dans la cour, qu'il ſe promenoit en long, en large, qu'il prenoit le Ciel à témoin,

qu'il tempêtoit, qu'il menaçoit? Oh! pour moi il y a long-tems que je ne crois plus aux Sorciers; mais je ne croirai bientôt plus à l'apopléxie. Deux doigts de col! n'en pas crever Un homme maigre en seroit mort.

CIDALISE.

Oh! pour ce jour-là, je t'avoue que j'eus pitié.

MARTON.

Madame votre Tante ne vous fit-elle point de pitié aussi, qui le contrefaisoit en tout, & l'adoucissoit d'une maniere à l'irriter mille fois davantage?

CIDALISE.

Je crois qu'elle s'évanouit aussi?

MARTON.

Elle en fit semblant, du moins, mais je lui jettai une aiguiérée d'eau par le nez, qui lui fit bientôt changer de résolution: mort de ma vie, je n'aime point les hypocrites; elle n'étoit fâchée, que de n'avoir pas été avec nous.

CIDALISE.

Il n'en faut point douter.

MARTON.

Oh, çà donc, croyez-moi, ne vous allez point mettre de fariboles dans la tête, qui ne sont bonnes à rien. Que Monsieur votre Oncle se fâche ou ne se fâche point, tout cela est la même chose à votre égard.

CIDALISE

CIDALISE.

Tu as raison.

MARTON.

Voyons donc pour Eraste.

SCENE II.

UN LAQUAIS, CIDALISE, MARTON.

UN LAQUAIS.

MONSIEUR Basset, Madame?

CIDALISE.

Faites monter; la visite de cet homme m'embarrasse: on n'aime point à voir les gens à qui l'on a de certaines obligations.

SCENE III.

CIDALISE, M. BASSET.

CIDALISE.

HÉ bon jour, Monsieur Basset, j'ai bien des remercimens à vous faire.

M. BASSET.

Je suis ravi, Madame, d'avoir eu une

occasion, en ma vie, de vous faire un petit plaisir.

CIDALISE.

Il est certain que peu de gens aiment aussi délicatement que vous. La plûpart ne vous disent que des sottises; ils croient avoir bien rencontré, de vous dire qu'ils vous adorent, & qu'ils vont mourir pour vous, si vous ne les aimez: que si vous leur faites cette grace, ils vous serviront toute leur vie; comme si l'on avoit bien affaire de leurs services; & dans les choses essentielles, ils demeurent tout court.

M. BASSET.

Pour moi, Madame, je ne m'amuse point à la bagatelle. Vous trouverez toujours mon coffre-fort ouvert.

CIDALISE.

Je ne crois pas, Monsieur, que je vous mette souvent à de pareilles épreuves; vous êtes bien persuadé qu'aussitôt que mes affaires seront terminées. . . .

M. BASSET.

Ne parlons plus de cela, Madame, je vous prie; ce sont des bagatelles, vous dis-je, qui ne méritent pas qu'on s'en souvienne.

CIDALISE.

Vous avez l'ame belle, Monsieur!

M. BASSET.

Point du tout, Madame, cela ne me coûte rien, mes droits de présence me valent cela en une année.

CIDALISE.

En vérité, Monsieur, je ne saurois assez vous témoigner. . . .

M. BASSET.

Si vous aviez autant d'envie de reconnoître la tendresse que j'ai pour vous, qui mériteroit bien mieux d'être récompensée. . . .

CIDALISE.

Oh! Monsieur Basset, je vous prie, laissez-moi terminer mes affaires, je n'ai plus qu'une année à passer, pour être absolument maîtresse de mes volontés; donnez-vous patience jusques-là, s'il vous plaît: alors je vous permets de vous plaindre, si vous n'avez pas lieu d'être content de moi.

M. BASSET.

Vous me faites une belle promesse, Madame! vous me permettez de me plaindre!

CIDALISE.

Oh! Monsieur Basset, que vous donnez un mauvais sens aux choses qu'on vous dit!

M. BASSET.

Hé bien, Madame, je prendrai patience, pourvu que vous ne voyiez plus Monsieur Durcet.

CIDALISE.

Ah! vraiment, j'oublios bien de vous en parler; c'est un homme qui me désespere, il est ici presque tous les jours; j'ai découvert ce qui l'amene. Mon Oncle l'a prié d'observer ceux qui viennent ici; & dans la pensée que

mon Pere & lui ont, de me faire épouser un Gentilhomme de leur Province, ils veulent m'ôter la liberté de voir qui que ce soit. Ils vous redoutent plus qu'un autre, c'est pourquoi je vous prie bien fort d'éviter, autant que vous pourrez, la présence de Monsieur Durcet.

M. BASSET.

En vérité, Madame, vous me rendez la vie.

SCENE IV.

MARTON, CIDALISE, M. BASSET.

MARTON.

LUCILE, votre jeune Cousine, voudroit vous parler un moment.

CIDALISE.

Hélas! la pauvre petite personne! je serai bien aise de la voir. Adieu, Monsieur Basset, que rien ne vous inquiéte.

M. BASSET.

Quand on aime comme je fais. . . ?

CIDALISE.

Adieu, Monsieur Basset.

SCENE V.

CIDALISE, LUCILE, MARTON.

CIDALISE.

HÉ bien, ma chere enfant, il y avoit long-tems que je ne vous avois embraſſée. Vous ne me dites mot?

LUCILE.

Ma Couſine, au moins, je vous prie bien fort de ne point dire à ma Mere que je ſuis venue ici.

CIDALISE.

Pourquoi donc cette précaution? Eſt-ce qu'il y a du mal à me venir voir?

LUCILE.

Hé, mon Dieu, ne ſavez-vous pas ſon humeur? elle ne me croit jamais bien qu'avec elle; & pour ſurcroit encore, Cephiſe, votre Tante, l'acheve de gâter. Ma Mere m'a envoyée chez elle, mais j'ai pris ce tems-là pour vous prier de me faire une grace.

CIDALISE.

J'apprends tous les jours des choſes nouvelles de ma chere Tante. Marton, Cephiſe n'a pas manqué de parler de moi chez la Mere de ma Couſine, dans ſes termes ordinaires?

MARTON.

Sans mentir, voilà un méchant esprit.

LUCILE.

Ne lui en témoignez rien, je vous prie.

CIDALISE.

N'ayez aucune peur : Mais que dit-elle de moi à votre Mere ?

LUCILE.

Oh ! ma Cousine, je n'oserois vous le dire.

MARTON.

Allez, allez, ne craignez rien, nous sommes accoutumées à son langage ; car je crois qu'elle ne m'épargne non plus que les autres.

LUCILE.

Ah ! vraiment non, elle commence toujours par vous.

MARTON.

Hé bien ?

LUCILE.

Hé bien, elle dit que vous êtes la plus méchante fille du monde ; que c'est vous qui entraînez ma Cousine dans le libertinage où elle vit ; que c'est vous qui l'empêchez de se remarier, parceque tous ses Amans vous font des présens ; que vous avez intérêt de faire durer ce manége autant de tems que vous le pourrez, puisqu'un mariage feroit bientôt cesser ce commerce. Que sais-je, moi ? je n'aurois jamais fait, si je vous disois tout ce qu'elle dit.

MARTON.

Par ma foi, Madame, avec tout le respect

que je vous dois, voilà une impudente carogne.

CIDALISE.

Ne vous contraignez point, Marton, je vous avoue de tout. Et de moi, ma Cousine, que dit-elle?

LUCILE.

Mais elle dit que vous ne la voulez point croire; que vous ne faites rien qu'à votre tête; qu'elle s'est bannie de chez vous, parceque vous vous moquiez de ses corrections; que cependant elle avoit pour vous toutes sortes de complaisances; que vous la traîniez dans tous les plaisirs, qu'elle prenoit comme autant de mortifications.

MARTON.

La scélérate!

CIDALISE.

Après, ma Cousine?

LUCILE.

Mais après, elle dit que vous donnerez la mort à son Mari; qu'il y a huit jours que vous ne revîntes qu'à huit heures du matin, & que cela, joint avec d'autres choses qu'elle ne dit point, suffiront pour avoir des moyens de vous punir.

CIDALISE.

Oh! je la mets au pis. Si l'on approfondissoit son cœur & le mien, malgré cette vertu dont elle fait tant de bruit, on y trouveroit de terribles différences. Mais, poursuivez, je vous prie?

LUCILE.

Mais elle me fait sans cesse de grands sermons, qui durent deux heures, de ne jamais parler à pas un homme ; que ce sont tous des trompeurs.

MARTON.

Hé ! d'où diantre le sait-elle ? quelqu'un l'a-t-il jamais voulu tromper ?

LUCILE.

Ah ! vraiment vous n'auriez qu'à lui dire cela.

CIDALISE.

Ensuite, ma Cousine ?

LUCILE.

Mais ensuite : je m'endors, & ma Mere me donne un soufflet pour me réveiller.

CIDALISE.

Mais, ma chere Cousine, je vous en prie, tâchez de vous ressouvenir de toutes les fausfetés dont elle me noircit.

LUCILE.

Oh dame ! ma Cousine, je ne suis pas venue ici pour cela, chacun songe à ses affaires, voyez-vous.

CIDALISE.

Hé ! mon enfant, quelles affaires avez-vous ?

LUCILE.

J'aurai bien de la peine à vous le dire.

CIDALISE.

Je ne puis pas non plus le deviner.

LUCILE.

Mais, ma Couſine, vous n'en parlerez donc perſonne, au moins ?

MARTON.

Voulez-vous que je m'en ailſe ?

LUCILE.

Bien au contraire : puiſque vous êtes ſi habile, vous m'aiderez, s'il vous plaît.

CIDALISE.

Dites-donc vîte, car il pourroit venir quelqu'un.

LUCILE.

Tenez, Marton ſait bien ce que c'eſt, car elle me regarde.

MARTON.

Je parie qu'elle aime quelqu'un.

LUCILE.

Hé bien oui, puiſque vous voulez le ſavoir.

CIDALISE.

Hé bien, ma Couſine, ce n'eſt pas un grand crime.

LUCILE.

Ah ! vraiment, ſi vous entendiez & ma mere & Cephiſe, il n'y a point aſſez de tourmens pour punir une fille qui aime.

CIDALISE.

Mais c'eſt ſelon, ma Couſine : il y a des amours criminels, dont je ne vous crois point capable.

LUCILE.

Mais, quel crime peut-il y avoir d'aime bien tendrement, de souhaiter d'être incest samment avec la personne qu'on aime, & d'être au désespoir de ne le pouvoir pas. . .

CIDALISE.

Est-ce un homme de qualité ?

LUCILE.

Assurément ; on l'appelle Monsieur le Com te. Mais si vous le voyiez, ma Cousine, vou l'aimeriez ; il est petit, mais il a le meilleu air du monde, les yeux si beaux ; il chant comme un Ange ; il danse, qu'on ne peut p mieux.

CIDALISE.

Vous lui avez donc parlé ?

LUCILE.

Fort souvent, ma Cousine. Il passoit le so par-dessus la muraille du jardin d'un de s amis ; ce jardin donnoit dans le nôtre ; ur Demoiselle de ma Mere, qu'on a chassée pou cela, le faisoit monter dans sa chambre, & nous causions tous trois toute la nuit.

MARTON.

Ces pauvres enfans !

LUCILE.

Oh ! Marton, vous ne savez pas tout ; a été une fois trois jours au logis, à ne viv que de confitures.

MARTON.

Et il n'en est point mort ?

LUCILE.

J'en ſerois bien fâchée.

CIDALISE.

Mais enfin, de quoi s'agit-il?

LUCILE.

Il va venir ici, ma Couſine, ſi vous le ouvez bon. Comme nous ne pouvons plus ous voir chez nous, j'ai cru que vous vouriez bien me faire le plaiſir de ſouffrir qu'il ìnt ici quelquefois. Je demanderai congé pour ler voir Cephiſe; je n'y demeurerai qu'un ioment, & je viendrai paſſer quelques heus avec vous & avec lui.

MARTON.

La pauvre petite innocente!

CIDALISE.

Très volontiers, ma Couſine; & même je ous réponds, ſi c'eſt un parti qui vous conienne, d'en faire parler à votre Mere, par es gens qu'elle aura peine à refuſer.

LUCILE.

Hélas! ma Couſine, que je vous aurai d'oligation!

SCENE VI.

CIDALISE, PASQUIN, MARTON, LUCILE.

CIDALISE.

HÉ bon Dieu! Pasquin, que veut dire ceci? que signifie cet équipage?

PASQUIN.

Il ne signifie rien de bon.

MARTON.

Explique-toi?

PASQUIN.

Hélas! j'ai le cœur si serré.

CIDALISE.

Hé, de quoi?

PASQUIN.

Ah Madame!

MARTON.

Hé bien, parleras-tu?

PASQUIN.

Adieu parens, amis, patrie. Adieu Paris adieu S. Cloud, Boulogne & Vincennes. Peut on quitter de si braves gens sans étouffer de douleur?

CIDALISE.

Hé! pourquoi les quitter?

PASQUIN.

Pour ne vous plus voir, Madame; nous al-ons chercher, mon Maître & moi, un pays ù l'on ne trompe point.

MARTON.

Et où le trouveras-tu, ce pays?

PASQUIN.

Par-tout où il n'y aura point de femmes.

MARTON.

Mais tu trouveras des femmes par-tout.

PASQUIN.

Elles ne seront peut-être pas comme ici.

MARTON.

Elles seront par-tout de même.

CIDALISE.

Oh finis, je t'en prie. Que demandes-tu? ue veux-tu?

PASQUIN.

Mon Maître m'a chargé, Madame, de ve ir vous faire ses adieux.

CIDALISE.

Où va-t-il?

PASQUIN.

Il ne me l'a point dit, Madame.

CIDALISE.

Mais, qui le fait partir si promptement?

PASQUIN.

Le désespoir où vous l'avez mis ce matin; anchement, Madame, vous en avez usé un eu cavalierement avec nous. Enfin, rebuté de os mépris, il s'est jetté dans son carrosse, à

ce qu'on m'a dit ; car si j'y avois été, je l'euſſe bien empêché d'en rompre les glaces, ſoit dit par parantheſe, il eſt entré chez lui, il a donné mille coups de bâton à tous ſes gens.

MARTON.

Y étois-tu, pour lors, Paſquin ?

PASQUIN.

Non, Marton, heureuſement ; quand je ſuis arrivé, l'expédition étoit faite. Il eſt enſuite monté dans ſa chambre, j'y étois pour lors. Ah ! que je ſuis miſérable, a-t-il dit, de m'attacher à la plus franche Coquette de Paris ! Je ne redis pas fidellement les paroles, mais c'eſt le ſens toujours. Allons, allons, a-t-il pourſuivi, mépriſons ceux qui nous mépriſent, c'eſt trop long-tems paſſer pour un dupe. Je ne vous dis point qu'il aſſaiſonna chaque parole de coups de pied contre les fauteuils, d'égratignures au viſage, cela s'en va ſans dire. Enfin, Madame, laſſé de faire le poſſédé, il eſt demeuré immobile ; la nature a cédé à des efforts ſi violens, il s'eſt traîné contre ſon lit, ſes genoux ſe ſont dérobés ſous lui, ſa tête eſt tombée ſur ſes bras.

MARTON.

Il s'eſt évanoui ?

PASQUIN.

Non, Marton.

CIDALISE.

Eſt-il mort ?

PASQUIN.

Non, Madame, il s'eſt endormi.

MARTON.

Peſte ſoit du maraut.

PASQUIN.

Après trois bonnes heures, il s'eſt réveillé ſurſaut. Mon cher Paſquin, m'a-t-il dit, ons, partons, courons au bout du monde. ue le même Soleil n'éclaire plus deux perſonnes que leurs inclinations ont ſi fort ſépaes. Elle ne jouira plus de mes peines. Si je is aſſez lâche pour en ſoupirer, elle n'en omphera pas du moins, l'ingrate, la perfi, & cent autres belles épithétes, qui conveient parfaitement au ſujet.

CIDALISE.

Acheve, je t'en prie?

PASQUIN.

Enfin, Madame, comme je me préparois emplir ſa valiſe, il m'a rappellé, d'un ton endre le cœur le plus dur. Je veux lui écri, a-t-il repris, avant que de la quitter; Paſin, apporte-moi mon écritoire. Vous ne eurez point, Madame? Apporte-moi de la ugie. Tu ne pleures point, vilaine?

CIDALISE.

Finiras-tu?

PASQUIN.

Tout eſt fini, Madame; il a écrit une let, qu'il m'a dit de vous apporter.

MARTON.

Pourquoi ces bottes ?

PASQUIN.

Pour rendre la chose plus touchante.

CIDALISE *lit la lettre d'Eraste.*

» Puisque vous aimer & vous estimer so
» deux choses incompatibles, je renonce
» vous pour jamais : je pars pour aller
» Flandre, & je fuirai désormais tous les lie
» où vous serez. Je ne demeurois ici que po
» vous ; un peu de mérite, & toute la passi
» imaginable, n'ont pû vous rendre fidell
» rien ne me retient plus. Je ne vous par
» point de l'état où vous m'avez mis ; si vo
» étiez sensible, vous ne pourriez le conv
» voir sans mourir de douleur ; mais la dure
» de votre cœur y a mis bon ordre ; & cel
» qui a fait tout le malheur de ma vie, pou
» roit apprendre ma mort sans répandre u
» larme. «

PASQUIN

Peut-on écrire plus tendrement ? puisq
vous estimer & partir pour la Flandre so
deux choses incompatibles, je suivrai dés
mais toute la passion imaginable pour vo
aimer : Je ne demeurois ici que pour la dur
de votre cœur, & je pourrois apprendre vot
mort sans répandre une larme.

CIDALISE.

Tais-toi donc, Pasquin.

PASQUI

PASQUIN.

Rien ne me retient plus. . . . Quoi! vous
iez encore?

MARTON.

Le moyen de s'en empêcher?

PASQUIN.

Allez, cela n'eſt pas bien du tout, vous de-
riez mourir de honte: le Ciel vous punira
utes deux.

CIDALISE.

Mais, que veux-tu?

PASQUIN.

Non, Madame, encore une fois, cela n'eſt
as bien; je vais tout-à-l'heure dire à mon
laître la maniere dont on reçoit ſes adieux.
eſt au coin de la rue, le pauvre homme!
ut vis-à-vis un Fourbiſſeur. Adieu, adieu,
ous allons en Flandre.

MARTON.

Quoi, Paſquin?

PASQUIN.

Laiſſe-moi-là, tigreſſe: le Ciel vous a fait
utes deux pour faire damner le genre hu-
ain.

SCENE VII.

CIDALISE, MARTON, LUCILE.

MARTON.

PESTE soit du fou.

CIDALISE.

Je crains bien qu'Eraſte ne ſoit pas conte de la réponſe, & qu'il ne vienne ici nous ch griner.

MARTON.

Je le crains bien auſſi.

LUCILE.

Ma Couſine, cet homme-là eſt donc à v tre Amant?

CIDALISE.

Oui, ma Couſine.

LUCILE.

Vraiment! je l'aime bien, d'être ſi affe tionné pour ſon Maître. Mais il me ſemb que vous ne prenez pas grande peine à l'a paiſer!

MARTON.

Oh! c'eſt une méthode qui paſſe les jeun filles comme vous.

LUCILE.

Je ne veux point l'apprendre; Monſieur Comte n'aimeroit pas cela.

MARTON.

En enrageant, il vous aimeroit davan-
ge.

SCENE VIII.

CIDALISE, LUCILE, MARTON, UN LAQUAIS.

LE LAQUAIS.

UN jeune Monsieur, que je n'ai jamais vu
i, demande s'il ne vous incommodera point,
adame ?

LUCILE.

Ma Cousine, c'est Monsieur le Comte.

CIDALISE.

Faites monter.

MARTON.

Que vous allez être bien-aise !

LUCILE.

Assurément.

CIDALISE.

Mais, ma Cousine, il faut un peu se conte-
r; il est bon quelquefois de ne pas laisser
ir tant d'empressement.

LUCILE.

Oh ! ma Cousine, je ne suis pas si savante
e vous.

SCENE IX.

CIDALISE, LUCILE, LE COMTE, MARTON.

LUCILE.

HÉ, vous voilà, Monsieur le Comte. Il y a plus d'une heure que je suis ici.

LE COMTE.

Le dessein que j'ai, Madame, vous fera excuser la liberté que je prends.

LUCILE.

J'ai dit tout cela à ma Cousine, on vous excuse, parlez-moi donc ?

CIDALISE.

Voilà le petit homme, Marton, que je vi à la Foire, qui m'a brouillée avec Eraste.

LUCILE.

Vous ne me répondez rien ?

LE COMTE.

Madame, encore une fois, je vous prie d'imputer qu'à ma tendresse. . . .

CIDALISE.

Dans la pensée que vous avez, Monsieur ne doutez point que je ne sois la premiere favoriser vos desseins. Qu'il est bien fait !

MARTON.

Il est trop petit.

LE COMTE.

Pour vous, Mademoiselle, vous voulez bien à présent que je vous témoigne. . . .

LUCILE.

Laissez-moi là.

LE COMTE.

Que voulez-vous dire?

LUCILE.

Laissez-moi.

CIDALISE.

Hé! fi ma Cousine, que vous faites l'enfant!

MARTON.

Ah! vraiment voici bien une autre chanson, j'entends nos foux qui reviennent.

SCENE X.

CIDALISE, ERASTE, MARTON, PASQUIN, LE COMTE, LUCILE.

LE COMTE.

Qui donc, Madame?

CIDALISE.

Ce n'est rien.

ERASTE.

Enfin donc, Madame, vous voulez me voir mourir, vous n'avez point de pitié d'un homme qui vous a si tendrement aimée; il faut vous contenter, Madame, il faut cesser de vivre, il faut vous quitter.

CIDALISE.

Vous n'êtes pas sage, Eraste; vous ne songez pas qu'il y a des gens ici?

ERASTE.

Hé! Madame, toute la terre sait que je vous aime depuis si long-tems: que je n'ai jamais laissé passer un moment sans le penser sans vous l'écrire, ou sans vous le dire; & toute la terre sait que vous ne m'avez jamais aimé, que vous ne l'avez jamais pensé, que vous mentiez quand vous me l'avez écrit, & que vous m'avez toujours trompé.

CIDALISE.

Je vous prie de vous taire, encore une fois C'est un extravagant, Monsieur, il ne faut pas prendre garde. . . .

ERASTE.

Ah! je suis donc un extravagant? j'en suis bien aise. Mais que vois-je? Ah volage N'est-ce pas, perfide. . . . Je ne me trompe point, ame sans foi! c'est lui-même. Vous avez bientôt fait connoissance? Hier à la foire, aujourd'hui dans votre chambre; c'est bien faire du chemin en peu de tems. Et cela demeureroit impuni? non. Que tous les fou-

res du Ciel me tombent sur la tête. . . . . .

CIDALISE.

Mais écoutez.

ERASTE.

Laissez-moi là.

MARTON.

Ce n'est point. . . .

ERASTE.

Ote-toi, malheureuse.

CIDALISE.

Vous ne voulez pas. . . .

ERASTE.

Je ne veux rien. Pour vous, mon petit Monsieur, nous nous verrons ailleurs.

LE COMTE.

Prenez garde à ce que vous dites, Monsieur.

LUCILE.

Monsieur le Comte, passez là-dedans, s'il vous plaît.

LE COMTE.

Je ne veux point.

MARTON.

Le Comte sort

Oh! passez donc, puisqu'on vous le dit. Oh à, Monsieur, présentement, voulez-vous qu'on vous dise? . . . .

ERASTE.

Ne te présente jamais devant mes yeux.

CIDALISE.

Quoi! votre opiniâtreté. . .

ERASTE.

Retirez-vous, vous dis-je, je ne veux plus vous voir, je vous mépriſe, je vous abhorre je vous déteſte; je maudis tous les momens de ma vie que j'ai perdus pour vous. Puiſſe le Ciel un jour vous punir comme vous le méritez. La mort la plus affreuſe n'aura rien d'horrible pour moi, puiſqu'elle me ſéparera de vous.

CIDALISE.

Marton, laiſſez-le là. Suivez-moi?

SCENE XI.

ERASTE, PASQUIN.

ERASTE.

ALLONS, Paſquin, partons?

PASQUIN.

Allons, Monſieur.

ERASTE.

Quittons cet Enfer?

PASQUIN.

Quittons ces diables.

ERASTE.

Non, cela ne ſe peut concevoir!

PASQUIN.

Cela ne ſe peut imaginer!

ERASTE.

Tant de soins !

PASQUIN.

Cela est vrai.

ERASTE.

Tant de soupirs !

PASQUIN.

Vous avez raison.

ERASTE.

Me traiter ainsi !

PASQUIN.

Cela est horrible.

ERASTE.

Allons, abandonnons tous les lieux où elle ra ; ils ne me peuvent être que funestes.

PASQUIN.

Allons, Monsieur ; pour moi, je vous serai oujours fidele.

SCENE XII.

MARTON, ERASTE, PASQUIN.

MARTON.

En vérité, Monsieur, vous devriez un peu onger où vous êtes : on n'en use point ainsi ez une femme de qualité ; allez ailleurs, si ous voulez faire un bruit de la sorte.

ERASTE.

Vas, malheureuse, je veux bien t'obéi puisqu'il ne faut que te quitter. *Il so*

MARTON.

En voilà déja un de parti.

PASQUIN.

O tems! ô mœurs! ô déloyauté sans exer ple! Non, j'aimerois mieux être en gale toute ma vie; j'aimerois mieux ne point boi de vin si souvent; j'aimerois mieux . . q diantre sais-je. . . .

MARTON.

Oh çà, Pasquin, veux-tu bien te taire?

PASQUIN.

Non, non, je ne veux pas me taire, je veux pas me taire, te dis-je.

MARTON.

Nous allons voir.

PASQUIN.

Je veux parler, moi; il ne sera pas dit q je voie un pauvre homme trompé, & que demeure comme une souche: c'est une cho qui crie vengeance au Ciel, & nos neveux jour. . . . Foin des neveux; non, non, disois fort bien, nos neveux ne pourro croire. . . ,

MARTON.

Elle lui donne un soufflet.

Tiens, vas porter cela à tes neveux.

Fin du second Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

PASQUIN, MARTON.

PASQUIN.

AH! malheureuſe.

MARTON.

Qu'y a-t-il ? tu es éternellement comme un déſédé.

PASQUIN.

Tu m'as vraiment bien accommodé.

MARTON.

Pourquoi faiſois-tu tant de bruit ?

PASQUIN.

Quel bruit ?

MARTON.

Je ſuis fâchée. . . .

PASQUIN.

De quoi ?

MARTON.

D'avoir été obligé de te battre pour te fai taire.

PASQUIN.

Ah! ce n'eſt point cela dont il eſt queſtio les malheurs que l'on craint, font perdre ſouvenir de ceux qui ſont paſſés.

MARTON.

Parle plus intelligiblement.

PASQUIN.

Hé bien, Marton, je te pardonne les vie ſoufflets, ſi tu peux m'empêcher d'en avoir tout neufs. Cela eſt-il clair?

MARTON.

Pourquoi des ſoufflets?

PASQUIN.

Mon Maître, plus fou, plus enragé, pourtant plus amoureux que jamais, m'env ici pour redemander ſon portrait, cette l gue, enfin toutes ces choſes que tu as eu t de peine à me rendre ce matin.

MARTON.

Hé bien, que feras-tu?

PASQUIN.

Je ne ſais.

MARTON.

Comment donc, tu ne ſais?

PASQUIN.

Non ma foi, mon ame eſt ſuſpendue en le deſir de garder les bijoux, & la crai d'avoir des coups de bâton.

MARTON.

Poltron ! tu peux balancer là-dessus ?

PASQUIN.

Oui vraiment.

MARTON.

Des coups de bâton d'un côté ; des bijoux l'autre. Et l'on ne prend pas d'abord son rti ?

PASQUIN.

Mais, Marton, tu ne comprends pas bien chose ?

MARTON.

Misérable !

PASQUIN.

Ce n'est pas cela, te dis-je.

MARTON.

Vas, tu ne mérites pas de vivre.

PASQUIN.

Que tu es étrange ! Mais, Marton, écoute nc, mon enfant, on ne me donne point à oisir ; pour avoir les bijoux, il faut recevoir ; coups de bâton.

MARTON.

Hé bien, quand cela seroit ?

PASQUIN.

Mais il ne faut point dire quand cela sei it, car cela sera.

MARTON.

Si j'étois à ta place.

PASQUIN.

Hé bien ?

MARTON.

Je recevrois vingt nazardes.

PASQUIN.

La peste!

MARTON.

Autant de soufflets.

PASQUIN.

Tudieu!

MARTON.

Cent coups de pied au cul.

PASQUIN.

Comme vous y allez.

MARTON.

Mille coups d'étrivieres.

PASQUIN.

Vous n'y songez pas.

MARTON.

Cent mille coups de bâton, plutôt que
rendre la moindre bagatelle.

PASQUIN.

La belle ame!

MARTON.

Tiens, vois-tu? quand j'ai une fois réso
une chose, je me ferois hacher, plutôt q
d'en démordre.

PASQUIN.

Vingt nazardes, autant de soufflets, ce
coups de pied au cul, mille coups d'étrivi
res, cent mille coups de bâton: voilà des b
joux qui marchent en bien mauvaise comp
gnie. Mais, dis-moi, ne sauroit-on trou

quelque accommodement à la choſe ? gardons ſes bijoux, je veux bien y conſentir, à ton exemple : mais détournons ces orages de maux, dont les noms ſeuls me font trembler.

MARTON.

Cela ne ſe peut.

PASQUIN.

Comment donc, cela ne ſe peut ?

MARTON.

Non, te dis-je.

PASQUIN.

Je rendrai les bijoux.

MARTON.

Tu n'en auras pas moins de coups de bâton.

PASQUIN.

Hé pourquoi ?

MARTON.

Pour avoir eu intention de garder les bijoux.

PASQUIN.

On ne punit pas les intentions, Marton.

MARTON.

Cela ne devroit pas être, Paſquin, mais cela ſera.

PASQUIN.

De ſorte donc, que je garde les bijoux, que je ne les garde point, j'aurai toujours des coups de bâton.

MARTON.

Indubitablement.

PASQUIN.

Il faut tout garder, battu pour battu, j'aime mieux l'être avec les bijoux.

MARTON.

Te voilà dans le bon chemin. Sors vîte, j'entends Madame. Ce maraut-là n'a pas le sens commun.

SCENE II.

MARTON, CIDALISE.

CIDALISE.

AH! ma pauvre Marton, que je suis inquiéte!

MARTON.

Je ne vois rien encore qui vous doive allarmer.

CIDALISE.

Mon Oncle arrive de chez mon Pere.

MARTON.

Que fait cela?

CIDALISE.

Il n'aura pas manqué de se plaindre de moi.

MARTON.

Qu'en arrivera-t-il?

CIDALISE.

Mon Pere m'ordonnera de l'aller trouver.

MARTON.

Hé bien, nous irons.

CIDALISE.

Et nous y demeurerons, Marton?

MARTON.

Ah! voilà le diable.

CIDALISE.

Nous avons pouſſé mon Oncle un peu trop fort.

MARTON.

Il ne faut jamais ſonger au paſſé; ce qui eſt fait eſt fait. Pour moi, je ne m'en repens point; ſi je pouvois, avant que de partir, laver un peu la tête à Madame votre Tante, j'en ſerois plus légere de moitié. Par ma foi, ſi j'étois à votre place, je ſais bien ce que je ferois.

CIDALISE.

Que ferois-tu?

MARTON.

J'épouſerois Eraſte dès aujourd'hui.

CIDALISE.

Je ne le puis, ſans le conſentement de mon Pere.

MARTON.

Vous moquez-vous? N'êtes-vous pas veuve?

CIDALISE.

Cela ne ſuffit pas, il faut avoir vingt-cinq ans.

MARTON.

Je dirois que j'en ai ſoixante.

CIDALISE.

Le mariage ne ſeroit pas bon.

MARTON.

Au bout de l'année vous vous remaririez encore.

CIDALISE.

Mon Pere me déshériteroit.

MARTON.

La méchante maſque, que Madame votre Tante! il en faut bien revenir là.

CIDALISE.

Je t'avoue, que ſi je pouvois me venger d'elle avant que de partir, je ne ſerois point ſi fâchée.

MARTON.

Comment faudroit-il faire?

CIDALISE.

Mais bien plutôt, ſi nous ſongions à l'adoucir?

MARTON.

Hé comment?

CIDALISE.

Il faudroit qu'Eraſte l'aimât.

MARTON.

Ou qu'il feignît, voulez-vous dire?

CIDALISE.

Qu'il le feignît, ou qu'il l'aimât, tout me ſeroit égal.

MARTON.

Vous ne l'aimez donc plus, lui?

CIDALISE.

Je ne sais.

MARTON.

Aimeriez-vous déja ce petit Comte?

CIDALISE.

Je ne sais, te dis-je; laissons cela, songeons au plus pressé.

MARTON.

Hé bien, il faudroit, dites-vous, qu'Eraste feignît de l'amour pour votre Tante; car pour l'aimer, cela n'est pas permis. Après?

CIDALISE.

Tâchez, adroitement, de me mettre de la confidence.

MARTON.

Ensuite?

CIDALISE.

Ensuite elle auroit intérêt de me ménager; & nous n'irions point dans ce vilain Château de mon Pere.

MARTON.

Je vais trouver Eraste.

CIDALISE.

Mais, comment feras-tu? nous sommes horriblement mal ensemble.

MARTON.

Bon, bon, vous avez raison: avec deux mots de votre part, je le rendrai plus souple qu'un gant; & ce seroit une étrange chose,

si nous ne nous servions pas de l'unique fois où vous avez eu raison avec lui.

CIDALISE.

Fais tout comme tu l'entendras.

MARTON.

Je suis ici dans un moment.

SCENE III.

CIDALISE, MARTON, UN LAQUAIS.

LE LAQUAIS.

MADAME votre Tante demande à vous parler.

CIDALISE.

Elle vient fort à propos, je vais tâcher de disposer les choses: dépêche-toi.

MARTON.

Je vous amene Eraste tout-à-l'heure.

SCENE IV.

CEPHISE, CIDALISE.

CEPHISE.

ENFIN, ma Niéce, il faut nous séparer; vous partirez demain, s'il vous plaît, pour aller trouver votre Pere; j'ai bien voulu me charger du soin de vous l'apprendre, de crainte que mon Mari ne vous le dît avec plus d'aigreur.

CIDALISE.

Je reçois tous les jours de ma vie, Madame, de nouvelles marques de vos bontés. Mais, Madame, voudriez-vous bien joindre une grace à toutes les obligations que je vous ai?

CEPHISE.

Si c'est quelque chose qui dépende de moi, ma Niéce?

CIDALISE.

La chose vous sera facile, Madame.

CEPHISE.

Ne me priez point, sur-tout, de parler à mon Mari pour vous.

CIDALISE.

Non, Madame.

CEPHISE.

Cela seroit inutile.

CIDALISE.

J'en suis persuadée, Madame.

CEPHISE.

Il ne veut point souffrir que vous soyez davantage chez lui.

CIDALISE.

Je ne veux point y demeurer malgré lui, ni malgré vous, Madame.

CEPHISE.

Que voulez-vous donc que je fasse ?

CIDALISE.

Permettre que je puisse parler à mon Oncle avant que de le quitter.

CEPHISE.

Non, ma Niéce, je ne vous le conseille pas, il est dans un trop grand emportement contre vous.

CIDALISE.

Mais, au moins, ne puis-je savoir les crimes dont on m'accuse ?

CEPHISE.

Hé mondieu, ma Niéce, rendez-vous un peu de justice. Pour moi, je vous crois la plus innocente personne du monde ; mais, en vérité, les apparences sont terriblement contre vous.

CIDALISE.

Il est aisé d'empoisonner les choses les plus innocentes. Mais cependant. . . .

CEPHISE.

Mais, ma Niéce, je vous prie de me dire quel bon tour vous voulez que nous donnions au refus que vous faites d'un Gentilhomme que votre Pere & mon Mari souhaitent que vous épousiez ? Quelles bonnes couleurs trouverez-vous aux fréquentes visites d'Eraste, que votre Oncle vous a défendu de voir, & à mille autres choses, que j'aurois honte de répéter?

CIDALISE.

Pour le Gentilhomme dont vous me parlez, je n'ai point d'autres raisons à vous donner, que le peu d'inclination que j'ai pour lui ; mais pour Eraste, Madame, mon Oncle seroit bien plus en colere qu'il n'est contre lui, s'il savoit la véritable cause de ses visites.

CEPHISE.

Je crois qu'il n'en a d'autre, que la passion qu'il a pour vous.

CIDALISE.

Pour moi, Madame ?

CEPHISE.

Oui, pour vous.

CIDALISE.

Vous vous trompez, Madame.

CEPHISE.

Je vous avouerai franchement, que je ne conçois pas bien l'aversion de mon Mari pour Eraste ; car, en vérité, je le trouve assez sage.

CIDALISE.

Vous changeriez bientôt de sentimens, Madame, si vous saviez, comme moi, jusqu'où va sa témérité.

CEPHISE.

Il me semble pourtant que l'on en dit assez de bien ?

CIDALISE.

Vous n'en penseriez pas, vous dis-je, si vous pénétriez ce qui se passe dans son cœur.

CEPHISE.

Expliquez-vous, ma Niéce.

CIDALISE.

Hé de quel front, Madame, pourrois-vous dire. . . . Ah! je frémis seulement de penser.

CEPHISE.

Poursuivez, je vous prie.

CIDALISE.

Quoi! j'oserois vous faire entendre qu'il sent pour vous. . . .

CEPHISE.

Continuez, de grace ?

CIDALISE.

Je ne puis.

CEPHISE.

Il sent pour moi ? . . . Achevez.

CIDALISE.

La passion la plus violente, il se meurt pour vous, il ne venoit ici que pour vous trouver.

CEPHIS

CEPHISE.

Je ne me suis point apperçue de ce que vous me dites.

CIDALISE.

Le respect lui fait étouffer ses soupirs: il mourra, dit-il, mille fois, plutôt que de découvrir sa tendresse.

CEPHISE.

Vous voyez qu'il est bien plus sage que vous ne me disiez.

CIDALISE.

Appellez-vous sagesse, Madame, d'oser aimer une personne comme vous? Avant que de sortir, je prétends en avertir mon Oncle.

CEPHISE.

Ah! ma Niéce, gardez-vous-en bien, je sais à présent ce que je dois faire.

SCENE V.

CEPHISE, CIDALISE, MARTON.

MARTON.

MARASTE, Madame? fera-t-on entrer?

CIDALISE.

Voyez, Madame, que voulez-vous qu'on fasse?

CEPHISE.

Mais, ma Niéce, je crois qu'il feroit propos. . . .

CIDALISE.

De le renvoyer, je vous entends. Marton dites qu'il n'y a perſonne ici, allez.

CEPHISE.

Attendez, Marton. Ma Niéce, il aura vos gens, votre carroſſe; & d'ailleurs. . . .

CIDALISE.

Vous avez raiſon, Madame. Dites-lui q je ſuis malade, dépêchez.

CEPHISE.

Arrêtez, Marton. Il peut ſavoir que vo ne l'êtes point.

CIDALISE.

Dites-lui donc que je le prie de m'excuſe je vous remercie, Madame, cela ſera bi mieux: Et que je ſuis ici pour des affaire ne m'entendez-vous pas? marchez.

CEPHISE.

Demeurez-là, Marton. Ma Niéce, il fa aller plus doucement; il pourroit croire, p ceque je ſuis ici. . . .

CIDALISE.

Hé quoi, Madame, après ſon inſolenc voudriez-vous. . . .

CEPHISE.

La charité, ma Niéce, m'oblige de le v & de lui parler; & je ne veux pas qu'on pui me reprocher de n'avoir pas employé m

efforts, pour lui arracher du cœur cette pensée criminelle.

CIDALISE.

Vous pouſſez la charité bien loin. Madame. Marton, faites monter. On a beſoin d'une vertu comme la vôtre, pour ſe forcer à tant de violence.

SCENE VI.

ERASTE, CEPHISE, CIDALISE, MARTON.

ERASTE, *bas à Marton.*

QUE diable veux-tu que je lui diſe?

MARTON, *bas à Eraſte.*

Hé bien, ne dites mot: faites de grands ſoupirs, cela ſuffira.

CEPHISE.

On vient de m'apprendre des choſes étranges, Monſieur. La, la, remettez-vous, ce n'eſt point par des paroles fâcheuſes, que je prétends faire éclater ma vertu.

MARTON.

Comme elle ſe radoucit!

CEPHISE.

Ma Niéce, vous pourriez à préſent aller trouver votre Oncle.

CIDALISE.

Mais, Madame, si sa colere est au point où vous me l'avez dit. . . . .

MARTON.

Faites ce que Madame vous conseille, d'un moment à l'autre les choses changent.

CEPHISE.

Que dites-vous, Marton ?

MARTON.

Je dis, Madame, que la colere des gens prompts ne dure pas.

CEPHISE.

Elle a raison, essayez par des honnêtetés à le ramener.

CIDALISE.

Mais vous-même, si vous vouliez lui parler ?

CEPHISE.

Parlez-lui la premiere, je ferai ensuite tout ce qu'il faudra.

CIDALISE.

J'y vais, Madame, puisque vous me l'ordonnez.

ERASTE, *bas.*

Je n'en puis plus.

MARTON, *bas.*

Courage.

SCENE VII.

ERASTE, CEPHISE.

ERASTE, *bas.*

J'enrage.

CEPHISE.

Hé bien, cette impertinente! je pense, en vérité, qu'elle nous laisse seuls ici.

ERASTE.

Il est vrai, Madame, & je vais l'appeller, s'il vous plaît.

CEPHISE.

Je ne dis pas cela, Monsieur, mais vous avez qu'aujourd'hui on juge selon les apparences; & comme deux personnes seules peuvent faire tout ce qui leur plaît, on peut aussi dire d'elles tout ce qu'on veut.

ERASTE.

Les personnes comme vous, d'une vertu confirmée, peuvent tout hasarder, sans craindre qu'on en juge mal.

CEPHISE.

Je ne dis pas cela, Monsieur; mais on ne sauroit assez se mettre en garde contre la médisance d'aujourd'hui.

ERASTE.

Lorsque la médisance n'est appuyée sur aucun fondement, elle est aisée à détruire ; & ceux qui pourroient s'imaginer que je fusse assez téméraire pour vous aimer, n'ignorent pas que vous êtes trop vertueuse pour m'écouter ; mais pour vous obéir, j'appellerai Marton, si vous voulez ?

CEPHISE.

Non, non, Monsieur, demeurez ; que parlez-vous d'aimer ? achevez, je vous prie.

ERASTE.

Je suis au désespoir.

CEPHISE.

Qu'avez-vous ? vous me semblez fâché ?

ERASTE.

Et qu'aurois-je, Madame ?

CEPHISE.

Je ne sais ; mais vous me paroissez tout-à-fait embarrassé.

ERASTE.

Il est vrai, Madame, je vous l'avoue, je le suis autant qu'on le peut être ; & je ne me suis jamais trouvé dans l'état où je me vois.

CEPHISE.

Ma Niéce m'a dit que vous m'aimiez : est-il vrai ?

ERASTE.

Ah ! Madame.

CEPHISE.

Non, non, parlez-moi franchement.

ERASTE.

Ah ! Madame.

CEPHISE.

Parlez-moi ſincérement, vous dis-je, les paroles ne me font pas de peur ; mes ſcrupules ne vont point juſques-là : Eſt-il donc vrai, ce qu'on m'a dit ? répondez-moi ?

ERASTE.

Que vous a-t-on dit, Madame ?

CEPHISE.

Que vous aviez de l'amour pour moi. Vous ne me parlez point ?

ERASTE.

Hé bien oui, Madame. Je ſuis mort.

CEPHISE.

Le puis-je croire ?

ERASTE.

Non, Madame.

CEPHISE.

Que dites-vous ?

ERASTE.

Hé ! Madame, je ne ſais ce que je dis, ni ce que je fais ; je ſuis tellement troublé. . . .

SCENE VIII.

CIDALISE, CEPHISE, ERASTE, MARTON.

CIDALISE.

J'AI profité de vos conseils, Madame, j'ai parlé à mon Oncle, un mot de votre bouche achevera le reste.

CEPHISE.

Quoi! ma Niéce, il consent que vous continuiez de demeurer avec nous?

CIDALISE.

Il ne s'en éloigne pas, Madame.

CEPHISE.

Il ne vous a point dit qu'il prétendoit absolument que vous allassiez demain trouver votre Pere?

CIDALISE.

Il me l'a dit d'abord, Madame; mais ensuite. . . .

CEPHISE.

Hé bien, ensuite?

CIDALISE.

Il m'a fait voir beaucoup moins de rigueur.

CEPHISE.

Vous vous trompez, ma Niéce.

CIDALISE.

CIDALISE.

Non, Madame, je ne me trompe point; & e ſuis ſûre que vous le trouverez entierement liſpoſé à ce que je ſouhaite, ſi vous avez la ›onté de lui parler en ma faveur.

CEPHISE.

Je le ferai, tout-à-l'heure même.

CIDALISE.

Le voilà qui deſcend, Madame.

CEPHISE.

Il ne faut pas qu'il trouve Eraſte ici.

CIDALISE.

Faites-le ſortir par le petit eſcalier.

MARTON.

Allons, Monſieur.

ERASTE.

Je n'ai jamais tant ſouffert.

SCENE IX.

IDALISE, CEPHISE, MARTON.

CIDALISE.

MADAME, j'entends mon Oncle, il ne ndra qu'à vous. . . .

CEPHISE.

Laiſſez-moi ſeule avec lui, j'en viendrai eux à bout.

CIDALISE.

Hé pourquoi, Madame, ne voulez-vous pas? . . . .

CEPHISE.

Avez-vous quelque défiance? je ne m'en mêle plus.

CIDALISE.

Moi, Madame? je me retire.

MARTON.

Madame, ne m'oubliez pas non plus; il est pas mal fâché contre moi!

CEPHISE.

J'aurai soin du tout.

MARTON.

On appelle cela justement, se mettre entre les mains des larrons.

SCENE X.

CEPHISE, DAMIS.

DAMIS.

HÉ bien, Madame, que ferons-nous?

CEPHISE.

Ah! ne me parlez plus.

DAMIS.

Qu'est-ce donc?

CEPHISE.

Vous devriez mourir de honte.

DAMIS.

Que voulez-vous dire?

CEPHISE.

Hé! fi, Monsieur.

DAMIS.

Je ne vous comprends point du tout.

CEPHISE.

Je vous comprends bien moi, je vous assure. Ah! que votre Niéce a bien raison de se moquer de vous, comme elle fait; c'est vous qui la perdez. Hé! que son Pere un jour, toute sa famille, elle-même, auront bien des graces à vous rendre!

DAMIS.

Expliquez-vous.

CEPHISE.

Vous devriez rougir de votre foiblesse.

DAMIS.

Qu'ai-je donc fait?

CEPHISE.

Vous promettez à votre Niéce de la souffrir chez vous, pour y vivre sans doute dans ses libertés accoutumées.

DAMIS.

Non, elle m'a promis qu'elle changeroit de conduite.

CEPHISE.

Oh bien, Monsieur, laissez-vous tromper, comme elle vous a trompé toute sa vie; mais

pour moi, vous me permettrez de me retirer, s'il vous plaît; je ne veux plus entendre les reproches, que des gens d'honneur me font continuellement; je vous laisserai ici avec votre Niéce, & je ne ferai point coupable de son déréglement.

DAMIS.

Comment donc, qu'est-ce à dire ceci? qu'elle s'en aille; est-ce que je vous ai jamais mis en compromis avec elle? qu'elle s'en aille, vous dis-je. Mais elle m'avoit, ce me semble, fait entendre que vous étiez portée à lui pardonner.

CEPHISE.

Hé! comment voulez-vous que je fasse? m'attirerai-je sans cesse la haine de tout le monde? Il est vrai, je lui ai promis que je ne serois point contre elle, parceque je croyois que vous seriez assez raisonnable pour persister dans vos résolutions.

DAMIS.

Mais je ne me suis rendu qu'à cela, & aux promesses qu'elle m'a faites de vivre plus régulierement.

CEPHISE.

Dans le tems qu'elle vous le promettoit....

DAMIS.

Hé bien?

CEPHISE.

Non, je ne veux rien dire. Puisqu'on veu être trompé, qu'on le soit.

DAMIS.

Expliquez-moi ce myſtere ?

CEPHISE.

Je ſuis bien folle, de me tant tourmenter.

DAMIS.

Je veux ſavoir ce que vous vouliez me dire.

CEPHISE.

Pour aller en inſtruire votre Niéce auſſitôt ?

DAMIS.

Non, je ne lui en parlerai point.

CEPHISE.

Me le promettez-vous ?

DAMIS.

Oui, je vous le promets.

CEPHISE.

Aſſurément ?

DAMIS.

Je vous en donne ma parole.

CEPHISE.

Oh bien ! ſachez . . . . vous le tiendrez ſecret, au moins ?

DAMIS.

Ah ! que de diſcours.

CEPHISE.

Que je viens de la ſurprendre avec Eraſte, tout-à-l'heure.

DAMIS.

Comment, dans le tems qu'elle me promettoit de ne le plus voir ?

CEPHISE.

Ce n'eſt pas tout, elle a eu l'effronterie de

me dire que c'étoit de moi qu'il étoit amoureux.

DAMIS.

Ah! quel monstre!

CEPHISE.

Jugez un peu si cela se pardonne.

DAMIS.

La misérable!

CEPHISE.

Je suis à présent fâchée de vous l'avoir dit.

DAMIS.

Non, cela ne se peut concevoir.

CEPHISE.

Si ma conscience ne m'avoit engagée à vous le découvrir. . . .

DAMIS.

J'étouffe.

CEPHISE.

Je serois morte, plutôt que de le révéler.

DAMIS.

Elle partira.

CEPHISE.

On ouvre cette porte, je me retire; point d'éclaircissement. Sur-tout, qu'elle parte demain, cela suffit.

DAMIS.

C'est assez; elle partira, elle partira.

CEPHISE.

Songez à ce que vous m'avez promis.

DAMIS.

Elle partira, elle partira, elle partira.

SCENE XI.

CIDALISE, DAMIS, MARTON.

CIDALISE.

HÉ bien, mon Oncle, n'avez-vous pas trouvé ma Tante tout-à-fait bien intentionnée ?

DAMIS.

Oui, ma Niéce, fort bien.

CIDALISE.

Hélas ! mon Oncle, que je vous ſuis obligée ; vous verrez déſormais. . . .

DAMIS.

Je créve.

CIDALISE.

Qu'avez-vous ?

DAMIS.

Moi ? rien. Je ſuis fatigué.

CIDALISE.

Allez vous repoſer.

DAMIS.

Adieu.

SCENE XII.

CIDALISE, MARTON.

CIDALISE.

AH! Marton.

MARTON.

Hé bien, Madame?

CIDALISE.

Tout va le mieux du monde.

MARTON.

La Vieille a donné dans le panneau?

CIDALISE.

Tu l'as dit.

MARTON.

Vous avez bien de l'obligation à ce pauvre Eraſte!

CIDALISE.

Cela eſt vrai; mais écoute-moi: Si le petit Comte vient pour me voir, fais-le monter. M'entends-tu bien?

MARTON.

Oui, oui, cela eſt aſſez clair, je vous entends: Mais Eraſte, à qui . . .

CIDALISE.

Ne raiſonne pas, & fais ce que l'on te dit.

MARTON.

Madame, Madame! tromper Eraſte, Monſieur Baſſet, Monſieur Durcet, votre Oncle, votre Tante, votre Couſine, & toute la Ville; voici de la beſogne, au moins.

CIDALISE.

Ah, que de diſcours!

SCENE XIII.

ERASTE, CIDALISE, MARTON.

ERASTE.

SONT-ILS ſortis?

MARTON.

Oui, oui, entrez: nous parlions de vous.

ERASTE.

Hé bien, Madame, partirez-vous?

CIDALISE.

Non, Eraſte, & je me ſouviendrai toute ma vie du plaiſir que vous m'avez fait.

ERASTE.

Quelqu'indigne qu'il m'ait paru de vous rendre un pareil ſervice, je n'ai rien conſulté que mon attachement pour vous. Mais enfin, Madame, à votre tour il faut faire auſſi quelque choſe pour moi: quelle ſera la fin de cette aventure?

MARTON.

La fin de toutes les Comédies : un mariage, quand elle aura vingt-cinq ans.

ERASTE.

Vous ne répondez rien, Madame ?

CIDALISE.

Marton, ne vous en dit-elle pas assez ?

ERASTE.

Ne me tromperez-vous point ?

CIDALISE.

Vous êtes toujours dans de perpétuelles défiances !

ERASTE.

Que ne m'en guérissez-vous ?

CIDALISE.

Que faut-il faire ?

ERASTE.

Prenez au moins Pasquin auprès de vous.

CIDALISE.

J'y consens.

MARTON.

Hé ! ne faudra-t-il point aussi que je demeure avec vous ? Par ma foi, vous donnez des démangeaisons de vous tromper, à qui n'en auroit nulle envie. L'affaire du petit Comte & de Lucile, ne devroit-elle pas vous avoir rendu sage ?

ERASTE.

Tout autre que moi n'eût-il pas ? . . .

CIDALISE.

Ne parlons plus de cela. Que veut Pasquin ?

SCENE XIV.

CIDALISE, ERASTE, MARTON, PASQUIN.

ERASTE.

E ne sais. (*à Pasquin*) Que ne demeures-
là-dedans ?

CIDALISE.

Laissez-le là.

ERASTE.

Enfin, Madame, vous me promettez. . . .

PASQUIN.

Hem, hem.

CIDALISE.

Il veut vous parler, assurément.

ERASTE.

As-tu quelque chose à me dire?

PASQUIN.

Moi? non, Monsieur. Hem. (*à part.*) Le
rutal!

ERASTE.

Si j'étois assez malheureux pour être séparé
e vous. . . .

PASQUIN.

Hem, hem.

MARTON.

Crache, vilain, & ne touſſe point tant.

PASQUIN.

J'ai une toux ſéche, Marton. Hem, hen (*à part.*) Le cheval!

CIDALISE.

Je vous réponds qu'il a quelque choſe à vo dire.

ERASTE.

Viens ici.

PASQUIN, *entre ſes dents.*

Monſieur, un homme, une femme, u lettre: on veut vous parler. . . . Madame je vous donne le bon jour.

CIDALISE.

Que murmures-tu là, Paſquin?

ERASTE.

Je n'y comprends rien.

PASQUIN *entre ſes dents.*

Un homme, une lettre, une femme, vo dis-je: on veut vous parler. Bon jour, Ma ton.

ERASTE.

Ce maraud-là me feroit perdre patience.

PASQUIN.

Une femme. . . .

ERASTE.

Une femme, parleras-tu? Je te donner mille coups de bâton.

PASQUIN.

Oh bien, puiſque vous voulez qu'on le di

ont haut, il y a un homme au logis qui veut ous rendre une lettre.

ERASTE.

Pourquoi tout ce myſtere ? de quelle part ?

PASQUIN.

Oh ! de quelle part : il vous le dira.

CIDALISE.

Allez, Monſieur, voyez ce qu'on vous veut.

ERASTE.

Hélas ! Madame, que pourroit-ce être, qui ût me tenir lieu du plaiſir que je perds. . . .

CIDALISE.

Allez, vous dis-je.

ERASTE.

J'y vais, Madame ; mais auparavant, je ous prie de me rendre votre portrait : je ne uis vivre ſans vous, ou ſans quelque choſe ui vous reſſemble.

CIDALISE.

Vous rêvez, je penſe. Ne l'avez-vous pas, non portrait ? Mais je vois bien que vous vouez me rendre le vôtre, que je vous ai renvoyé e matin.

ERASTE.

Je n'ai point reçu le mien, Madame, & je ous ai renvoyé le vôtre.

CIDALISE.

Je vous ai renvoyé le vôtre, Monſieur, & e n'ai point reçu le mien.

ERASTE.

Vous l'avez, Madame, aſſurément. Paſquin ?

CIDALISE.

Je n'ai ni le mien ni le vôtre, Monsieur assurément. Marton ?

MARTON *à Eraste.*

Monsieur ?

PASQUIN *à Cidalise.*

Madame ?

ERASTE *à Marton.*

Que voulez-vous ?

CIDALISE *à Pasquin.*

Qu'y a-t-il ?

MARTON.

J'ai gardé les bijoux que Madame m'avo dit de vous rendre.

PASQUIN.

Je n'ai pas songé à vous reporter ces baga telles que vous redemandez.

MARTON.

Vous me ferez gronder, Monsieur, si vou en parlez davantage.

PASQUIN.

Vous me ferez donner mille coups de bâ ton, Madame, si vous en dites encore une pa role.

ERASTE.

Que vous dit là Pasquin, Madame ?

PASQUIN.

Courage, Madame.

CIDALISE *à Eraste.*

Ce n'est rien. Mais que je sache un peu d quoi vous entretenoit Marton ?

MARTON *à Eraſte.*

Ne dites mot, je vous prie.

ERASTE.

D'une bagatelle, qui ne vaut pas la peine d'en parler. Mais je ne comprends pas ce que Paſquin peut avoir avec vous à démêler ?

CIDALISE.

Ce n'eſt rien, vous dis-je ; mais je comprends bien moins quel ſecret il peut y avoir entre Marton & vous ?

ERASTE.

Moins que rien, croyez-moi.

CIDALISE.

Je veux le ſavoir, ou je romps avec vous.

ERASTE.

Vous me direz ce que Paſquin vous a dit, ou je ne vous verrai jamais.

PASQUIN.

Tout ceci ne ſent rien de bon pour moi.

CIDALISE.

Monſieur ?

ERASTE.

Madame ?

CIDALISE.

Vous plaît-il de m'éclaircir ce myſtere ?

ERASTE.

Promettez-moi de ne point quereller Marton.

CIDALISE.

Je vous le promets.

ERASTE.

Et que vous me direz ce que vous a dit Pasquin?

CIDALISE.

J'y consens, aux mêmes conditions.

ERASTE.

Je le veux bien. Ma pauvre Marton!

CIDALISE.

Mon pauvre Pasquin!

PASQUIN.

Il est traître, Madame, ne vous y fiez pas.

CIDALISE.

Hé bien?

ERASTE.

Elle n'a pas songé à me rendre ce que vous lui aviez mis entre les mains.

CIDALISE.

Vous êtes bien insolente!

ERASTE.

Ah! Madame. . . .

CIDALISE.

Non, voilà qui est fait.

ERASTE.

Et Pasquin?

CIDALISE.

Il a oublié de me reporter les choses dont vous l'aviez chargé.

ERASTE.

Comment, coquin!

CIDALISE.

Eraste. . . .

ERASTE.

ERASTE.

Madame, je vous demande pardon. Marton, rendez-moi le portrait seulement; ceci vous sera plus utile. *Il donne sa bourse.*

CIDALISE.

Pasquin, cela vous fera plus de plaisir, que ce portrait que je vous redemande. *Elle donne sa bourse.*

MARTON.

Tenez, Monsieur.

PASQUIN.

Tenez, Madame.

CIDALISE.

(*à Eraste.*) Allez au plus vîte chez vous. (*à Pasquin*) Pasquin, prends chez Francœur ce que j'y ai laissé ce matin.

ERASTE.

Suis-moi.

PASQUIN.

Sans rancune.

ERASTE.

Remercie Madame.

MARTON.

Madame. . . .

CIDALISE.

Je n'y songe plus.

PASQUIN.

Nous en sommes quittes à bon marché.

Fin du troisieme Acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

M. DURCET, UN LAQUAIS.

M. DURCET.

MON enfant, puis-je voir Madame?

LE LAQUAIS.

Non, Monsieur; elle m'a dit de dire à tout le monde qu'elle dormoit.

M. DURCET.

Elle t'a dit de dire qu'elle dormoit?

LE LAQUAIS.

Oui, en vérité.

M. DURCET.

Tu veux bien que j'attende ici?

LE LAQUAIS.

Vous ferez ce qu'il vous plaira.

M. DURCET.

Quel plaisir n'aurai-je point, de lui annoncer le premier une si bonne nouvelle!

SCENE II.

M. BASSET, M. DURCET.

M. BASSET.

QUE j'ai d'impatience de revoir Cidalise!

M. DURCET.

Non, je ne voudrois. . . Mais que vois-je? . . .

M. BASSET.

Je mourrois si j'étois un jour. . . N'est-ce pas là? . . .

M. DURCET.

Ah, juste Ciel!

M. BASSET.

Ah ventrebleu!

M. DURCET.

Je suis perdu!

M. BASSET.

C'est fait de moi!

M. DURCET.

L'aborderai-je?

M. BASSET.

Irai-je lui parler?

M. DURCET.

Oui.

M. BASSET.

Allons.

M. DURCET.

Que je ſuis embarraſſé !

M. BASSET.

Je ne ſais par où commencer.

M. DURCET.

Il faut le prévenir.

M. BASSET.

Offrons-lui de l'argent.

M. DURCET.

Monſieur. . . .

M. BASSET.

Monſieur. . . .

M. DURCET.

Si mes prieres. . . .

M. BASSET.

Si deux cens piſtoles. . . .

M. DURCET.

Pouvoient vous obliger. . . .

M. BASSET.

Pouvoient vous empêcher.

SCENE III.

MARTON, M. BASSET, M. DURCET.

MARTON.

AH! vraiment, voici bien autre chose. Que faites-vous donc ici, Messieurs?

M. DURCET.

Il m'a vu.

MARTON.

Oui, de par le diantre il vous a vu.

M. DURCET.

J'en suis bien fâché.

MARTON.

Hé! mort de ma vie, vous êtes bien indiscret!

M. BASSET.

Je ne croyois pas que Monsieur Durcet fût ici.

M. DURCET.

Que vous dit-il?

MARTON.

Il dit qu'il avertira l'Oncle de Cidalise que vous venez la voir.

M. DURCET.

Voilà un méchant homme!

M. BASSET.

De quoi vous parle-t-il ?

MARTON.

D'apprendre à Damis que vous venez voir ma Maîtresse.

M. BASSET.

Voilà un pauvre esprit!

MARTON.

(*à M. Durcet.*) Je tâche de l'adoucir. (*à M. Basset.*) Je tâche de le rendre traitable

M. DURCET.

Hé bien ?

MARTON.

Il me désole.

M. BASSET.

Il me désespere.

MARTON.

(*à M. Durcet.*) Allez-vous-en sans lui parler. (*à M. Basset.*) Sortez d'ici sans lui rien dire.

M. DURCET.

Ah Dieu ! Monsieur Basset, quel personnage vous faites ici !

MARTON.

Que faites-vous ?

M. BASSET.

Je serois bien fâché, Monsieur Durcet, d'en faire un aussi méchant que vous.

MARTON.

Hé, Monsieur ?

M. DURCET.

Savez-vous, Monsieur Basset, sur quel pied ous êtes ici?

MARTON.

Encore?

M. BASSET.

Hé vous, Monsieur Durcet, puisqu'il faut out vous dire, croyez-vous qu'on ne voie pas: air? Sans la robe que vous portez. . . .

MARTON.

Hé! taisez-vous.

M. DURCET.

Vraiment, mon petit ami, c'est bien à vous faire comparaison avec un homme comme oi.

MARTON.

Ah! Monsieur. . . .

M. BASSET.

Je ferai, quand je voudrai, ce que vous es, & vous ne ferez jamais ce que je suis.

MARTON.

Taisez-vous donc.

M. DURCET.

Vous feriez un illustre suppôt de Thémis!

MARTON.

Oh! querellez-vous bien fort, je vais vous outer.

M. BASSET.

Il ne faut point parler Latin pour me dire s injures: parlez, parlez François seulement, & vous verrez que je vous répondrai rt juste.

M. DURCET.

Le peu de soin que l'on a pris de votre éd cation, nous marque bien le lieu d'où vo sortez.

M. BASSET.

Vous n'êtes guéres obligé aux soins que l'c n pris pour vous; car je vous jure qu'il n paroît point du tout.

M. DURCET.

Ma Charge dément ce que vous dites.

M. BASSET.

Vous fûtes bien servi, Monsieur Durcet; Perroquet en auroit fait autant, si on l'av interrogé comme vous.

M. DURCET.

Vous en savez beaucoup pour un Financie Vous avez envie d'être de la Robe.

M. BASSET.

Assez d'habiles gens la portent sans moi.

M. DURCET.

Vous faites bien de mépriser ce que vous sauriez prétendre.

M. BASSET.

Avec de l'argent on fait tout. Si l'on y gardoit de si près, croyez-moi, vous ne seri pas Officier.

M. DURCET.

Adieu, Monsieur Basset: vous aurez quelq jour besoin de nous.

M. BASSET.

Adieu, Monsieur Durcet: quand j'en au besoi

besoin, ceux qui méritent de porter le nom que vous usurpez, me rendront justice, & je sais comme il faut gagner tous ceux qui vous ressemblent.

M. DURCET.

Adieu, adieu, Monsieur Basset.

M. BASSET.

Adieu, adieu, Monsieur Durcet.

SCENE IV.

MARTON *seule.*

PAR ma foi, j'ai la tête remplie & de Bassets & de Durcets. Je croyois qu'ils n'auroient jamais fait.

SCENE V.

CIDALISE, MARTON.

MARTON.

AH! vous avez bien opéré vraiment: Monsieur Basset & Monsieur Durcet se sont dit mille ordures; chacun se prenoit pour l'es-

pion de l'autre. J'ai peur qu'ils n'éclairciſſent tout ; ils ſont ſortis enſemble.

CIDALISE.

Je les entendois de ma chambre.

MARTON.

Cela n'étoit-il pas bien divertiſſant ?

CIDALISE.

J'en ai penſé mourir de rire.

MARTON.

Et ſi Eraſte étoit revenu là-deſſus ?

CIDALISE.

Il en auroit ri comme moi.

MARTON.

Je ne ſais ; c'eſt un mauvais plaiſant ſur certaines choſes.

CIDALISE.

Oh ! tais-toi ; j'ai d'autres choſes dans la tête. Le Comte ne vient point ?

MARTON.

Hé ! que diantre en voulez-vous faire ? il n'eſt pas plus haut que ma jambe.

CIDALISE.

Je ſuis piquée, je te l'avoue.

MARTON.

Hé de quoi ?

CIDALISE.

De ſon indifférence.

MARTON.

L'aimez-vous ?

CIDALISE.

Moi ? non. Mais je ne ſerois point fâchée qu'il m'aimât à préſent.

MARTON.

Hé pourquoi ?

CIDALISE.

Pour le punir de ne m'avoir pas aimée d'abord.

MARTON.

Vous raffinez ſur les plus habiles Coquettes.

SCENE VI.

UN LAQUAIS, CIDALISE, MARTON.

LE LAQUAIS.

MADAME, votre Avocat m'envoie ici vous dire que votre Procès eſt gagné.

CIDALISE.

Mon Procès eſt gagné ? (*Elle lui donne de l'argent.*) Tiens, & dis-lui que j'aurai ſoin de le remercier.

MARTON.

Hé bien, Madame, nous n'avons plus beſoin du Conſeiller.

CIDALISE.

Je vais me délivrer de deux ennuyeux perſonnages.

MARTON.

Pour le Conseiller, j'y consens ; mais, Madame, Messieurs Bassets ne sont pas gens à dédaigner.

CIDALISE.

Je les laisse de bon cœur à ceux qui en auront besoin, & je romprois à l'heure même avec eux, si je n'appréhendois de faire crier toute la terre contre moi.

MARTON.

Il faut du moins les chasser de bonne grace.

CIDALISE.

Il faut premierement rendre à Monsieur Basset les mille pistoles qu'il m'a prêtées.

MARTON.

Quand vous voudrez les rendre, donnez-les-moi à rapporter.

CIDALISE.

Non, Marton, je n'ai pas oublié les bijoux.

MARTON.

C'est Eraste, Madame.

SCENE VII.

CIDALISE, ERASTE, MARTON.

CIDALISE.

HÉ bien, Eraſte, avez-vous ſû ce qu'on vous vouloit ?

ERASTE.

Non, Madame, je n'ai rien appris : cet homme trop impatient s'eſt laſſé de m'attendre ; il doit, dit-on, revenir à neuf heures.

CIDALISE.

Mais quoi ! vous n'avez pû démêler ? . . .

ERASTE.

Hé, Madame, de quoi nous embarraſſons-nous ? Ne perdons plus, de grace, des momens ſi précieux, & que notre amour ne ſoit pas toujours la derniere choſe dont vous me parliez.

CIDALISE.

Oh ! Eraſte, que vous me fatiguez ! Vous me dites toujours la même choſe ; cela ennuie à la fin, voyez-vous ? Que ne m'entretenez-vous de quelqu'aventure qui me réjouiſſe ?

ERASTE.

Hélas ! Madame, je ſuis ſi occupé de la mienne. . . .

CIDALISE.

Encore une fois brisons là ; j'aimerois autant lire *Clelie*, que de vous entendre.

SCENE VIII.

LUCILE, CIDALISE, ERASTE, MARTON.

LUCILE.

AH! ma Cousine, vous ne savez pas ? je passerai tout le soir avec vous, ma Mere ne revient que demain.

CIDALISE.

Vous coucherez aussi avec moi, si vous voulez.

LUCILE.

J'ai ordre de coucher chez ma Tante ; mais n'importe, c'est à faire à être un peu grondée. Ah! vous voilà, Monsieur : vraiment vous avez querellé tantôt Monsieur le Comte bien mal-à-propos.

ERASTE.

Mademoiselle, je suis prêt à lui faire toutes les satisfactions que vous m'ordonnerez.

LUCILE.

Ecoutez, sans moi je vous réponds qu'il n'auroit pas souffert ce que vous lui avez dit

Monsieur le Comte a du courage, au moins.

ERASTE.

Puisque vous l'aimez, je lui crois tout le mérite qu'un Gentilhomme peut avoir.

LUCILE.

Ma Cousine, il est à la petite porte du jardin.

CIDALISE.

Faites-le monter, Marton.

Marton sort.

LUCILE.

Monsieur, faites-lui bien des honnêtetés, je vous prie.

ERASTE.

Il sera content, je vous en réponds.

SCENE IX.

CIDALISE, LUCILE, ERASTE, LE COMTE.

LUCILE.

Vous arrivez toujours le dernier, Monsieur le Comte. Hem, patience!

ERASTE.

Je crois, Monsieur, que vous voudrez bien me pardonner, si tantôt . . .

LE COMTE.

Vous n'êtes pas excusable, Monsieur, d'avoir pû croire qu'on me préférât à vous.

CIDALISE.

Oh! demeurez-en là, s'il vous plaît. Ces Messieurs, si l'on vouloit les laisser faire, passeroient bien plus de tems à se louer, qu'ils n'en ont mis à se quereller. Pasquin n'est point revenu?

ERASTE.

Où l'avez-vous envoyé?

CIDALISE.

Il est allé chercher des truffes.

LUCILE.

Des truffes?

ERASTE.

Oui, Mademoiselle.

LUCILE.

Vraiment j'en suis bien aise, car je les aime bien.

LE COMTE.

Lucile m'a dit, Madame, que vous feriez parler à Madame sa mere de la chose du monde que je souhaite le plus.

CIDALISE.

Nous parlerons de cela dans un autre tems.

SCENE X.

CIDALISE, LUCILE, ERASTE, PASQUIN, LE COMTE.

CIDALISE.

HÉ! voilà Pasquin.

PASQUIN.

Oui vraiment me voilà, & j'ai bien vu l'heure que vous ne me voyiez d'aujourd'hui.

ERASTE.

Comment?

PASQUIN.

J'ai pris querelle à votre porte.

CIDALISE.

Avec qui?

PASQUIN.

Avec Messieurs du Guet. Ces Messieurs-là se connoissent fort mal en gens. Si je n'avois point été embarrassé, comme je l'étois. . . .

LE COMTE.

Qu'aurois-tu fait?

PASQUIN.

J'aurois couru comme un diable, & je me serois bien moqué d'eux.

SCENE XI.

CIDALISE, LUCILE, ERASTE, LE COMTE, PASQUIN, MARTON.

MARTON.

BON soir Pasquin.

PASQUIN.

Bon soir Marton. Ils me prenoient pour un voleur, à ce qu'ils disoient ; mais je crois par ma foi qu'ils me vouloient voler eux-mêmes. La peste, qu'ils ont le nez fin : ils m'ont suivi plus de trois rues. Ces truffes que je portois, les guidoient merveilleusement. Enfin, je suis arrivé à la petite porte, j'ai voulu l'ouvrir avec la clé qu'Eraste m'a laissée, au diable zot ; j'ai trouvé je pense plus de quarante mille trous de serrure, sans trouver le véritable : ces Messieurs se sont arrêtés : ma crainte a redoublé, & leurs soupçons aussi. Il veut crocheter cette porte, disoit l'un ; c'est un voleur, disoit l'autre, il faut le mener au Châtelet. Enfin, j'ai vu l'heure que nous allions capituler, & je me trouvois déja fort heureux de me retirer sain & sauf, sans armes ni bagage, c'est-à-dire, sans truffes, rossoli, ni vin de Champagne.

ERASTE.

Tu a donc ouvert la porte, à la fin?

PASQUIN.

Ah! ma foi, il étoit tems. Oh çà, que ferai-je de tout ceci?

CIDALISE.

Marton, aidez-lui; suis-la, Pasquin.

SCENE XII.

CIDALISE, LUCILE, LE COMTE, ERASTE.

CIDALISE.

ALLONS, divertissons-nous bien ce soir; je vous prie Eraste, serez-vous de bonne humeur aujourd'hui, ne vous passera-t-il rien par la tête?

ERASTE.

Non, Madame, de ma vie: si vous continuez de répondre à ma tendresse, vous me trouverez toujours l'homme du monde le plus reconnoissant.

CIDALISE.

Et plus de jalousie, sur-tout.

ERASTE.

Je ferai un effort pour n'en plus avoir; mais vous, de votre côté, essayez autant que vous

pourrez, d'éviter les occasions qui pourroient m'en donner.

CIDALISE.

Je vous le promets.

LE COMTE.

Et vous, Mademoiselle, que me promettez-vous ?

LUCILE.

D'être toujours comme je suis.

SCENE XIII.

CIDALISE, LUCILE, ERASTE, LE COMTE, MARTON.

MARTON.

Elle parle à l'oreille de Cidalise.

MADAME.

ERASTE.

Que vous dit-elle ?

CIDALISE.

Ne vous voilà-t-il pas d'abord en campagne ? Dites que je suis empêchée.

MARTON.

Mais, Madame. . . .

ERASTE.

Oh ! pour cela, Madame, je ne puis y te-

nir ; je ne sais pas ce que je n'aimerois point mieux, que de voir parler à l'oreille. Ne me faites pas souffrir davantage, je vous prie.

LUCILE.

Hé, ma Cousine !

LE COMTE.

Hé, Madame !

CIDALISE.

Non, il ne le saura pas, je vais leur parler.

ERASTE.

Je veux pénétrer ce mystere.

LUCILE.

Monsieur. . . .

ERASTE.

Madame. . . .

CIDALISE.

Vous me fâchez bien fort.

ERASTE.

Dites-moi donc ce que c'est ?

CIDALISE.

Je vous le dirai : mais je romps avec vous.

ERASTE.

Voilà qui est fait, je ne vous le demande lus ; mais j'en mourrai.

CIDALISE.

A-présent que vous êtes raisonnable, je veux ien vous le dire ; mais quand vous l'aurez su, e cessez pas de l'être.

ERASTE.

Non, je vous le proteste.

CIDALISE.

Ce ſont deux hommes que vous ne connoiſſez point, qui viennent d'éclaircir que depuis long-tems je me moquois d'eux : ils vouloient m'épouſer l'un & l'autre. Ne vous allarmez point, j'avois intérêt de les ménager ; l'un étoit mon Rapporteur, l'autre me prêtoit de l'argent : mon Procès eſt gagné, je n'ai plus beſoin d'eux. Dictez-moi la réponſe, je la leur ferai, ou parlez-leur vous-même.

LE COMTE.

Il paroît de la bonne foi dans le procédé de Madame.

CIDALISE.

Tout cela ne le ſatisfait point encore : à quoi rêvez-vous ?

ERASTE.

A rien, Madame.

SCENE XIV.

CIDALISE, ERASTE, LUCILE LE COMTE, PASQUIN, M. DURCET, M. BASSET.

CIDALISE.

QU'ENTENDS-JE là ?

PASQUIN.

Non, vous n'entrerez pas.

M. DURCET.

Retire-toi, mon ami.

PASQUIN.

Il n'y a ami qui tienne, vous n'entrerez pas.

M. BASSET.

Ote-toi de là, mon enfant.

PASQUIN.

Voilà un méchant Pere.

M. DURCET.

Les soins que j'ai pris pour vous, Madame, méritoient une autre récompense.

M. BASSET.

Je suis honteux d'avoir été si long-tems votre duppe.

M. DURCET.

Je suis ravi d'être désabusé.

M. BASSET.

Monsieur Durcet me fuyoit, & je fuyois Monsieur Durcet, quand nous n'avions que vous à fuir.

CIDALISE.

Qu'y a-t-il donc, Messieurs?

M. DURCET.

Nous ne sommes pas ici en lieu, Madame, de nous expliquer davantage.

M. BASSET.

Et moi je voudrois que tout Paris fût ici, pour lui donner plus de confusion.

ERASTE.

Tout beau, tout beau, Monsieur, je ne sais qui vous êtes; mais apprenez à parler plus civilement à des Dames.

M. BASSET.

Ah vraiment ! il y a long-tems que l'on ne m'apprend rien ; c'eſt moi qui montre aux autres.

ERASTE.

Qui eſt cet homme-là, Madame ?

CIDALISE.

Laiſſez-le en repos, je vous en prie.

M. BASSET.

Je m'appelle Monſieur Baſſet, entendez-vous ?

ERASTE.

Hé bien, Monſieur Baſſet, ſi ce n'étoit la conſidération que j'ai pour ces Dames, je vous jetterois par les fenêtres.

M. BASSET.

Tout cela s'appelle des façons de parler.

ERASTE.

Mon petit drôle ?

CIDALISE.

Hé, taiſez-vous, mon pauvre Monſieu Baſſet, il ne faut point vous abuſer davantage je ne vous ai jamais aimé. Vous m'avez fai plaiſir, & je l'ai reconnu en vous pardonnan l'audace que vous avez eu de vouloir m'épou ſer. Pour les mille piſtoles que je vous dois, j les rendrai au premier jour.

M. BASSET.

Vous ferez fort bien, Madame, vous fere fort bien.

CIDALISE

CIDALISE.

Pour vous, Monsieur, dans la nécessité de mes affaires, il m'étoit important de gagner les bonnes graces de mon Rapporteur; vous m'avez persuadée que j'y avois réussi, par les soins que vous avez eus de mon Procès, je vous en remercie; & croyez que j'aurois reçu autrement l'honneur que vous me faisiez de vouloir m'épouser, si je n'avois été engagée depuis long-tems avec Monsieur.

SCENE XV.

CIDALISE, LUCILE, ERASTE, LE COMTE.

ERASTE.

CE Monsieur Basset-là a les épaules bien larges.

LE COMTE.

En vérité, Monsieur, vous devriez être content, vous lui en avez assez dit, & trop même.

ERASTE.

Oui, mais j'en ai trop peu fait.

CIDALISE.

Ne deviendrez-vous jamais sage?

ERASTE.

Hé, Madame, j'enrage.

SCENE XVI.

CIDALISE, LUCILE, LE COMTE.

LUCILE.

OU va-t-il donc ?

CIDALISE.

Que ſait-il ? c'eſt un fou, je ne prends pa garde à ce qu'il fait.

SCENE XVII.

CIDALISE, LUCILE, LE PETIT CHEVALIER, LE COMTE.

CIDALISE.

HÉ! ma Couſine, voilà votre petit Frere Hé! bon ſoir le petit bon-homme.

LE PETIT CHEVALIER.

Oui, oui, bon ſoir. Ah, ah, ma Sœur vous dites que vous allez chez ma Tante, & je vous trouve ici.

LUCILE.

Et vous, Monſieur, qui vous a permis d'venir à l'heure qu'il eſt ?

LE PETIT CHEVALIER.

C'eſt ma Mere qui eſt revenue, & qui m'envoie vous chercher. Hé! la, la, vous ne ſerez pas mal grondée. Et voilà auſſi mon gourmand, qui mangeoit toutes les confitures ſans m'en donner.

LUCILE.

Ah! ma Couſine, il dira tout à ma Mere.

CIDALISE.

Laiſſez-moi faire. Oh çà, mon cher petit Couſin, voudrois-tu nous faire un plaiſir?

LE PETIT CHEVALIER.

C'eſt ſelon. Vous ne me tromperez pas? Premierement ma Mere m'a envoyé ici, pour voir ce que ma Sœur y faiſoit, & je m'en vais le lui dire.

CIDALISE.

En vérité, vous êtes un franc petit ſot.

LE PETIT CHEVALIER.

Sot tant qu'il vous plaira; mais je le ferai comme je vous le dis.

CIDALISE.

Quoi, mon Couſin, ſi par exemple on vous donnoit des confitures tout plein vos poches, & un Louis d'or, pour aller jouer à la paume, pour dire ſeulement que vous avez trouvé votre Sœur couchée & endormie chez ma Tante, vous ne le feriez pas?

LE PETIT CHEVALIER.

Il faudroit voir. Il eſt bien aiſé déja de prendre une piſtole & des confitures; mais

pour mentir à ma Mere, cela n'eſt pas ſi aiſé que vous croyez.

CIDALISE.

Pour ne nous point embrouiller, débarraſſons-nous des choſes aiſées; tiens, voilà la piſtole, & je te vais donner des confitures.

LE PETIT CHEVALIER.

Voyez-vous, il faut me recommencer les choſes plus d'une fois, à moi; d'abord, j'ai de la peine à les comprendre.

LUCILE.

Mais, mon Frere, il ne faut que dire à ma Mere que je ſuis chez ma Tante, & que je ſuis couchée.

LE PETIT CHEVALIER.

Taiſez-vous, vous ne ſavez ce que vous dites; ma Couſine ſe fait bien mieux entendre que vous.

CIDALISE.

Mais, point, mon Couſin, elle vous dit la choſe comme il faut.

LE PETIT CHEVALIER.

Pardonnez-moi, elle n'a point parlé de confitures.

CIDALISE.

Hé bien, en voilà, nous entendez-vous mieux?

LE PETIT CHEVALIER.

Oh! je vous entends à préſent. Que faut-il faire? dire à ma Mere que ma Sœur eſt chez ma Tante?

CIDALISE.

Oui.

LE PETIT CHEVALIER.

Qu'elle eſt couchée ?

CIDALISE.

Oui.

LE PETIT CHEVALIER.

Ne trouvez-vous point encore quelque petite difficulté ?

LUCILE.

Oh ! faites ce qu'on vous dit, ou rendez l'argent & les confitures.

LE PETIT CHEVALIER.

Allez, allez, je me moquois de vous, ma Mere n'eſt point revenue ; mais je me ſuis bien douté que ma Sœur étoit ici avec Monſieur le Comte.

CIDALISE.

Peſte ſoit du petit fripon. Veux-tu ſouper avec nous ?

LE PETIT CHEVALIER

Et où coucherai-je ?

CIDALISE.

On vous fera un petit lit auprès de moi.

LE PETIT CHEVALIER.

Envoyez donc dire chez nous que je couche auſſi chez ma Tante.

CIDALISE.

On le fera. Voyons ce que fait Eraſte, & que l'on mette le couvert.

Fin du quatrieme Acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

MARTON, PASQUIN.

MARTON.

ALLONS donc, Pasquin, remuez-vous un peu, puisque vous êtes de la maison ; mettez le couvert ?

PASQUIN.

Et où est-il ce couvert ?

MARTON.

Approche cette table. Où vas-tu ? Non tiens, la voilà : tu es étourdi comme un hanneton.

PASQUIN.

Ecoute, mon enfant, il faut de l'habitude à tout : on ne parloit non plus de table chez feu mon Maître, que si c'eût été un meuble tout-à-fait inutile. Dieu garde de mal celui qui a passé souvent deux jours & deux nuits sans manger.

MARTON.

Et de quoi vivois-tu ?

PASQUIN.

Nous vivions de pleurs, de soupirs.

MARTON.

La mauvaise nourriture !

PASQUIN.

Elle est un peu amere, franchement ; & je te réponds que moi, qui ne prends point les choses autrement à cœur, je sens une certaine douleur, un étouffement qui me répond entre les deux épaules.

MARTON.

Tais-toi. Va prendre le couvert dans cette armoire.

PASQUIN.

Combien apporterai-je de couverts ?

MARTON.

Cinq. Te dépêcheras-tu ?

PASQUIN.

Oh, donne-toi patience, ou viens les querir toi-même.

MARTON.

Je pense que j'aurai plutôt fait.

PASQUIN.

Que tu es bouillante !

MARTON.

Oui vraiment, je le suis.

PASQUIN.

Je m'en souviens fort bien, le soufflet de tantôt. . . .

MARTON.

N'eſt-ce point de-là que t'eſt reſté ton étouffement entre les deux épaules ?

PASQUIN.

Vas, vas, je n'oublie rien, & ſi jamais je ſuis ton mari. . . .

MARTON.

Vas, vas, ſi je ſuis jamais ta femme, je te donnerai tant d'affaires, que tu ne ſongeras pas à celle-là.

PASQUIN.

Belle eſpérance !

MARTON.

Tais-toi, voici Madame.

SCENE II.

CIDALISE, LUCILE, LE COMTE, MARTON, PASQUIN.

CIDALISE.

AH, juſte Ciel ! qui a jamais oui parler d'une ſemblable perfidie ?

MARTON.

Madame ?

CIDALISE.

J'étois prête d'entrer dans la Chambre de mon

mon Oncle, pour lui donner le bon soir.

MARTON.

Hé bien ?

CIDALISE.

Ma Tante étoit auprès de lui, j'ai eu la curiosité d'écouter ce qu'ils disoient.

MARTON.

Que disoient-ils ?

CIDALISE.

Ils prenoient leurs mesures pour me faire partir demain. Je suis au désespoir.

MARTON.

Allons, allons, Madame, ne vous affligez point : contre fortune bon cœur. Quand on a de l'esprit, on se divertit par-tout.

CIDALISE.

Que ferons-nous dans ce vilain Château ?

MARTON.

Nous médirons de Madame votre Tante ; il y a là de quoi nous occuper six mois.

CIDALISE.

On ne peut pas toujours médire.

MARTON.

Nous trouverons mille amusemens.

CIDALISE.

Hé quoi encore ?

MARTON.

Mais, que sais-je moi ! casser les vîtres, les miroirs ; rompre, briser les meubles, mettre le feu à la maison ; il y a cent petites choses récréatives comme cela.

SCENE III.

CIDALISE, ERASTE, LE COMTE, LUCILE, MARTON, PASQUIN.

CIDALISE.

AH! Eraſte, je vais vous dire adieu.

ERASTE.

Que dites-vous?

CIDALISE.

Oui, je vous dis adieu; & c'eſt vous qui en êtes la cauſe.

ERASTE.

Moi?

CIDALISE.

Oui vous. Les honnêtetés que vous fîtes à ma Tante, les premiers jours que vous vintes ici, & qu'elle prit pour les commencemens d'une grande paſſion, l'ont déterminée à ce que vous voyez aujourd'hui.

ERASTE.

A quoi donc, Madame?

CIDALISE.

A m'éloigner, pour ne plus trouver d'obſtacles à ſa tendreſſe.

ERASTE.

Ah! ſi elle ſe flatte par-là de me rendre ſenſible. . . .

CIDALISE.

N'en parlons plus, me voilà résolue à tout.

ERASTE.

A quoi donc, Madame?

CIDALISE.

A partir demain.

ERASTE.

Quoi, Madame, je ne vous verrai plus?

CIDALISE.

Je suis la plus à plaindre, Eraste; on trouve ci de quoi dissiper ses chagrins; mille plaisirs, qu'on ne peut éviter, consolent de n'être pas auprès de ce qu'on aime; & bien souvent une conquête nouvelle, ne nous en laisse pas le moindre souvenir. Mais moi qui vais passer une année entiere à la Campagne, que la plus belle saison ne pourroit me rendre agréable; qui pour objets les plus plaisans. . . . Ah! je vous prie, laissez-moi m'étourdir là-dessus; les réflexions me tuent; j'ai encore une nuit à demeurer ici, je veux employer tous les momens à désespérer mon Oncle & ma Tante.

MARTON.

Bon cela.

ERASTE.

Hé, Madame, ne ferions-nous pas mieux de prendre des mesures? . . .

CIDALISE.

Je veux passer toute la nuit à danser.

MARTON.

Fort bien.

CIDALISE.

Commençons par faire médianoche ; quelle heure eſt-il ?

MARTON.

Il n'eſt que dix heures.

PASQUIN.

Si vous voulez, Madame, je ferai ſonner minuit à la pendule.

ERASTE.

Hé, de grace, Madame, parlez-moi.

CIDALISE.

Tout-à-l'heure. Je veux avoir des violons ce ſoir.

MARTON.

Ne voulez-vous pas auſſi des tambours & des trompettes, pour réveiller toute la maiſon ?

CIDALISE.

Je ne raille point, je veux donner le bal.

ERASTE.

Hé, Madame, vous les animerez d'une maniere. . . .

CIDALISE.

Je n'ai plus rien à ménager.

PASQUIN.

Mais croyez-moi. . . .

CIDALISE.

Ah ! je vous prie, laiſſez-moi en repos.

ERASTE.

En vérité, Madame, vous avez bien peu de conſidération pour moi. Quoi ! dans le tem

qu'il faut nous séparer, tout ce que vous pensez n'a pas le moindre rapport à ma tendresse ?

CIDALISE.

Ah, Eraste, que vous me fatiguez ! que voulez-vous que je vous dise ?

ERASTE.

Ce que je veux que vous me disiez ?

CIDALISE.

Marton, songez à notre soupé.

MARTON.

C'est assez.

ERASTE.

M'écrirez vous ?

CIDALISE.

Oui. (*à Marton.*) Faites mettre des bougies par-tout.

MARTON.

Il y en aura.

ERASTE.

Hé, Madame, de grace, écoutez-moi.

CIDALISE.

Je vous écoute . . . je vous écoute, vous dis-je. Mais à propos, que vouloit cet homme de tantôt, l'avez-vous vu ?

ERASTE.

Oui, Madame.

CIDALISE.

Que vouloit-il ?

ERASTE.

Me rendre une lettre.

CIDALISE.

De qui ?

ERASTE.

De quelqu'un qui vouloit se divertir apparemment.

CIDALISE.

Est-ce l'écriture d'une femme ?

ERASTE.

Je ne sais.

CIDALISE.

Montrez-la moi.

ERASTE.

Je vais vous la donner.

CIDALISE.

Dépêchez-vous.

ERASTE.

Un moment, s'il vous plaît.

CIDALISE

L'avez-vous ?

ERASTE.

Pas encore.

CIDALISE.

Vous me faites mourir.

ERASTE.

La voici.

CIDALISE.

Ah! je respire.

ERASTE.

Non, ce n'est pas elle.

CIDALISE.

Elle est perdue ?

ERASTE.

La voilà.

CIDALISE.

Je la veux lire.

LETTRE.

» Je ne veux point vous laiſſer acheter par
» des ſoins une tendreſſe que rien ne ſauroit
» payer que la vôtre. Si vous m'aimez, com-
» me on me l'a voulu faire croire, je ſuis
» contente; ceſſez d'en faire confidence à
» d'autres qu'à moi; cachez même, ſi vous
» pouvez, à celui qui vous rendra ma Let-
» tre, le plaiſir qu'elle doit vous donner; &
» trouvez les moyens de me faire tenir une
» réponſe, où je trouve dans chaque ligne
» que vous m'aimerez éternellement. «

Marton, c'eſt une Lettre de ma Tante.

MARTON.

Ah, Madame!

ERASTE.

Que voulez-vous dire!

CIDALISE.

Vous le ſaurez, je ne ſortirai point de Paris, Eraſte.

ERASTE.

Vous n'en ſortirez point?

CIDALISE.

Non, vous dis-je. Que ferons-nous, n'irons-nous pas au Bal?

ERASTE.

Vous ſavez que je fais tout ce qu'on veut.

LUCILE.

Monsieur le Comte, le voulez-vous bien? Nous souperons après, ma Cousine.

LE COMTE.

Vous n'avez qu'à commander, Mademoiselle.

CIDALISE.

Avez-vous là votre carrosse?

ERASTE.

J'ai le mien au bout de la rue.

LE COMTE.

Le mien y est aussi.

CIDALISE.

Voilà qui est bien. Comment nous déguiserons-nous? Pour moi, je ne veux qu'une écharpe.

LUCILE.

Et moi, ma Cousine?

MARTON.

Prenez la vôtre aussi.

ERASTE.

Pour moi, je ne veux que mon manteau.

LE COMTE.

Ni moi non plus.

LE PETIT CHEVALIER.

Et moi?

LUCILE.

Et vous, vous irez vous coucher.

LE PETIT CHEVALIER.

Non pas, s'il vous plaît.

MARTON.

Tenez, voilà tout l'attirail.

CIDALISE.

Ne heurte-t-on pas ?

LE COMTE.

On heurte assurément, Madame.

LUCILE.

Ah ! ma Cousine, c'est peut-être ma Tante.

CIDALISE.

Hé bien, quand ce seroit elle, faut-il tant s'étonner ? laissez-moi parler ; passez dans ma chambre, Eraste.

LE COMTE.

Et moi, Madame ?

CIDALISE.

Et vous aussi. Qui est-là ?

SCENE IV.

CEPHISE, CIDALISE, LUCILE, MARTON.

CEPHISE.

OUVREZ.

CIDALISE.

Qui est-là ?

CEPHISE.

Ouvrez, vous dis-je.

CIDALISE.

Ah, ah, c'eſt ma Tante!

CEPHISE.

Oui, ma Niéce, c'eſt moi.

CIDALISE.

Hé! qui vous fait venir ici à l'heure qu'il eſt.

CEPHISE.

Monſieur Durcet a pris la peine de m'avertir qu'on ſe préparoit ici à paſſer une bonne nuit.

CIDALISE.

Madame, je me trouvois mal.

CEPHISE.

Vous trouvez-là de bons remedes.

MARTON.

Le Médecin lui a ordonné de faire médianoche.

CIDALISE.

J'ai voulu attendre minuit pour manger gras.

CEPHISE.

Et vous, Lucile, que faites-vous ici?

CIDALISE.

J'ai cru que vous ne trouveriez pas mauvais ſi je la retenois à coucher avec moi.

CEPHISE.

Vous uſez bien des permiſſions qu'on vous donne! laiſſez-moi faire, on trouvera les moyens de vous mettre à la raiſon.

CIDALISE.

Oh, Madame, je vous prie, faites-nous bonne mine. Ma Couſine, ne vous chagrinez point; elle eſt bonne perſonne, je la connois: un quart-d'heure d'entretien, tête à tête, nous la rendra favorable.

CEPHISE.

Nous verrons à la fin qui plaiſantera le plus long-tems.

CIDALISE.

En vérité, Madame, ſi vous êtes ſi farouche, je vous ferai prier par des gens pour qui vous ne ſerez pas ſi cruelle.

CEPHISE.

Que voulez-vous donc dire, expliquez-vous?

CIDALISE.

J'ai bien de la peine à me faire entendre: Eraſte, priez Madame de ne nous point être ſi contraire.

CEPHISE.

Je ſuis trahie.

SCENE V.

CIDALISE, CEPHISE, LUCILE, ERASTE, LE COMTE, LE PETIT CHEVALIER, PASQUIN, MARTON.

LE PETIT CHEVALIER.

HÉ bon soir, ma Tante : voulez-vous venir au Bal ?

CIDALISE.

Oui da, elle y viendra : pourquoi non ?

CEPHISE.

Vous voulez bien que je me retire ?

CIDALISE.

Nous avons le plus joli soupé du monde ; vous en ferez, s'il vous plaît.

CEPHISE.

Je ferai tout ce que vous voudrez.

CIDALISE.

Ne vous avois-je pas bien dit, que c'étoit la meilleure personne du monde ? elle entend les choses à demi mot.

LUCILE.

On frappe à la porte.

MARTON.

Madame, c'est votre Oncle.

CIDALISE.

Madame, voyez, c'eſt à préſent votre affaire, empêchez-le d'entrer, ſi vous pouvez.

CEPHISE.

Elle met les bougies ſous la table.

Ne remuez point tous, ne faites point de bruit. Qui eſt-là ?

SCENE VI.

DAMIS, CEPHISE, CIDALISE, LUCILE, ERASTE, LE COMTE, LE PETIT CHEVALIER, MARTON, PASQUIN.

DAMIS.

EST-CE vous, ma femme ?

CEPHISE.

Eſt-ce vous, Monſieur ?

DAMIS.

C'eſt moi-même, ouvrez.

CEPHISE.

Avez-vous là de la bougie ?

DAMIS.

Oui.

CEPHISE.

Eteignez-la.

DAMIS.

Hé pourquoi ?

CEPHISE.

Eteignez-la, vous dis-je.

DAMIS.

Elle eſt éteinte.

CEPHISE.

Donnez-moi la main ; que venez-vous faire ici ?

DAMIS.

Qui venez-vous faire, vous-même ?

CEPHISE.

Monſieur Durcet me vient d'envoyer dire qu'on ſe préparoit à faire médianoche ici, & qu'Eraſte & d'autres encore doivent s'y trouver.

DAMIS.

Monſieur Baſſet m'a fait dire la même choſe.

CEPHISE.

Cela n'eſt pas vrai cependant ; il y a près d'une demi-heure que je ſuis ici, je n'entends rien.

DAMIS.

Hé comment y êtes-vous entrée ?

CEPHISE.

N'ai-je pas une clé de cet appartement ? Allez, retirez-vous, prenez garde de tomber ſur la montée ; je veux examiner ceci. A moins qu'ils ne ſoient dans la chambre où elle

couche. . . . Laiſſez-moi faire, s'il me paroît la moindre choſe, j'irai vous avertir.

DAMIS.

Bon ſoir, Madame.

CEPHISE.

Paſquin veut reprendre les bougies.

Bon ſoir, Monſieur. Attendez.

DAMIS.

Que dites-vous?

CEPHISE.

Je dis que vous n'alliez pas ſi vîte, de peur de vous bleſſer.

SCENE VII.

ERASTE, LE COMTE, CIDALISE, CEPHISE, LUCILE, MARTON, PASQUIN.

ERASTE.

LE voilà parti.

CEPHISE.

Vous voyez, ma Niéce, que je ne ſuis pas ſi mauvaiſe qu'on s'imagine.

CIDALISE.

Moi, ma Tante? vous êtes la meilleure perſonne du monde, quand vous voulez. Oh

çà, voyons donc, n'irons-nous pas au Bal?

CEPHISE.

Je vous prie de m'en dispenser.

CIDALISE.

Oh! ma Tante, vous y viendrez.

LE COMTE.

Allons, Madame, il y faut venir, s'il vous plaît.

CIDALISE.

Ma Tante danse à merveille.

CEPHISE.

Ce n'est point parceque je danse mal, que je n'y veux point aller.

MARTON.

La vieille folle!

CIDALISE.

Dépêchons-nous, allons vîte, ma Tante.

CEPHISE.

Mais, ma Niéce. . . .

MARTON.

Oh! par ma foi vous y viendrez.

CIDALISE.

Sommes-nous prêts? Allons-nous-en, nous mangerons après.

CEPHISE.

Où me suis-je fourrée!

LUCILE.

Marton ne vient-elle pas?

MARTON.

Pourquoi non?

CIDALISE.

CIDALISE.

Il faut que Pasquin reste ici, pour nous ouvrir la porte.

ERASTE.

Parle donc, hai?

PASQUIN.

Monsieur?

ERASTE.

Ne t'endors pas au moins, quand il faudra nous ouvrir?

MARTON.

Je ne m'y fie pas, je vais prendre la clé.

SCENE VIII.

PASQUIN, *seul.*

BONNE petite vie, par ma foi! Si l'Oncle revenoit, cela seroit tout-à-fait drôle: ce sont leurs affaires; la mienne est, à présent, de voir s'il n'y a point quelqu'une de ces bouteilles de trop. Voilà justement ce qu'il me faut. A vous, Monsieur Pasquin? Monsieur, je vous suis fort obligé. Allons donc, point de façon, je suis votre serviteur: il faut que vous me fassiez raison de la santé que je viens de vous porter. Ah! de tout mon cœur. Buvez donc. Voilà un brave homme! Ta, ra, ta, ta, lera. Je suis un peu rond franchement; il ne faut point

cependant se rebuter. A vos inclinations, Monsieur Pasquin. Ah ! il ne sera pas dit que Monsieur Pasquin demeure court.

SCENE IX.

DAMIS, PASQUIN.

PASQUIN.

QUI est là ?

DAMIS.

Ouvrez.

PASQUIN.

Je ne saurois.

DAMIS.

Hé ! faut-il tant de façons ? Qui peut ouvrir le jardin à l'heure qu'il est ? Que fais-tu là ?

PASQUIN.

Vous voyez, je tâche d'adoucir les miseres de la vie.

DAMIS.

Où est Cidalise ?

PASQUIN.

Où elle est ?

DAMIS.

Oui.

PASQUIN.

Je ne sais. Tenez, Monsieur Damis, voulez-vous boire un coup ?

DAMIS.

A qui parles-tu, coquin ?

PASQUIN.

Il est de Champagne, Monsieur Damis.

DAMIS.

Allez dire à ma femme qu'elle descende ici.

PASQUIN.

Madame Damis est allée au Bal, Monsieur Damis.

DAMIS.

Ma femme au Bal ?

PASQUIN.

Oui da au Bal, elle danse fort bien.

DAMIS.

Je suis bien fou, de m'arrêter à ce que me dit un ivrogne ! Mais qu'entends-je ?

PASQUIN.

C'est Madame Damis.

SCENE X.

DAMIS, CIDALISE, LUCILE, LE COMTE, PASQUIN, MARTON.

LUCILE.

EN vérité, ma Couſine, je ſuis bien malheureuſe.

LE COMTE.

Le carroſſe d'Eraſte s'eſt rompu bien mal-à-propos.

LUCILE.

Comment reviendront-ils?

LE COMTE.

Le mien eſt allé les reprendre.

DAMIS.

Ah, malheureuſe! c'eſt donc là l'effet de vos promeſſes! Vous ne deviez plus voir Eraſte: vous ne gardez plus aucunes meſures. Ce n'étoit point aſſez de perdre votre réputation, il faut jetter toute votre famille dans le même déſordre! Ah! Lucille, Lucille, votre Mere vous punira, je vous en réponds. Et vous, Madame, nous trouverons, votre Pere & moi, d'aſſez bons amis pour vous faire repentir de votre conduite.

CIDALISE.

Voudriez-vous, Monsieur, m'écouter un moment ?

DAMIS.

Que pouvez-vous me dire ?

CIDALISE.

On a pris soin, Monsieur, d'empoisonner ma maniere de vie ; quand vous voudrez l'examiner, vous ne la trouverez point criminelle. J'aime Eraste, il est vrai, & je tâcherai, par toutes sortes de moyens honnêtes, de n'en épouser jamais d'autre. Vous & mon Pere y auriez déja consenti, sans les artifices de ma Tante : elle ne veut point me souffrir chez vous, non point tant pour m'empêcher de voir Eraste, qu'afin de le voir elle sans obstacle.

DAMIS.

Ah, misérable ! qu'oses-tu dire ?

CIDALISE.

Ce qu'elle ne peut démentir.

DAMIS.

Que vois-je ?

CIDALISE.

Je sais que cela est sensible ; mais je ne pouvois qu'aux dépens de mon propre honneur, vous épargner de semblables chagrins.

SCENE DERNIERE.

DAMIS, CEPHISE, CIDALISE, LUCILE, LE COMTE, ERASTE, PASQUIN, MARTON.

CEPHISE.

AH! ma Niéce, j'ai le bras bien bleſſé.

DAMIS.

Fuſſes-tu morte, malheureuſe! puiſque cette lettre eſt de toi.

CEPHISE.

Elle s'évanouit dans les bras de Paſquin.

Je ſuis perdue.

PASQUIN.

Madame, voulez-vous un peu de vin de Champagne?

CIDALISE.

Portez-la dans ma chambre. Eraſte, ne perdons point de tems. mon Pere doit venir aujourd'hui, employons toute la terre pour le faire conſentir à notre mariage. Pour vous, ma Couſine je ſais des gens, je vous l'ai déja dit, que votre Mere ne pourra refuſer.

PASQUIN.

Et moi, Marton ?

MARTON.

Ote-toi de-là, ivrogne.

FIN.